Colonel Henri de Ponchalon

Indo-Chine

Souvenirs de voyage

et de campagne (1858-1860)

Maison A. Mame et Fils
à Tours

INDO-CHINE

SOUVENIRS DE VOYAGE ET DE CAMPAGNE

1858-1860



Le vice-amiral Rigault de Genouilly, commandant l'expédition de l'Indo-Chine.

COLONEL HENRI DE PONCHALON

INDO-CHINE

SOUVENIRS DE VOYAGE ET DE CAMPAGNE

1858-1860

Évoquons le passé, il nous dira l'avenir.



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCVI

A MES FILS

C'est encore pour vous, mes chers enfants, que j'écris ces « souvenirs de jeunesse »; ils sont comme un rayon de soleil sur mes vieux jours.

Il m'est doux, après vous avoir fait partager les angoisses que j'ai subies pendant « l'année terrible », de vous associer aujourd'hui aux joyeuses impressions de ma première campagne.

Vous lirez ces pages, où parfois l'enthousiasme déborde. J'étais, comme vous, à l'âge heureux que les chagrins et les misères de la vie n'ont pas encore atteint dans sa fleur.

Dans cette campagne d'Indo-Chine, nous combattions pour le droit et pour la justice. Les chrétiens étaient violemment persécutés; la fille aînée de l'Église, en venant à leur secours, est restée fidèle à sa mission.

La France ne pouvait abandonner ces intré-

pides missionnaires, souvent les seuls pionniers de la patrie, qui, avec un courage invincible, une abnégation à toute épreuve, vont dans des contrées lointaines et inhospitalières porter le flambeau de la civilisation chrétienne et l'amour de la France.

Limant, par Ciry-le-Noble (Saône-et-Loire), le 5 février 1895.
(Anniversaire de la naissance de votre mère.)

AVERTISSEMENT

L'accueil sympathique fait à mes *Souvenirs de guerre* (1870-1871)[1] m'encourage à publier aujourd'hui les *Souvenirs de ma campagne d'Indo-Chine,* — voyage et campagne, — malgré la date éloignée de cette expédition, où ont été jetés les premiers fondements de notre domination dans l'empire d'Annam.

Ces souvenirs de jeunesse, — souvenirs qui valent toujours mieux que ceux de plus tard, — seront peut-être lus avec attention par les personnes qui s'intéressent aux entreprises coloniales.

Toutes les campagnes en pays lointains ne constituent-elles pas, en ce moment, de l'actualité au premier chef?

[1] Ouvrage couronné par la Société nationale d'encouragement au bien et par l'Institut de France. — Henri-Charles Lavauzelle, éditeur.

Les affaires de Siam, la guerre sino-japonaise, l'expédition de Madagascar, marquent le début d'une nouvelle période historique qui préoccupe, à juste titre, l'opinion.

En rassemblant ces souvenirs, j'ai été guidé par l'espérance d'être utile ; je les ai écrits en consultant mes carnets de voyage et de campagne, sur lesquels j'ai toujours fidèlement mentionné les faits et les impressions de chaque jour.

J'ai voulu montrer à notre jeunesse française que la prétendue légèreté de notre caractère national n'est pas un fait indéniable.

Des impressions d'un témoin oculaire il ressortira, je l'espère, la conviction que les combattants de 1858, se souvenant des Dupleix et des la Bourdonnais, ont par leur énergie, leur ténacité dans les circonstances les plus difficiles, forcé nos gouvernants à ne pas abandonner l'entreprise commencée.

Si la France possède aujourd'hui un empire colonial qui la dédommage de la perte de ses anciennes possessions des Indes orientales, elle le doit incontestablement à la persévérance, au dévouement du petit corps expéditionnaire commandé par le vice-amiral Rigault de Genouilly.

Marins et troupes de marine ont, à cette époque, bien mérité de la patrie.

J'adresse ici un dernier souvenir à l'infanterie de marine, à cette arme d'élite, toujours au premier rang dans nos guerres continentales, et qui assume au delà des mers la tâche glorieuse, mais souvent ingrate, de sauvegarder les intérêts de la France.

Honneur à ces braves marsouins, dont j'ai pu, dans ma jeunesse, apprécier la vaillance et le dévouement!

INTRODUCTION

Situation géographique de l'empire d'Annam. — Tonkin. — Annam. — Basse-Cochinchine. — Cambodge. — Notice historique (1787-1858).

I

L'empire d'Annam ou Cochinchine[1] comprend trois parties distinctes : au nord, le Tonkin, capitale Hanoï ; au centre, l'Annam proprement dit, capitale Hué, résidence du souverain ; au sud, la Basse-Cochinchine, dont la principale ville est Saïgon.

Ces trois territoires forment une espèce de triangle dont la base est appuyée à la Chine et dont le sommet descend jusqu'au cap Cambodge ou pointe de Camau, qui termine le continent de

[1] Afin de distinguer les diverses parties annexées à la France ou soumises à son protectorat, on les a ainsi dénommées : Tonkin, Annam et Cochinchine; mais géographiquement, elles constituent à elles trois l'empire d'Annam ou Cochinchine.

l'Indo-Chine, entre le golfe de Siam et la mer de Chine.

Au nord, le Tonkin est limitrophe des provinces chinoises de Quang-Si et de Yun-Nan; il confine, à l'est, avec le golfe du Tonkin; au sud, avec l'Annam; à l'ouest, avec plusieurs petits États du Laos, presque tous tributaires de l'Annam, du Siam et de la Birmanie.

Le principale fleuve du Tonkin est le Song-Koï ou fleuve Rouge, qui le traverse de l'ouest au sud. Après avoir reçu à gauche la rivière Claire et à droite la rivière Noire, il débouche dans le golfe du Tonkin par plusieurs branches et forme, avec d'autres affluents et le Thaï-Binh, la région du delta.

L'autre partie du Tonkin est montagneuse; elle est constituée par une haute chaîne boisée qui, de chaque côté du delta, va jusqu'à la mer et forme le bassin du fleuve Rouge.

Le Tonkin est divisé en quinze provinces. La capitale Hanoï, sur la rive droite du fleuve Rouge, à cent quatre-vingts kilomètres de la mer, compte plus de quatre-vingt mille habitants; elle est reliée à Hué par une route. A une quarantaine de kilomètres au sud d'Hanoï se trouve Nam-Dinh, ville de trente mille habitants, chef-lieu d'une province de même nom, où furent massacrés

deux missionnaires français et Mgr Diaz, évêque espagnol.

Les autres villes importantes du Tonkin sont : Bac-Ninh, sur la route de Langson, à trente-cinq kilomètres d'Hanoï ; Langson, sur la frontière du nord-est; Laokay, à la frontière du Yun-Nan ; Tuyen-Quan, sur la rivière Claire ; Hong-Hoa, sur le fleuve Rouge ; Sontay, au sommet du delta ; Haï-Dzuong, sur le Thaï-Binh, et Haï-Phong, qui possède un bon port.

Le Tonkin a été autrefois un État indépendant. De nombreuses révolutions ont souvent menacé le trône des empereurs d'Annam ; les chrétiens y sont plus nombreux que dans les autres parties de l'empire.

L'Annam proprement dit comprend dix provinces; il est étroitement resserré entre la côte et la chaîne des Moï. En dehors de Hué, la capitale de l'empire, le littoral seul de cette région offre un intérêt géographique ; on y trouve des rades sûres, telles que celles de Tourane, Quin-Hoa, Xuanday et Camraigne. La baie de Tourane, en raison de son étendue et de sa proximité de la capitale, a souvent été fréquentée par les navires étrangers et spécialement par les bâtiments français.

La Basse-Cochinchine est composée de six provinces les plus méridionales de l'empire d'Annam;

sa superficie est au moins de trois cents lieues carrées; la population dépasse deux millions d'âmes. Sa situation à la sortie du détroit de Singapour, entre la Chine, la Malaisie et les Indes, offre de grands avantages pour le commerce. La défense de ce territoire est facile; il est traversé en tous sens par deux fleuves, une grande rivière et de nombreux canaux navigables; il peut être comparé au delta du Tonkin et est, comme lui, d'une grande fertilité.

Les trois grands cours qui arrosent la Basse-Cochinchine sont : 1° le Mékong, qui prend sa source dans les montagnes du Thibet et se jette dans la mer de Chine par sept embouchures principales[1] : vis-à-vis l'une d'elles, à cent quatre-vingts kilomètres de la côte, se trouve le groupe d'îles de Poulo-Condor, où il y a un port bien abrité; 2° le Donnaï, qui prend sa source dans les forêts du Laos et se jette dans la mer de Chine par trois embouchures, dont la principale aboutit au cap Saint-Jacques : sur un de ses affluents se trouve Saïgon ; 3° le Vaïco, formé par la réunion de deux rivières profondes, et un affluent du Donnaï, auquel il se réunit dans le vaste estuaire du Soirap.

[1] Vers l'une de ces embouchures, Camoëns, poète portugais, fit naufrage en 1556. En nageant d'une main, il put sauver son poème des *Lusiades*.


INDO-CHINE
FRANÇAISE
Tonkin, Annam
Cochinchine, Cambodge
Golfe du Tonkin
Golfe de Siam
Hainan
Hanoi
Hué
Saigon
Bangkok
Pnom Penh
Plateau
Tribus Sedangs (indépendantes)
Région des ruines Khmers
Forêts insalubres
Région peu habitée
Battambang
Kratt
Pursat
Bouches du Me Kong
Poulo-Condor (Pénitencier)
Poulo-Obi
Mts Dong Hoanh
Mts Siang Mane
Phou Tays
Principauté
Bovolens
Kalls
Mois
100
102
104
106
22
20
18
16
14
12
10

Les six provinces de la Basse-Cochinchine sont, en commençant par l'est : 1o la province de Bien-Hoa, chef-lieu Bien-Hoa, sur le Donnaï; 2o la province de Saïgon, chef-lieu Saïgon, capitale de la Basse-Cochinchine (cette ville, située sur la rive droite de la rivière de Saïgon, à vingt-deux lieues de la mer, est reliée par un canal à Cholon, ville chinoise très peuplée, où se fait presque tout le commerce de la région); 3o la province de Mytho, chef-lieu Mytho, sur le Mékong; 4o celle de Vinh-Long, chef-lieu Vinh-Long, également sur le Mékong, en aval de Mytho; 5o celle de Chaudoc, chef-lieu Chaudoc, sur le Mékong, — fleuve inférieur; — 6o la province de Hatien, chef-lieu Hatien, port de mer sur le golfe de Siam, relié au Mékong par un canal. Sur le golfe de Siam se trouve aussi Kampot, le port du Cambodge.

Au nord-ouest, la Basse-Cochinchine est limitrophe du Cambodge. Le territoire de ce royaume est aujourd'hui assez restreint; l'Annam et le Siam en ont conquis progressivement les parties méridionales et occidentales[1].

La capitale du Cambodge est Oudong, sur le

[1] Un traité, signé récemment, stipule la restitution par le Siam à notre protégé, le roi du Cambodge, des provinces de Battambang et d'Angkor; nos droits sur la rive gauche du Mékong sont reconnus.

Mékong[1]. Au nord-est de Oudong se trouve Angkor, ancienne capitale de l'empire des Khmers, célèbre aujourd'hui par ses ruines grandioses de palais et de pagodes, dont la beauté démontre qu'un grand empire a existé, quoique son histoire soit restée presque inconnue.

Le Cambodge renferme le Toulé-Sap ou Grand-Lac, qui communique avec le Mékong par un canal naturel, le Mé-Sap ; une partie de ce lac appartient au Siam. Pendant la saison des pluies, le Grand-Lac, par son étendue, ressemble à une petite mer intérieure. Le delta du Nil et le lac Mœris, qui lui sert de réservoir, ne peuvent être comparés à cet immense delta du Mékong et au Grand-Lac cambodgien, où ce fleuve déverse le trop-plein de ses eaux.

Pendant la saison sèche, le Grand-Lac est exploité par les Cambodgiens; la pêche y est très abondante. Le poisson est salé puis séché au soleil, et envoyé jusqu'en Chine et dans l'Inde. Ces immenses pêcheries sont la meilleure source des revenus du Cambodge.

La principale culture de l'empire d'Annam, et spécialement du Tonkin et de la Basse-Cochin-

[1] La nouvelle capitale est Pnom-Penh, située au confluent du Mékong et d'un bras du Grand-Lac. Le royaume de Cambodge est sous le protectorat de la France.

chine, est le riz ; il est de bonne qualité et très abondant. En 1857, pendant la grande famine de l'Inde, la Basse-Cochinchine en fit une grande exportation.

II

L'histoire de nos relations avec l'empire d'Annam remonte au règne de Louis XVI. En 1787, l'empereur Gia-Long fut détrôné à la suite d'une formidable insurrection et se réfugia aux environs de Hatien, où il rencontra un missionnaire français, Mgr Pigneau de Béhaine, évêque *in partibus* d'Adran.

L'évêque d'Adran partit pour la France avec le fils de Gia-Long, qu'il présenta à Louis XVI. Un traité d'alliance offensive et défensive fut conclu à Versailles, par lequel Gia-Long s'engageait, en retour de secours qui lui étaient promis, — environ quinze cents hommes et quatre frégates, — à concéder à la France le port de Tourane et l'archipel de Poulo-Condor, avec la liberté de commerce dans tous ses États, ainsi que la liberté du catholicisme.

Sur la demande de l'évêque d'Adran, le commandement de cette expédition fut confié au

comte de Conway, gouverneur général des établissements français de l'Inde.

Des obstacles de divers genres et enfin la Révolution française empêchèrent la mise à exécution du traité de 1787; mais quelques officiers français se mirent au service de Gia-Long et contribuèrent efficacement à son rétablissement définitif dans ses États[1]. En récompense de leurs services, ils furent nommés grands mandarins. Lorsque l'évêque d'Adran mourut, en 1799, l'empereur fit à son premier conseiller de splendides funérailles; un tombeau lui fut élevé à Saïgon.

Gia-Long fut un prince éclairé, un grand souverain, qui par son intelligence et son activité consolida son trône. Lorsqu'il mourut, en 1820, toutes les tentatives de révolte étaient réprimées.

Son fils Min-Mang lui succéda; il montra une grande défiance vis-à-vis des Européens. Après avoir obligé M. Chaigneau, consul de France et ancien serviteur de son père, à quitter Hué, il refusa, en 1831, de le reconnaître comme consul. Deux ans après, il lança un édit de persécution contre les chrétiens, et plusieurs missionnaires furent massacrés. Durant les trois dernières

[1] Les forts et citadelles de l'empire d'Annam ont été construits par ces officiers français; ils ont aussi doté ce pays d'une administration presque identique à la nôtre.

années de son règne, l'œuvre d'extermination fut poursuivie avec acharnement.

Min-Mang mourut en 1841 ; son fils Tieû-Tri ne régna que six ans. A l'instigation de la cour de Chine, à laquelle il avait demandé l'investiture, il donna l'ordre de continuer la persécution contre les chrétiens. Les incitations du gouvernement chinois n'étaient, sans doute, que les conséquences de la récente agression des Anglais.

Le souverain du Céleste-Empire pouvait-il oublier que, l'année précédente (1840), l'importation de l'opium dans ses États lui avait été imposée par la force?

Depuis cette guerre inique, où l'on vit un gouvernement *chrétien* protéger à coups de canon le trafic immoral d'une drogue pernicieuse, les mandarins conçurent pour les Européens en général un profond mépris, qui rejaillit sur les missionnaires, considérés par un grand nombre d'entre eux comme l'avant-garde des *barbares*.

En 1843, M. Levêque, commandant la corvette française *l'Héroïne,* vint à Tourane réclamer cinq missionnaires condamnés à mort ; il déclara que si on ne les lui livrait pas sains et saufs, il irait à Hué avec sa corvette. Cette menace produisit son effet : les missionnaires furent graciés et remis entre les mains du commandant Levêque.

En 1845, Mgr Lefèvre, qui avait été jeté en prison en attendant sa condamnation à mort, fut également délivré par Fornier-Duplan, commandant la corvette *l'Alcmène*.

Tieû-Tri mourut, dit-on, de chagrin (1847), en apprenant que deux frégates françaises, la *Gloire* et la *Victorieuse,* commandées par MM. Lapierre et Rigault de Genouilly, avaient à Tourane détruit deux forts et cinq corvettes annamites. Dans ce désastreux combat, mille hommes et vingt-cinq mandarins auraient été tués.

Sous le règne de Tu-Duc, successeur de Tieû-Tri, la persécution contre les chrétiens redoubla de violence ; deux missionnaires français, Schœffer et Bonnard, subirent le dernier supplice.

En 1856, le gouvernement français essaya de négocier un traité avec la cour de Hué. Le commandant du *Catinat* fut obligé de détruire un des forts de Tourane pour faire accepter une lettre adressée à l'empereur Tu-Duc, dans laquelle étaient mentionnées les demandes de la France. Malheureusement notre agent diplomatique, M. de Montigny, n'avait pas à sa disposition les forces suffisantes pour imposer des conditions; il quitta Tourane, après avoir annoncé qu'il allait demander de nouvelles instructions à la cour des Tuileries et engagé le gouvernement

annamite à cesser la persécution contre les chrétiens.

Ce départ inattendu produisit un effet désastreux. « Les Français, dirent les mandarins, aboient comme les chiens et fuient comme les chèvres. » Tu-Duc, pour nous braver, ordonna de nouvelles persécutions. En 1857, Mgr Diaz, évêque espagnol, fut exécuté au Tonkin.

Mgr Pellerin, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, partit alors pour la France; il fit comprendre au gouvernement que l'honneur national était engagé. L'expédition décidée, le commandement en fut confié au vice-amiral Rigault de Genouilly, qui se trouvait alors en Chine, où il venait de s'emparer de Canton, de concert avec les Anglais [1]. L'Espagne, qui avait à venger la mort de Mgr Diaz, devait nous fournir un contingent de troupes tagales [2].

[1] Le meurtre d'un missionnaire, M. Chapdelaine, avait motivé l'expédition contre la Chine.

[2] Troupes indigènes des Philippines.

PREMIÈRE PARTIE

DE FRANCE EN INDO-CHINE

I

DE BREST A GORÉE

Embarquement sur le transport mixte *la Saône*. — Personnel du bord. — Départ de Brest. — Cap Bojador. — Le Sénégal. — Climat, productions. — Gorée. — Le roi de Dakar. — Chasse à la pintade. — Les vautours. — Retour à Gorée. — Départ.

Brest, 18 février 1858. — Le bataillon expéditionnaire du 2e régiment d'infanterie de marine embarque sur le transport mixte *la Saône*, commandé par le capitaine de frégate Liscoat. Les cadres de ce bataillon, à quatre compagnies, ont été fournis par les 2e et 3e régiments. J'appartiens, comme sous-lieutenant, à la 35e compagnie, commandée par le capitaine Duplaix.

De Rochefort, ma garnison, je suis venu à Brest par mer. Cette première traversée m'a donné

le pied marin. Le petit bateau à vapeur qui nous transportait a eu à lutter contre une mer houleuse : tangage et roulis faisaient merveille.

« Vous n'êtes pas malade, me dit le commandant; eh bien, vous pouvez aller en Chine! »

En outre du personnel réglementaire, il y a à bord de la *Saône* de nombreux passagers, enseignes de vaisseau, officiers d'artillerie de marine, et le lieutenant-colonel Reybaud, qui doit prendre le commandement de toutes les troupes d'infanterie de marine. Nous devons retrouver en Chine un autre bataillon du 4e régiment, commandé par M. Martin des Pallières [1], et deux compagnies, dont l'une est à bord du vaisseau amiral *la Némésis*. Parmi les passagers se trouve un civil, à destination de Saint-Denis (île de la Réunion).

Le second du navire fait l'appel des officiers. *M. de Pontchartrain,* tel est le nom sous lequel je suis inscrit sur les registres du bord. Je réponds : « Présent. » Les camarades, en riant, sollicitent ma protection pour la traversée; le descendant d'un ministre de la marine doit avoir le bras long!

Nous nous installons tant bien que mal, et, à deux heures vingt-cinq de l'après-midi, la *Saône* se met en route. Nous saluons une dernière fois

[1] Commandant de corps d'armée en 1870.

les personnes qui, des quais, nous disent adieu en agitant leurs mouchoirs.

Je plains les officiers mariés qui quittent femme et enfants ; quant à moi, la perspective d'un beau voyage et d'une campagne dans des pays presque inexplorés m'enlève tout regret de quitter la France. Mes deux frères ont fait la campagne de Crimée et en sont revenus sains et saufs ; j'espère que moi aussi je reverrai mon pays, après avoir accompli mon devoir de soldat.

Après avoir traversé le goulet de Brest et franchi la pointe de Saint-Mathieu, nous entrons dans l'océan Atlantique. Le vent est favorable, on laisse éteindre les feux de la machine, la *Saône* se couvre de voiles : *All right!*

La nuit arrive : je descends au carré des passagers, où le dîner est servi. Les convives sont peu nombreux, le mal de mer est un mauvais apéritif. Le repas terminé, la salle à manger se transforme en dortoir ; nos ordonnances accrochent les cadres-couchettes au plafond du carré ; il faut monter sur la table pour s'y hisser. Nous nous endormons bercés par le roulis du navire.

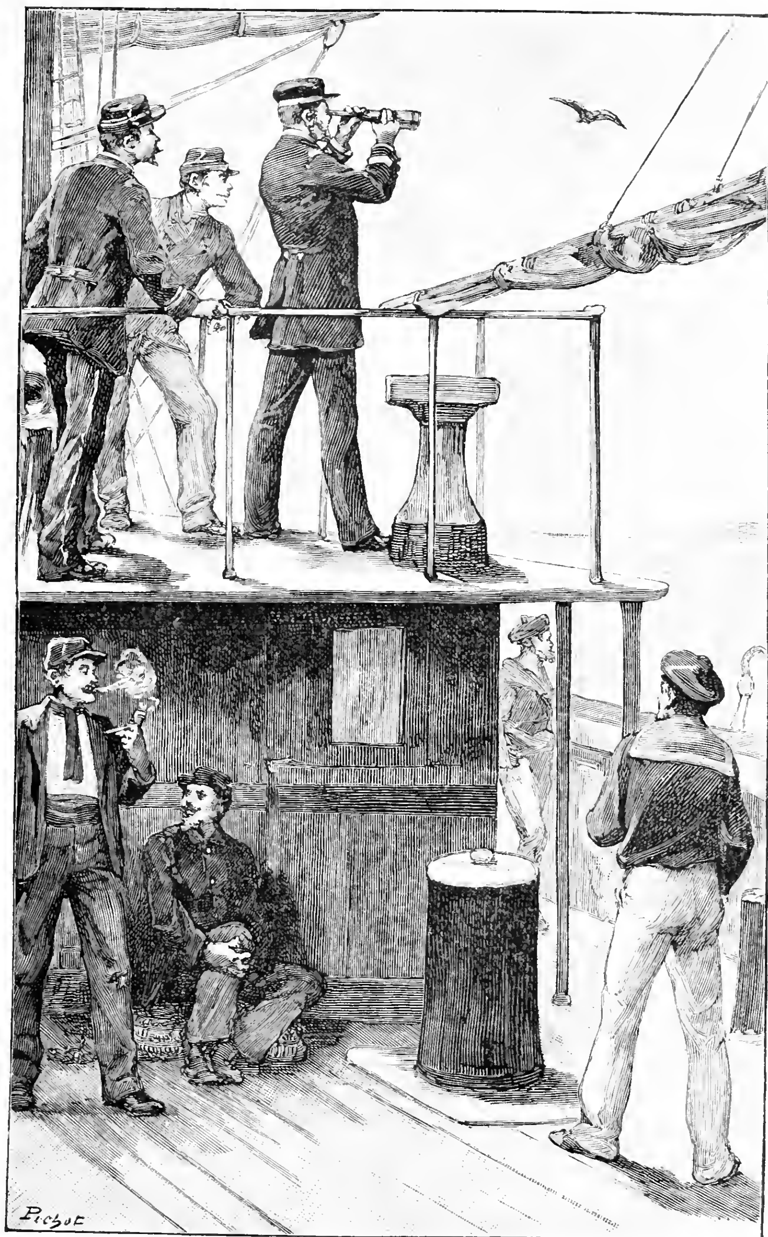
19 *février*. — Cette seconde journée est consacrée à notre installation définitive. Chacun s'ingénie pour tirer le meilleur parti possible du peu

de place qui lui est accordé. Il faut aussi apprendre à se tenir en équilibre, car la mer est grosse, et nous sommes rudement secoués. A table, les fiches de bois qui maintiennent les assiettes sont impuissantes à retenir le potage qu'elles contiennent; pour le prendre, on cherche à saisir le moment opportun; les vieux matelots qui nous servent sourient en voyant les figures déconfites des moins adroits d'entre nous.

21 *février*. — Je viens de monter à la hune du grand mât. Les gabiers, sans que je m'en aperçoive, m'ont pris une jambe dans un nœud coulant; j'ai dû payer une amende de cinq francs, — c'est le tarif légal, — pour pouvoir redescendre : désormais, affranchi de tout impôt, je pourrai circuler à l'aise dans les haubans.

Le colonel Reybaud nous annonce qu'il fera, deux fois par semaine, des conférences sur les « évolutions de ligne » aux capitaines; les lieutenants ayant deux ans de grade sont aussi convoqués. J'obtiens la permission d'y assister, je ne trouverai jamais une meilleure occasion de compléter mon instruction militaire; le colonel Reybaud est réputé dans l'arme pour un excellent manœuvrier.

23 *février*. — Pendant trois jours nous tirons



Un grand oiseau noir vient vers le navire.

des bordées pour aller chercher les vents alizés du nord-est. Nous passons hors de vue de Madère et des îles Canaries; nous cherchons en vain sur l'horizon la cime neigeuse du pic de Ténériffe.

Un peu avant midi, je monte sur la dunette avec mon camarade Pied, lieutenant d'infanterie de marine; un grand oiseau noir vient vers le navire, nous le montrons à l'officier de quart. Presque aussitôt le matelot de vigie crie : « La terre! »

Le commandant Liscoat accourt; immédiatement il fait virer de bord, il n'était que temps! nous allions droit sur le cap Bojador, par suite d'une erreur dans le point observé. On allume les feux, et nous nous éloignons.

Cet incident, qui aurait pu avoir de graves conséquences sans la promptitude de la manœuvre, fait l'objet de toutes les conversations. La carte à la main, nous discutons quel aurait été le plan à suivre en cas de naufrage. Les jeunes imaginations s'enflamment et rêvent une marche sur Tombouctou à travers le Sahara; les plus sages proposent de marcher en suivant la côte africaine jusqu'à Saint-Louis, la capitale du Sénégal. Depuis cette alerte, le commandant Liscoat, un sextant en main, vérifie le point de chaque jour.

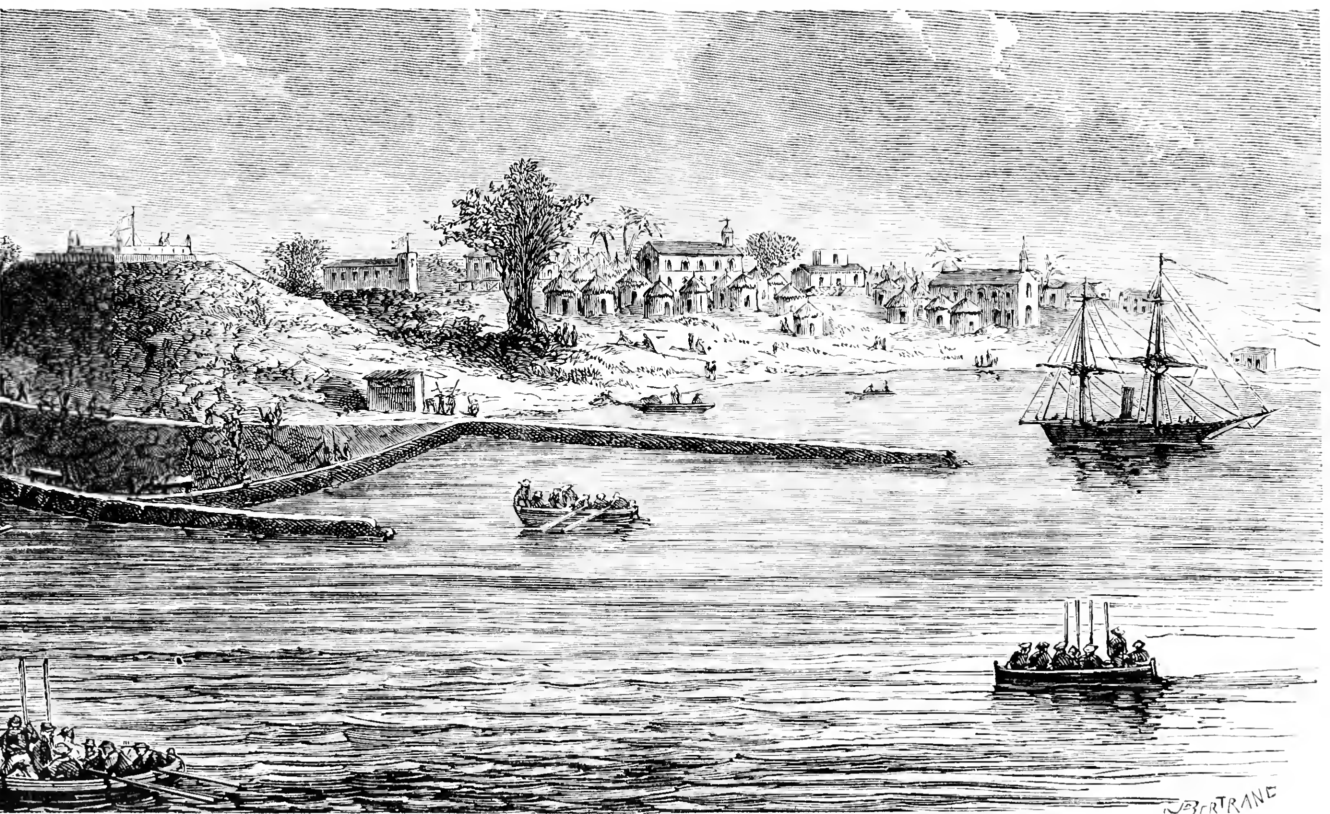
1er *mars*. — Poussés par les vents alizés, nous avons passé le tropique du Cancer; si nous ne devions plus tard faire le passage de la ligne, beaucoup d'entre nous auraient reçu le fameux baptême. Nous ne perdrons rien pour attendre!

Les descriptions des mers tropicales que j'avais lues dans les livres de voyage ne m'avaient donné qu'une bien pâle idée de leur splendeur. Des myriades d'oiseaux et de poissons volants, dont les ailes diaprées étincellent au soleil, s'ébattent et sautillent autour de nous. Au coucher du soleil l'un de nous lit une description de Chateaubriand ; ce chef-d'œuvre est au-dessous de la réalité.

Le soir, assis sur l'arrière de la dunette, je suis la marche du navire : une brise douce et régulière enfle ses blanches voiles; il trace son sillon lumineux sur la mer phosphorescente; au firmament, les étoiles brillent d'un pur éclat. Ce sublime spectacle éveille en mon âme des sentiments nouveaux : que Dieu est grand!

10 *mars*. — A deux heures de l'après-midi, la *Saône* jette l'ancre dans la rade de Gorée.

Avec plusieurs de mes camarades je descends à terre. Nous montons à la caserne rendre visite aux officiers des deux compagnies d'infanterie de



Dakar.

marine en garnison à Gorée. Du château qui domine l'île, on découvre les points principaux du littoral : Dakar, Hann, Kiaréu et Rufisque. Nos *marsouins*[1] ont bonne mine ; Gorée est l'endroit le plus sain du Sénégal; on y envoie les soldats en convalescence.

En attendant le dîner, nous allons acheter dans les magasins de la ville, qui sont assez bien approvisionnés, des chapeaux de paille, des vêtements légers, des sandales, etc. Dans les rues nous rencontrons des négresses portant sur le dos leur enfant rattaché à elles par une bande d'étoffe. Leur costume est primitif; ce qu'elles nous montrent ne donne pas une haute idée de la beauté de la race. En revanche, il y a de beaux nègres bien musclés; ils marchent fièrement devant nous, comme pour faire valoir leurs avantages.

Au dîner, nos camarades de Gorée nous mettent au courant des nombreuses expéditions entreprises par le gouverneur du Sénégal, le lieutenant-colonel du génie Faidherbe, pour chasser les Maures de la rive gauche du fleuve.

Des postes fortifiés ont été établis jusque dans

[1] Ce surnom familier de *marsouins* fut donné aux soldats de l'infanterie de marine le jour de la bataille de l'Alma, où ils se signalèrent par leur vaillance.

le haut fleuve. Celui de Médine a été attaqué l'année dernière; le commandant du poste, le mulâtre Paul Holl, a résisté pendant trois mois aux attaques d'une nombreuse armée de Toucouleurs, commandée par le marabout El Hady Omar; il a été délivré par le gouverneur, qui après un sanglant combat a mis en fuite l'armée du prophète. Grâce à l'activité du gouverneur, les Maures sont chassés de toute la région du bas-fleuve et refoulés dans le Sahara, où ils sont combattus sans repos ni trêve. Le plan du colonel Faidherbe est, dit-on, de renforcer notre occupation dans le haut fleuve et de faire explorer les régions du Soudan occidental et du Sahara.

Nous remercions nos camarades de leur cordiale réception, et nous rentrons à bord.

11 *mars*. — Le roi de Dakar vient nous voir. Après avoir salué le commandant Liscoat, il nous distribue des *gris-gris,* sachets renfermant des morceaux d'os de requin et d'autres animaux; ces amulettes doivent nous garantir des requins, serpents, crocodiles, etc. Nous lui donnons en échange des boutons d'uniforme, de vieux galons, et l'invitons à boire à la santé de l'empereur, qui lui fait une pension de six cents francs. Comme tous les nègres, le roi de Dakar aime l'eau-de-vie; en

buvant l'*eau de feu,* sa physionomie se transforme. Après force rasades, il nous invite à visiter le lendemain son royaume et nous promet des chevaux et des guides pour aller à la chasse de la pintade. Enchantés de cette aimable proposition, nous crions : « Vive le roi de Dakar! »

Le noir souverain a pris de l'eau-de-vie pour son grade; c'est à grand'peine qu'il peut rejoindre son canot.

12 *mars.* — Au réveil, le capitaine Genta, le lieutenant Pied et moi, partons pour Dakar. En débarquant sur la côte, nous trouvons un émissaire du roi qui, en attendant le réveil de son souverain, nous fait visiter le village. Les femmes sont déjà au travail; elles préparent le couscous en pilant les grains de mil. Au Sénégal, ce sont elles qui font toutes les besognes; les nègres sont paresseux et considèrent la femme comme une esclave, une vraie bête de somme. Le village de Dakar se compose de cases dont la forme ressemble à nos grandes tentes coniques; leur intérieur est d'une propreté douteuse, aussi nous en tenons-nous à une distance respectueuse.

On nous prévient que le roi est prêt à nous recevoir; mais, pour éviter sans doute de nous montrer son gynécée, il vient au-devant de nous

accompagné de deux superbes nègres à l'allure fière : ce sont ses fils. Il nous fait amener trois petits chevaux conduits par un nègre porteur d'un fusil. C'est, paraît-il, le plus habile chasseur du royaume ; la crosse de son fusil est entourée de boyaux d'animaux, victimes de son adresse.

Avant le départ, le roi, sans doute pour nous faire expier son péché de la veille, nous offre du *dolo,* boisson fermentée faite avec du mil. Nous avalons sans sourciller cette affreuse drogue, et nous partons de toute la vitesse de nos chevaux.

Après avoir longé la côte, dépassé Hann, nous arrivons à Kiaréu, situé à trois lieues de Dakar. Nous mettons les chevaux à l'écurie de l'auberge et partons en chasse. Notre plus vif désir est de tuer des pintades; nous promettons une bonne récompense à notre guide pour qu'il nous conduise dans les parages où elles se trouvent.

Aux environs de Kiaréu, les petits bois de palmiers, cocotiers, dattiers, etc., sont remplis d'oiseaux de toutes nuances, au chant des plus variés. Le fameux chasseur nègre nous donne un aperçu de son adresse ; il tire une tourterelle posée sur une branche, et la manque.

Après trois heures de chasse nous avions tué beaucoup d'oiseaux, mais nous n'avions vu ni pintades ni perdrix; en revanche, nous mourions

de soif. Un indigène nous offre du vin de palme, liquide fermenté produit par le fruit d'un certain palmier; je préfère boire l'eau fraîche et laiteuse d'un coco. Avec le palmier les indigènes font aussi de l'huile de palme. Les amandes de palme, la gomme, les pistaches sont, avec le mil, les principales productions du pays.

Nous rentrons à Kiaréu pour déjeuner et faire la sieste. Dans la soirée, de la véranda de l'auberge nous nous amusons à tirer au pistolet sur des vautours réunis en grand nombre sur la plage pour dévorer les charognes et les détritus de toutes sortes amenés par le flot. Au Sénégal, ces *urubus* remplacent le service de la voirie.

13 *mars*. — Au petit jour, nous nous mettons en chasse dans la direction de Rufisque. Comme la veille, nous faisons un grand massacre de perruches, de grues, de marabouts, d'aigrettes, de tourterelles, etc.; mais les pintades sont introuvables. Nous rencontrons quelques bœufs; ils sont petits et remarquables, ainsi que les porcs, par la bosse qu'ils ont sur le dos[1]. Le soleil darde si fort ses rayons sur nos têtes, que nous sommes obligés de nous arrêter; la fatigue et la soif se font vivement sentir. Nos gourdes sont vides; nous en

[1] Race *zébu*.

sommes réduits à boire de l'eau croupissante d'une mare; pour la purifier, nous y mettons un peu de poudre.

Notre retour à Kiaréu se fait avec peine; il nous donne un avant-goût de ce que doit être une expédition sous le soleil des tropiques.

14 *mars*. — Nous en avons assez de la chasse à la pintade! Après déjeuner, nous enfourchons nos petits chevaux et partons à fond de train pour Hann, en longeant le rivage. Le cheval du capitaine Genta s'emballe et jette son cavalier à la mer. Ce dernier se relève, ses vêtements ruisselent; il nous crie : « Je ne suis pas mouillé! »

Cette course échevelée s'achève au milieu d'éclats de rire. Arrivés à Hann, après avoir chargé le nègre de ramener les chevaux à Dakar, nous profitons d'une embarcation pour retourner à Gorée.

15 *mars*. — La fatigue nous a fait apprécier les couchettes du bord. Les camarades s'extasient sur les produits de notre chasse ; c'est une maigre consolation : une seule pintade ferait bien mieux notre affaire. Un habitant de Gorée nous assure que le maître de l'auberge de Kiaréu où nous sommes descendus est un chasseur passionné, et qu'il aura dû s'entendre avec notre nègre pour

qu'il nous conduise dans des parages sans gibier : *Se non è vero, è bene trovato !*

16 *mars.* — Il y a aujourd'hui deux ans, — comme cela me semble déjà loin! — le canon de Versailles annonçait aux Saints-Cyriens la naissance du prince impérial. Les anciens se précipitaient au polygone, mettaient les pièces de campagne en batterie et tiraient les cent un coups de canon réglementaires; le général commandant l'école accordait ensuite une *sortie-galette.*

Comme nous étions fiers de montrer aux Parisiens le plumet rouge et blanc, inauguré à la revue de la reine d'Angleterre, en attendant le beau jour où les sentinelles porteraient les armes à notre épaulette d'or!

17 *mars.* — La journée d'hier et la matinée d'aujourd'hui ont été consacrées aux préparatifs du départ; nous avons dit adieu à nos camarades de l'infanterie de marine, qui nous ont si bien accueillis. A quatre heures du soir, le commandant Liscoat donne l'ordre d'appareiller; nous quittons Gorée pour nous diriger vers le cap de Bonne-Espérance.

II

DE GORÉE AU CAP

La zone des calmes. — Requins. — Passage de la ligne. — Baptême. — L'alizé du sud-est. — La fête de Pâques. — Inauguration du théâtre. — La Croix du sud. — Le tropique du Capricorne. — Tempête. — Cachalots. — Albatros. — Arrivée à Table-Bay. — Cape-Town. — Musée. — Route de Cape-Town à Simons'-Town. — Un impôt vexatoire. — Le cap de Bonne-Espérance.

25 *mars.* — Depuis le départ de Gorée, toujours poussés par l'alizé du nord-est, nous approchons de la ligne ; nous allons entrer dans la zone des calmes, où les navires à voiles restent souvent presque immobiles pendant un temps plus ou moins long, en attendant qu'un peu de brise les amène doucement à la rencontre de l'alizé du sud-est.

« Heureusement, me dit un matelot, il y a à bord un tourne-broche qui nous tirera de là. »

La zone des calmes est aussi celle des requins ;

nous en voyons déjà un qui rôde autour du navire, *quœrens quem devoret.*

27 *mars.* — A six heures du soir, une grêle de projectiles : haricots, petits pois, fèves, etc., nous assaillit ; c'est le père la Ligne qui, de la hune du grand màt, nous annonce que nous allons entrer dans ses parages. D'une voix de tonnerre, à l'aide d'un porte-voix, il demande le nom du navire et celui du commandant. Le commandat Liscoat est à son poste sur la dunette et lui répond. Le père la Ligne, avec sa femme et son escorte, descend de la hune et s'avance au-devant du commandant ; il lui offre les produits de son royaume, portés dans des corbeilles par ses cuisiniers vêtus de blanc, qui nous inondent de farine. Le commandant fait déboucher du champagne et trinque avec le père la Ligne et son épouse, — un joli matelot supérieurement déguisé ; — il l'invite à assister à la grande fête du lendemain.

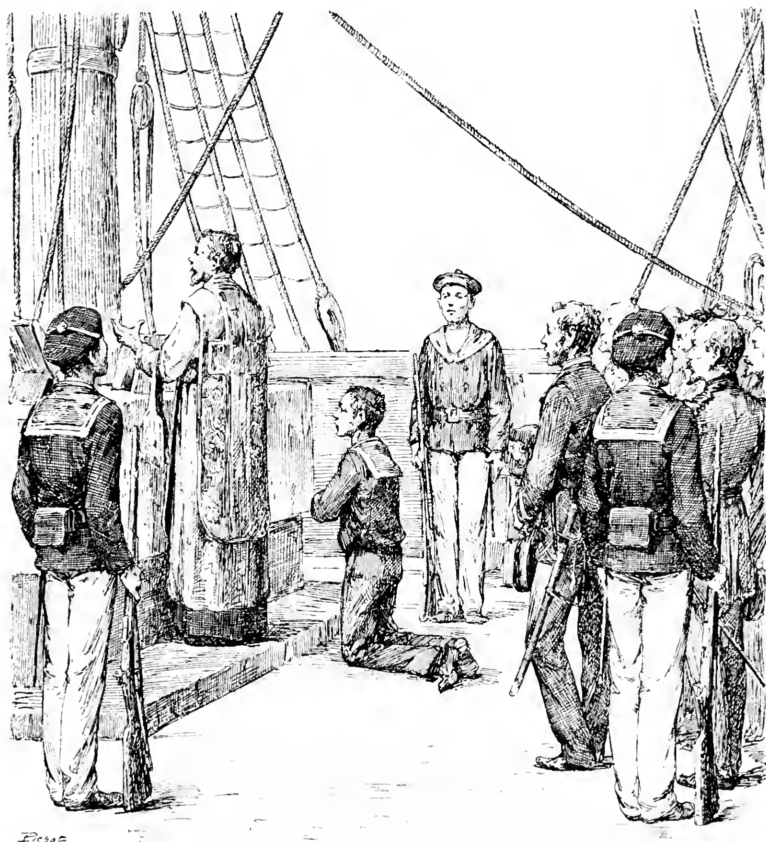
28 *mars,* dimanche des Rameaux. — Passage de la ligne. — Une musique infernale nous réveille ; on a réquisitionné toutes les casseroles, chaudrons, etc., du bord. Aussitôt après la messe dite sur le pont par M. l'aumônier, la cérémonie commence.

Un prédicateur improvisé, juché dans une manche à vent, nous exhorte à recevoir dignement le baptême. Deux gendarmes viennent ensuite chercher un par un ceux qui n'ont pas encore passé la ligne. Comment le savent-ils? Mystère! Aucune interrogation n'a jamais été faite à ce sujet depuis que nous sommes à bord. Mon tour arrive. Je m'assieds sur une planche qui recouvre une cuve remplie d'eau; un perruquier avec un large rasoir en bois fait le simulacre de me faire la barbe: la planche glisse, mon postérieur disparaît dans la cuve; des hunes et du pont, des pompes m'aspergent. Je parviens à me dégager; mais, en passant sous la dunette, les officiers, munis chacun d'un seau d'eau, achèvent de m'inonder. Le civil que nous avons à bord, — personnage mystérieux [1], — après avoir reçu le baptême, va changer de vêtements; lorsqu'il revient, il reçoit de nouveau le contenu de nos seaux. Pauvre pékin!...

Après le déjeuner, des jeux sont installés sur le

[1] Personne, sauf le commandant, ne connaissait le vrai nom et le motif de l'embarquement de ce passager civil à destination de la Réunion. A notre arrivée au Cap, il descendit à terre; au départ, on ne le revit pas. Le commandant Liscoat fut très soucieux pendant la traversée du Cap à Bourbon. Nous retrouvâmes ce personnage à Saint-Denis; ayant manqué notre départ du Cap, il s'était embarqué sur un autre navire.

pont. Le dîner offert par le commandant et les officiers à M. et à Mme la Ligne est servi sur la dunette ; le maître-coq s'est surpassé. On boit du



Une messe, suivie d'un salut solennel, est dite sur le pont.

champagne ; marins et soldats reçoivent double ration de vin. La fête se termine par un bal ouvert par le commandant avec Mme la Ligne.

29 *mars.* — Quelle chaleur ! Le soleil au

zénith, la mer unie comme un miroir, pas un souffle n'en vient rider la surface. Allongés sur la dunette, recouverte d'une grande tente, nous essayons de faire la sieste. Les matelots, plus ou moins fourbus par la fête d'hier, dorment sur le pont ; le navire immobile semble vide et abandonné à lui-même.

4 *avril,* fête de Pâques. — Nous voici enfin sortis des calmes, le commandant s'étant décidé à faire allumer les feux de la machine. La *Saône,* toutes voiles dehors, sous l'impulsion de l'alizé du sud-est, se dirige vers le tropique du Capricorne.

C'est aujourd'hui la fête de Pâques. Alléluia ! Une messe, suivie d'un salut solennel, est dite sur le pont. L'*Ave maris stella,* chanté par les matelots, évoque nos meilleurs souvenirs d'enfance.

Dans l'après-midi, le théâtre organisé par mon camarade Pied donne sa première représentation : la *Corde sensible* est fort bien jouée ; acteurs et directeur sont applaudis à outrance.

11 *avril.* — Les longues navigations ne sont jamais monotones. L'aspect de la mer et du ciel, les variétés d'oiseaux et de poissons, tout est nouveau pour nous; les étoiles et constellations

de l'hémisphère sud, et parmi elles la brillante Croix du sud, attirent nos regards. Des troupes de marsouins tournent en soufflant autour du navire et lui font escorte, malgré la fusillade dont ils sont l'objet. Des filets de pêche sont tendus le long du bord ; de belles dorades varient agréablement notre ordinaire de conserves et de haricots.

20 *avril.* — Le tropique du Cancer est franchi ; dans quelques jours les vents d'ouest nous rapprocheront du cap des Tempêtes, si justement redouté des navigateurs.

25 *avril.* — Il pleut à verse, le vent souffle avec violence, de grosses lames déferlent contre le navire, quelques-unes couvrent le pont. Le commandant fait carguer presque toutes les voiles, on ne conserve de toile que l'indispensable. A l'horizon, fort restreint par suite de la hauteur des vagues, apparaissent quelques cachalots ; par leurs évents ils font jaillir à une assez grande hauteur l'eau qu'ils aspirent.

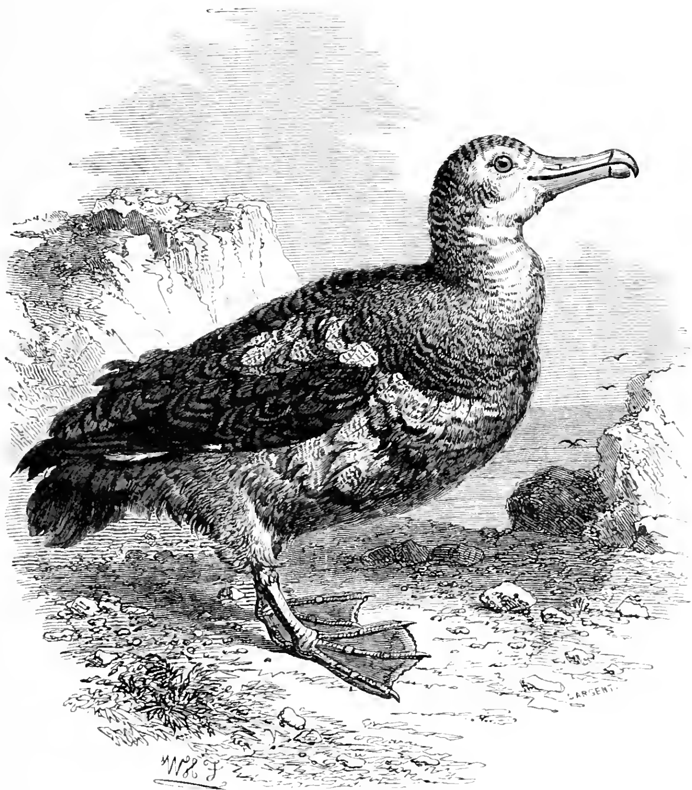
28 *avril.* — Depuis trois jours la *Saône* lutte avec peine contre la tempête; les gréements craquent sous l'effort de l'ouragan, les mâts d'artimon et de misaine ont subi des avaries, la pluie ne cesse de tomber. La plupart de mes camarades

sont malades ; quant à moi, toujours vaillant, grâce à Dieu, armé d'un fusil, enveloppé dans un manteau de toile cirée, je me fais attacher solidement au mât d'artimon, et je contemple cet admirable spectacle d'une mer en furie. Je sonde l'horizon avec l'espoir de voir bientôt apparaître l'oiseau géant aux blanches ailes, l'albatros ; en attendant, je fusille quelques damiers et frégates.

29 *avril*. — Je viens de tuer un albatros, malheureusement il est tombé dans la mer. A l'arrière de la dunette, on attache une longue corde dont le bout est armé d'un fort hameçon, muni d'un morceau de lard. Bientôt un albatros, après avoir plané un instant au-dessus de l'appât flottant, s'abat sur lui et se prend à l'hameçon. Pour le hisser à bord, nous sommes obligés de demander du renfort, car il résiste avec ses grandes ailes repliées, sous lesquelles s'engouffre le vent. Tout l'équipage accourt pour admirer cet oiseau monstre aux yeux et au collier roses. Les matelots vont se disputer ses plumes et ses pattes, qui leur serviront à se faire des tuyaux de pipe et des blagues à tabac.

1er *mai*. — Au réveil, nous sommes charmés de voir à l'horizon la montagne de la Table ;

bientôt la *Saône* jette l'ancre dans la rade de Table-Bay. Sur l'avis du commandant que la relâche ne sera que de deux jours, nous nous empressons de descendre à terre.



Albatros.

Le débarcadère est une simple construction en bois qui se prolonge assez avant dans la rade pour favoriser le débarquement des marchandises lorsqu'il y a de la houle, ce qui arrive fréquemment. La rade est belle et très animée ; mais par

les vents du sud-est les bâtiments sont peu à l'abri. Les homards y abondent : pour les prendre, il suffit, dit un loustic, de leur tendre son chapeau.

La montagne de la Table a un sommet horizontal de plusieurs lieues de long. Elle repose sur deux gigantesques blocs de granit nommés la Tête et la Croupe du Lion; elle est taillée à pic jusqu'à une hauteur d'environ deux cents mètres, ensuite ses pentes s'adoucissent et s'abaissent insensiblement jusqu'à la mer : c'est sur cette inclinaison qu'est bâtie Cape-Town.

La population de Cape-Town est environ de trente mille âmes. Les rues de la ville sont larges et tirées au cordeau ; elles sont aussi sablées, ce qui rend la promenade peu agréable lorsque le vent souffle du sud-est. Le jardin public est traversé dans toute sa longueur par une très belle allée de chênes. Le musée, que nous allons visiter, est assez curieux ; il renferme les spécimens de tous les animaux, reptiles, insectes, etc., de la colonie du Cap. On y voit aussi un habit de lord Byron et les *bottes d'un postillon français !* La salle d'entrée est ornée d'un assez beau portrait de la reine d'Angleterre.

Il y a au Cap beaucoup de voitures de place, qu'on loue, comme en France, à la course, à

l'heure ou à la journée. Les magasins de curiosités sont assez mal approvisionnés, et les objets qu'ils renferment sont à des prix élevés. Par suite de l'extension de plus en plus grande de la colonie, il devient très difficile de se procurer des peaux de tigres et d'autres fauves, qui se sont retirés dans l'intérieur du désert.

Nous allons nous installer dans un hôtel ; on nous y sert un excellent rosbif à l'*anglaise*[1], accompagné de belles pommes de terre farineuses cuites à l'étouffée, le tout arrosé de bon vin du Cap : cela vaut mieux que le régime du cap *Fayot*[2].

2 *mai*. — Après le déjeuner, nous montons en voiture pour aller visiter les environs du Cap. On nous conduit sur la route de Cape-Town à Simons'-Town, dont une grande partie est ombragée par de superbes chênes. Sur la droite, derrière la montagne de la Table, se trouve Constance, célèbre par ses vins. A droite et à gauche de la route les terres sont cultivées et plantées d'arbres fruitiers originaires d'Europe. Nous ren-

[1] La viande rôtie *à l'anglaise* est saisie dans son jus; sa couleur est rouge et non violacée, comme celle presque crue que, sous cette dénomination, on sert dans les restaurants en France, et dont aucun Anglais ne voudrait manger.

[2] Cap *Fayot*. Expression dont se servent les matelots pour indiquer qu'il n'y a plus à bord, comme nourriture, que des haricots ou des légumes du même genre.

controns des chariots de voyage traînés par seize, vingt et même vingt-quatre bœufs, conduits par des Cafres coiffés d'un large chapeau de paille à forme conique ; les bœufs sont énormes, ils ont des cornes d'un mètre de long.

La route est fermée, de distance en distance, par des barrières ; pour les faire ouvrir, il faut payer six pence (soixante centimes) par voiture. Le produit de ce péage souverainement vexatoire sert à entretenir les routes de la colonie : mieux vaut cent fois payer, comme en France, la taxe des prestations ! Du Cap à Simons'-Town, — distance neuf lieues, — on est ainsi arrêté trois fois ; le droit de passage s'élève donc à un schelling et demi par voiture (un franc soixante centimes) : voilà de quoi refroidir les enthousiastes des libertés anglaises.

En revanche, nous sommes charmés de rencontrer de jolis cottages ; les Hollandais qui les habitent nous saluent gracieusement, l'un d'eux nous invite à nous arrêter un instant. Comme elle est simple et propre, sa petite maison ! Ce brave homme nous offre du vin de Pontac, vin de Constance, et lève son verre au succès de notre campagne ; nous répondons par un toast à la Hollande.

Mis en belle humeur par le cordial accueil des

Hollandais, qui contraste avec celui des Anglais, toujours froid et cérémonieux, nous retournons gaiement à Cape-Town.

3 *mai.* — La *Saône* est sous vapeur; on hisse à bord bœufs et moutons, auxquels l'équipage fait fête: d'ici la prochaine relâche une nourriture substantielle lui est assurée. Les moutons du Cap ont la queue large, graisseuse; ils sont très estimés.

L'ordre de départ est donné. En sortant de Table-Bay, nous doublons le cap de Bonne-Espérance, franchi pour la première fois par Vasco de Gama. Un peu au delà, des navires sont mouillés à Simons'-Bay, qui se trouve au fond de la grande rade de False'-Bay et donne son nom à la ville de Simons'-Town[1].

Le cap des Aiguilles est ensuite dépassé, les feux sont éteints; une fraîche brise enfle les voiles du navire, qui s'élance dans l'océan Indien, en route pour la Réunion.

[1] En revenant de Chine en France sur la corvette à voiles *la Capricieuse,* nous mouillâmes à Simons'-Bay. J'utilisai cette relâche de douze jours en prenant quelques notes sur la colonie du Cap; elles seront insérées à la troisième partie de cet ouvrage.

III

DU CAP A LA RÉUNION

La vie à bord. — La rade de Saint-Denis. — Débarquement des troupes. — Représentation au théâtre. — La vie créole. — Beautés du pays. — Les petits créoles. — Conversation avec un notable. — Avenir de la colonie. — Madagascar. — Agréable surprise.

19 *mai.* — Nous avons repassé aujourd'hui le tropique du Capricorne. Depuis le départ du Cap, aucun événement notable ne s'est produit. La zone de tempêtes a été franchie; tout à bord a repris un air gai. On a remis la grande tente au-dessus de la dunette, où nous passons nos journées et nos longues soirées. Le théâtre donne deux représentations par semaine; l'entrain, l'ardeur juvénile des acteurs, dérideraient les plus moroses, s'il en existait parmi nous. Du reste, nous approchons de l'*Eden*, de cette île enchanteresse de Bourbon, nommée la Réunion depuis 1848.

22 *mai.* — La *Saône* vient de mouiller dans la rade de Saint-Denis, rade foraine, où les navires sont presque aussi ballottés qu'en pleine mer. De la ville, nous n'apercevons que la caserne et quelques édifices publics; le reste est enfoui dans la verdure.

Le gouverneur fait prévenir le commandant Liscoat que notre bataillon doit descendre à terre; il sera logé à la caserne de l'infanterie de marine pendant tout le séjour, dont on ne connaît pas encore la durée. Les soldats, tout joyeux, ont bien vite mis sac au dos; les chaloupes et les canots sont amenés; la mer est houleuse, on est obligé de *souquer* ferme pour arriver aux débarcadères construits sur pilotis et munis d'échelles, les unes fixes dont on se sert lorsque la mer est calme, les autres flottantes pour le mauvais temps. Quelques mois avant notre arrivée, un cyclone avait brisé le débarcadère en fer. Pour saisir l'échelle flottante, il faut profiter du moment où le flot soulève la chaloupe; un soldat manque son coup et tombe à la mer avec armes et bagages, il est heureusement repêché avant qu'il ait achevé son plongeon. La foule, massée sur le rivage, paraît se récréer beaucoup de la maladresse d'un certain nombre d'entre nous.

La caserne de l'infanterie de marine est, avec

l'hôpital, la plus belle construction de Saint-Denis; tout y est bien aménagé, mais elle est mal défilée du feu des navires; on peut aussi regretter que la véranda, au lieu de faire le tour de l'édifice, ne soit établie que sur la partie qui fait face à la mer.

Nos camarades de la garnison nous offrent une cordiale hospitalité. Après le dîner, ils nous emmènent au théâtre. Pour nous, le spectacle est bien plus dans la salle que sur la scène. L'indolence des femmes créoles contraste avec la vivacité des mulâtresses : indifférentes, — du moins en apparence, — à ce qui se passe sur la scène, elles se prélassent nonchalamment dans leurs loges et manient avec peine l'éventail; les mulâtresses, au contraire, suivent avec passion les péripéties de la pièce et applaudissent chaleureusement les acteurs. On ne retrouve pas non plus dans les rapports entre hommes ce laisser-aller qui fait le charme des relations en France. Aux colonies, il existe une grande démarcation sociale entre le blanc et l'homme de couleur, lors même que l'origine mulâtre ou métisse remonterait à une époque reculée [1].

[1] Sous ce titre, *Blancs et noirs,* je lis dans un journal (juillet 1894) :

« L'école coloniale, où sont indistinctement admis les élèves de

25 *mai*. — Aujourd'hui, je suis entré dans le café de la ville le mieux fréquenté pour savourer une tasse de café Bourbon, si justement estimé ; elle m'a coûté un franc. C'est payer un peu cher un produit du pays. Ici, sans doute, comme en France, les prix sont en rapport avec la clientèle.

La vie à Saint-Denis est, du reste, fort chère pour les employés; leurs appointements sont à peine suffisants. Les officiers d'infanterie de marine ont leur pension à la caserne; ils y prennent même le café. Quant aux colons, ils vivent du produit de leurs terres ; quelques-uns ont un train de maison assez considérable, les équipages sont nombreux; mais tout ce luxe n'est généralement qu'extérieur.

« La vie créole, me dit un camarade, est dorée sur tranche! Beaucoup de ceux qui ont équipage seraient parfois bien embarrassés pour réaliser, à un moment donné, une somme relativement peu

race blanche, noire ou mélangée, a été ces jours derniers le théâtre de très regrettables incidents.

« Le préjugé défavorable qui s'attache aux colonies aux hommes de couleur a divisé les élèves de l'école en deux camps : les blancs et les noirs.

« De là de sourdes rivalités, qui peu à peu sont devenues de véritables haines. Actuellement la surexcitation est extrême, et deux duels se sont déjà produits. »

Le fâcheux préjugé signalé dans mes *Souvenirs* existe donc toujours, quoi qu'on en dise.

importante ; ici, les chasseurs de dot reviendraient souvent bredouille. »

27 *mai.* — Je suis émerveillé de la fertilité de ce pays. Aux environs de Saint-Denis, on ne rencontre que cannes à sucre, caféiers, vanilliers, cacaoyers, poivriers, girofliers, cotonniers, etc. Un grand nombre de plantations qui se trouvent sur le bord de la mer sont protégées contre la violence du vent par un joli arbre de la famille des mélèzes, le *philao,* originaire de la Nouvelle-Hollande ; son ombre est légère et ne nuit pas aux espèces végétales auprès desquelles il vit.

Une chaîne de montagnes partage l'île en deux parties, dénommées *du Vent* et *sous le Vent ;* deux pics s'en détachent, le *Piton des Neiges* et le *Volcan,* en éruption de temps à autre ; les terrains envahis par les laves sont appelés *Pays brûlé.* Au sommet d'une montagne, à plus de mille mètres d'altitude, se trouve l'établissement des eaux thermales de Salazie, le *Vichy* de la Réunion ; les riches colons y ont des maisons de campagne [1]. Grâce à cette situation privilégiée, on cultive dans l'île tous les légumes et fruits d'Europe et des

[1] Un sanatorium militaire est maintenant installé à Salazie ; le climat, des plus réconfortants, est aussi frais que celui du printemps de France.

tropiques, ainsi que les céréales, sauf le riz, dont la population fait une grande consommation, et qui est fourni par l'Inde. La Réunion est aussi tributaire de Madagascar pour les bœufs et les volailles.

1er *juin*. — Tous ces jours-ci nous avons fait des excursions dans l'intérieur de l'île. Quels sites pittoresques et ravissants, quelles splendides beautés naturelles nous avons contemplés! Arbres séculaires, forêts parfumées, hautes cascades s'engouffrant dans de profonds ravins, gorges boisées où se brisent les eaux mugissantes des torrents, climat tempéré, ciel d'une pureté admirable, tout contribue à faire de cette contrée un délicieux séjour.

« Voir Naples et mourir! » dit le poète; je préfère voir Bourbon et y vivre, surtout dans cette partie de l'île, au milieu d'une brave et honnête population, dénommée *petits créoles,* qui descend des premiers colons et dont le beau type cadre si bien avec l'ensemble du paysage.

3 *juin*. — Les principales localités de la Réunion sont situées sur le littoral et reliées entre elles par un chemin qui fait le tour de l'île. Après Saint-Denis, les plus importantes sont : Saint-Pierre, chef-lieu de l'arrondissement *sous le Vent*,

Saint-Paul et Saint-Louis, dans le même arrondissement.

Je vais visiter les travaux d'un tunnel que l'on commence à creuser pour abréger la route de Saint-Denis à Saint-Paul[1]. Il est aussi question de construire un port près de Saint-Paul, mais ce n'est encore qu'un projet; puisse-t-il être mis bientôt à exécution[2]! Il est triste de penser qu'une colonie, située dans la zone des cyclones, ne puisse offrir aux navires un refuge assuré. Il est vrai que nos bons amis les Anglais ne nous l'auraient pas rendue, en 1815, si, comme l'île Maurice, — l'île sœur, — elle avait possédé une rade sûre.

5 *juin.* — Je viens d'avoir une longue conversation avec un notable de Saint-Denis sur l'avenir de la colonie et sur Madagascar; il en résulte pour moi la conviction que la possession de Madagascar est indispensable à la prospérité de la Réunion, dont elle est la grande pourvoyeuse.

« Si, me dit ce colon, la France ne se décide pas à conquérir Madagascar, cette île, d'une fer-

[1] A mon retour de Chine (1860), les travaux du tunnel étaient abandonnés par suite de trop grands obstacles à surmonter, et peut-être aussi faute de ressources pécuniaires suffisantes.

[2] La Réunion possède actuellement un bon port à la *Pointe-des-Galets*, entre Saint-Denis et Saint-Paul.



Environs de Saint-Denis (île de la Réunion).

tilité remarquable, ne tardera pas à tomber entre les mains des Anglais, qui la convoitent depuis longtemps[1].

« L'émancipation des esclaves, décrétée en 1848, a porté un coup mortel à l'agriculture : les nègres sont paresseux, ils ont profité de leur liberté pour abandonner nos cultures ; nous n'avons plus pour travailleurs que quelques Cafres et Malais[2].

« Savez-vous, ajoute-t-il en riant, quels sont ceux qui ont le plus profité de l'affranchissement des esclaves ? Je vous le donne en mille ! Vous ne devinez pas ? Eh bien ! ce sont les cordonniers. Mais oui. Voyez ce nègre qui passe, il se mire dans ses chaussures : « Moussu, moi libre, moi « porter souliers ! »

Mon interlocuteur entra ensuite dans des considérations relatives au percement de l'isthme de Suez :

[1] Par suite de son étendue, — sa superficie dépasse celle de la France, — et de ses diverses altitudes, Madagascar possède à la fois, comme l'île de la Réunion, les richesses naturelles des pays tropicaux et les ressources des pays tempérés. Le riz pousse dans les basses terres, le blé sur les hauts plateaux.

[2] En 1860, à mon retour de Chine, j'appris à Saint-Denis qu'une convention venait d'être conclue entre la France et l'Angleterre, qui allait permettre aux colons de la Réunion de recruter dans l'Hindoustan dix mille coolies. On prétend actuellement que, contrairement à cette convention, le gouvernement anglais a interdit cette émigration.

« Si l'entreprise réussit, me dit-il en terminant, les navires ayant déserté la route du Cap, notre colonie, que vous trouvez avec raison si fertile, sera presque ruinée[1]. »

8 *juin*. — La matinée est consacrée à rembarquer les troupes à bord de la *Saône*. Au déjeuner d'adieu, les camarades de Saint-Denis nous font une agréable surprise. Sur la table, dans des corbeilles de verdure, se trouvent réunis les divers spécimens des fruits des tropiques : goyaves, avec lesquelles on fait d'excellentes confitures, figues-bananes à la chair rosée, mangoustans grenats dont l'intérieur renferme une pulpe blanche et fondante d'un goût exquis, mangues greffées si savoureuses, mangues non greffées, préférées par les amateurs, malgré le goût de térébenthine, oranges et mandarines qui embaument; tout est suprême régal pour les yeux et le palais.

A quatre heures du soir, on lève l'ancre. Je jette un dernier regard sur Saint-Denis. Si je n'avais pas la perspective de faire une campagne de guerre, comme j'aimerais y rester en garnison !

[1] L'avilissement du prix des sucres, par suite de la fabrication du sucre de betterave, a beaucoup contribué depuis à réduire la culture de la canne à sucre à la Réunion; divers essais, plus ou moins heureux, ont été faits pour lui substituer d'autres cultures.

IV

DE LA RÉUNION A SINGAPOUR

Un souvenir de la patrie. — Les îles Maldives. — Les courants aériens. — Les deux moussons. — Le détroit de Malacca. — Arrivée à Singapour. — Aspect de la rade. — Merveilleux plongeurs. — L'entrepôt de l'Extrême-Orient. — Les divers quartiers de la ville. — Le Chinois Wampoa. — Un aperçu de l'art chinois. — Chasse au tigre. — Nouvelles de Chine.

12 *juin*. — Le lendemain du départ de la Réunion nous avons retrouvé les vents alizés; la *Saône,* toutes voiles dehors, s'avance vers l'équateur. Le séjour à la Réunion fait l'objet de toutes les conversations. Le théâtre du bord continue ses représentations; les acteurs ont augmenté leur répertoire. On se demande où ils ont pu trouver ces costumes excentriques, qui les font accueillir par des bordées de rires : c'est le secret de mon camarade Pied.

17 *juin*. — La ligne est repassée. Nous allons

revoir les constellations de l'hémisphère nord : n'est-ce pas comme un souvenir de la patrie?

On ne fête pas deux fois le passage de la ligne, il n'y a plus personne à baptiser. Mais le père la Ligne est bon prince; il nous envoie, comme dédommagement, deux requins voraces qui se laissent prendre facilement: l'un d'eux a deux mètres de long et pèse deux cent cinquante kilogrammes. On les assomme à coups de maillet sur la tête, tout en se garant des coups de queue, qui pourraient casser une jambe. Le chirurgien-major réclame la mâchoire, dont il nous fait admirer la structure. La gueule de ces monstres est armée de dents nombreuses placées sur six rangs; ces dents, très dures et très aiguës, ont la forme d'un triangle dont les côtés sont dentés en scie.

Chose étrange! sous l'aileron se trouve un petit poisson; il sert, dit-on, de pilote au requin, dont la vue est oblique.

Au dîner on nous sert les ailerons, qui font les délices des gourmets chinois. Je leur trouve un goût moins qu'agréable; l'équipage se régale avec le reste : grand bien lui fasse !

25 *juin*. — Les îles Maldives sont en vue par bâbord. On met le cap sur l'île de Ceylan, non, hélas! pour relâcher à Colombo, mais afin de

chercher la mousson du sud-ouest, qui doit nous pousser dans le détroit de Malacca.

Quelques jours de repos dans la capitale de l'île n'auraient pu qu'améliorer l'état sanitaire de l'équipage et des passagers qui laisse à désirer, surtout depuis que nous sommes dans la région équatoriale ; sous cette même zone, dans l'océan Atlantique, les chaleurs n'ont jamais été aussi fortes. Sans doute, le commandant Liscoat désirerait bien, comme nous, voir un coin de l'Inde; mais en vrai marin il ne connaît que sa consigne: c'est à Singapour qu'il compte trouver les instructions de l'amiral Rigault de Genouilly; le moment serait donc mal choisi pour retarder notre arrivée.

1er *juillet*. — Quelle merveille que la périodicité des courants aériens! comme elle facilite la navigation! Dans la zone des tropiques on rencontre les vents alizés du nord-est et du sud-est, et au delà du tropique du Cancer les vents d'ouest; aujourd'hui, à l'entrée du golfe du Bengale, nous trouvons la mousson du sud-ouest, qui, d'avril à octobre, domine dans cette région et dans la mer de Chine. Pendant les six autres mois de l'année elle est remplacée par la mousson du nord-est.

La direction opposée des deux moussons et leur

même durée permettent de fixer le départ des navires à voiles qui vont en Chine ou en reviennent. Pour éviter de naviguer à contre-mousson, on peut encore passer par l'océan Pacifique et les mers des Indes néerlandaises.

5 *juillet.* — Depuis ce matin nous sommes dans le détroit de Malacca. Le thermomètre centigrade marque quarante et un degrés à l'ombre ; nous transpirons comme dans une étuve. Depuis quelques jours la plupart d'entre nous ont le corps couvert de petits boutons vésiculaires ; ce prurigo provoque des démangeaisons insupportables.

12 *juillet.* — Après avoir dépassé le rocher de Pedra-Branca, la magnifique rade de Singapour s'ouvre devant nous ; à deux heures vingt minutes du soir, on jette l'ancre. Paquebots, steamers, navires de guerre et de commerce de toutes les nations couvrent la rade. Pour la première fois je vois des *lorchas* malaises, des bateaux pontés cochinchinois, des jonques chinoises au grand œil peint de chaque côté de l'avant, aux voiles en nattes jaunes, aux mâts pavoisés de lanternes multicolores : nous sommes bien aux portes de l'Extrême-Orient.

La *Saône* est entourée de pirogues remplies

d'ananas, de bananes, de mangoustans, etc. Les Malais qui les conduisent nous crient : *Dis donc, dis donc*. C'est ainsi qu'ils appellent les Français ; de notre langage ils n'ont surtout retenu que ce mot, dont nous nous servons fréquemment.

Les ananas, selon leur grosseur, valent un ou deux sous ; on recommande d'en user modérément, par crainte de la dysenterie. Mon camarade Pied et moi commençons par manger chacun un ananas au naturel, c'est un fondant ! puis un second, assaisonné, comme antidote, de rhum et de sucre.

Les Malais sont de merveilleux plongeurs ; ils ont vite saisi sous l'eau les sous que nous leur lançons. Penché sur le bastingage, j'ouvre mon porte-monnaie et en laisse tomber, par mégarde, trois piastres ; elles sont aussitôt repêchées, on me les restitue moyennant une honnête récompense.

Je descends à terre et vais m'installer, avec plusieurs de mes camarades, à l'hôtel de l'Espérance.

Je n'avais encore vu de Chinois que dans les livres illustrés ; au dîner ce sont des *Célestes,* en costume blanc, queue soigneusement tressée, qui nous servent à table. Leur gravité, leur impeccable correction, en imposeraient aux domestiques européens les mieux stylés ; notre gaieté exubé-

rante, nos plaisanteries les laissent impassibles : pas un muscle de leur visage ne bouge.

Dans la salle à manger, des *pankas* aux grandes ailes blanches, mis en mouvement par des mains invisibles, battent sur nos têtes et rafraîchissent l'atmosphère saturée de vapeur chaude.

13 *juillet*. — Nous avons assez bien dormi, quoique couchés durement. Les lits se composent de grands cadres en rotin enveloppés d'une moustiquaire et garnis d'une natte, de deux traversins également nattés, dont l'un se met entre les cuisses pour empêcher la transpiration. Sur chaque lit est déposé un pantalon large à coulisse, — pantalon mauresque, — que l'on revêt pour se coucher.

Quel curieux aspect que celui des rues animées de Singapour! Outre les Européens, on y rencontre les spécimens de toutes les nations asiatiques: Chinois, Malais, Indiens, Arabes, Persans, etc., aux costumes bizarres et bariolés.

Lorsqu'en 1819, un Anglais, sir Stamford Raffles, acheta au sultan de Djohore la petite île de Singapour, qui commande l'entrée du détroit de Malacca et, par suite, la grande route de l'Inde en Chine, il admit sans contrôle, pour peupler la colonie, tous ceux qui se présentèrent et déclara Singapour port franc. Cette déclaration fut un

coup de maître : la liberté, l'absence de droits prohibitifs, attirèrent tous les navires de commerce qui fréquentent ces régions. Singapour devint en peu de temps le principal et le plus vaste entrepôt de l'Extrême-Orient, son commerce de transit prit une très grande extension.

Les Anglais, peu scrupuleux lorsqu'il s'agit d'une affaire commerciale, vendent même aux pirates, fort nombreux en Chine et dans ses parages, des armes et des munitions de guerre ; ce qui ne les empêche pas de leur donner ensuite la chasse, moyen commode de reprendre, sans bourse délier, ce qu'on a cédé à beaux deniers comptants.

Singapour a environ cent mille habitants, dont soixante-cinq mille Chinois et à peine cinq cents Européens. Le quartier anglais est séparé de la ville commerçante par une rivière boueuse, à l'embouchure de laquelle se trouve un fortin défendu par quelques artilleurs cipayes ; la maison du gouverneur est sur une hauteur derrière la ville.

La ville commerçante, dont chaque quartier est habité par une population distincte, suivant sa nationalité, est un vaste bazar permanent ; les boutiques regorgent de marchandises de toute nature et de tous les pays ; le quartier chinois est

imprégné d'une odeur de sandal, répandue, paraît-il, dans toute la Chine, et provenant de la grande quantité de papiers et bois parfumés brûlés dans les pagodes et dans les maisons, devant l'autel des ancêtres.

Les magasins à charbon sont à une lieue de la ville, une route bien entretenue y conduit ; les navires s'y rendent en remontant la rade sur la gauche.

Dans l'après-midi, je vais visiter la pagode chinoise, la mosquée malaise et le temple hindou. La pagode chinoise seule offre quelque intérêt ; pour entrer dans la mosquée, il faut ôter ses chaussures.

14 *juillet.* — Je suis revenu à bord. Les appointements d'un sous-lieutenant sont insuffisants pour mener l'existence de nabab. Quoique nous soyons dans une colonie anglaise, les hôteliers ne donnent pas l'hospitalité *écossaise ;* je préfère aussi ma couchette du bord au lit peu moelleux de l'hôtel, plus ou moins à l'abri des moustiques, dont les piqûres sont ici fort douloureuses. Une promenade quotidienne me suffira pour avoir un aperçu assez complet de la ville et de ses environs.

15 *juillet.* — C'est aujourd'hui ma fête, — saint

Henri ; — je reçois les souhaits de mes camarades. Après un joyeux dîner, nous nous rendons sur la place située près du débarcadère de la Pyramide, où la société *select* vient le soir se promener en palanquin.

Le palanquin, à Singapour, est une espèce de caisse longue portée sur quatre roues et garnie de persiennes ; il y a place pour deux personnes en face l'une de l'autre. Un coureur, appelé *says,* se tient à la tête du cheval pour le diriger. Les says, — presque tous Malais, — ont un costume léger et les pieds nus ; ils font un dur métier peu rétribué : pour la durée de la promenade le prix est d'un schelling par personne. Les chevaux, originaires de Batavia, sont petits, vifs et très durs à la fatigue. Nous montons en palanquin et croisons des Chinois bedonnants, à l'air grave et majestueux, entre autres le fameux millionnaire Wampoa, — on prononce Wampou, — auquel nous nous proposons de rendre visite le lendemain.

16 *juillet*. — Nous allons chez Wampoa prendre le thé, commencement et conclusion indispensables de toutes les visites chinoises.

Contrairement aux habitudes de ses compatriotes, qui s'expatrient pour ramasser un pécule

et retourner ensuite dans leur pays, Wampoa, quoique devenu richissime, continue à habiter Singapour et à y faire le commerce sur une vaste échelle ; son fils est allé faire ses études en Angleterre. Sa curieuse résidence attire l'attention de tous les étrangers, qui sont assurés d'y recevoir toujours un gracieux accueil.

Salons bâtis sur pilotis, pavillons enluminés, vernissés, jardin avec lacs en miniature, allées en zigzags, arbres minuscules aux formes bizarres et contournées, animaux fabuleux artificiels aux figures fantastiques ou grotesques, curiosités, objets d'art, etc., tout est en rapport avec le goût et l'art chinois, où la régularité, la symétrie sont sacrifiées à la fantaisie et à la préoccupation exclusive des plus minutieux détails.

17 *juillet.* — Le capitaine Genta, Pied et moi, — les trois inséparables, — avons été faire un tour de chasse aux environs de Singapour ; nous n'avons tué que quelques oiseaux.

Le lendemain de notre arrivée à l'hôtel de l'Espérance, deux officiers anglais nous avaient proposé une chasse au tigre, mais en ayant soin de nous prévenir que les Chinois, pour se débarrasser des tigres, ont creusé de larges et profondes fosses, recouvertes de claies dissimulées

sous le gazon, au fond desquelles se trouvent plantés des bambous pointus ; plusieurs Européens, non avertis, auraient perdu la vie dans ces pièges. La perspective d'être empalés nous a fait décliner l'aimable invitation, adressée, du reste, pour la forme, nos voisins de table ne paraissant pas plus désireux que nous de tenter l'aventure. Ils nous ont affirmé que les tigres venaient à la nage de la péninsule de Malacca et dévoraient, en moyenne, un Chinois par jour.

Les Chinois sont à peu près les seuls agriculteurs de la colonie. Pour les encourager, le gouvernement ne prélève aucune taxe sur les champs défrichés pendant les deux premières années et n'exige qu'un impôt très minime pendant les vingt années qui suivent. Riz, canne à sucre, muscade, noix d'arec, poivre, sont les principales productions de l'île, sans compter les fruits et surtout l'ananas, tellement abondant qu'il n'a, pour ainsi dire, pas de valeur.

18 *juillet*. — La police anglaise, d'une sévérité inexorable lorsqu'il s'agit de la sécurité des Européens, me paraît témoigner assez d'indifférence ou d'indulgence pour ce qui se passe au milieu de la nombreuse population mixte de Singapour.

Ainsi, en me promenant aujourd'hui aux envi-

rons de la ville, j'ai vu dans un fossé plein d'eau un Chinois qui avait reçu un coup de couteau dans le cou. Les Malais qui se trouvaient sur les lieux prétendaient que le Céleste venait de se noyer. Un policeman est arrivé, n'a pris aucune information, et a fait enlever le corps, pour le porter en terre.

Sur le versant d'une colline, j'ai rencontré un cimetière chinois. Il m'a frappé par son originalité; la forme des tombeaux est celle de l'oméga, Ω.

A l'extrémité d'un faubourg malais de la ville, sur la rivière boueuse qui communique à la mer, se trouvent des maisons perchées sur de longs pieux; elles sont ainsi préservées de l'humidité du sol. La marée, qui tous les jours nettoie le lit de la rivière, empêche, du reste, ces habitations d'être aussi malsaines qu'on pourrait le penser de prime abord.

19 *juillet*. — Le paquebot de Chine nous apporte la nouvelle de la prise des forts du Peï-Ho et du traité de Tien-Tsin. Désormais libre de ses mouvements, l'amiral Rigault de Genouilly va pouvoir commencer l'expédition de Cochinchine. M. Delautel, sous-ingénieur de la marine, doit partir avec nous après-demain; il emporte un chargement de baraques et de blockhaus.

21 *juillet.* — Singapour est situé par 2° de latitude nord, son climat n'est pas insalubre, mais les chaleurs y sont excessives; aussi est-ce avec plaisir que nous partons pour des régions plus tempérées.

V

HONG-KONG. — YU-LI-KAN

La mer de Chine. — Hong-Kong. — La femme chinoise. — Rues des banquiers. — La ville haute. — Restaurants chinois. — Fumeurs d'opium. — Puissance de l'Angleterre. — Mgr Pellerin. — L'île d'Haï-Nan. — Yu-li-Kan. — Le camp. — Le choléra. — La division navale. — L'amiral Rigault de Genouilly. — Devant Tourane. — Branle-bas de combat.

25 *juillet*. — Sous l'équateur, l'ardeur du soleil est telle, qu'en me baignant dans la rade de Singapour, la veille du départ, j'ai attrapé, en nageant, un coup de soleil sur les épaules, et cependant j'étais coiffé d'un large chapeau de paille. Tous ces jours-ci j'ai eu une forte fièvre; on m'a frictionné le dos avec de l'huile. Je vais, paraît-il, « faire peau neuve ».

La mer de Chine, avec ses vagues courtes et clapotantes, est dangereuse : il faut « ouvrir l'œil au bossoir ». Nous ne sommes plus dans les régions charmantes des vents alizés; la mousson du

sud-ouest fraîchit, la *Saône* est poussée vers les îles Philippines, il faudra « tirer des bordées » pour remonter vers le nord.

29 *juillet.* — Vers deux heures de l'après-midi, l'officier de quart signale au commandant Liscoat un petit nuage noir dont la partie supérieure est cuivrée; est-ce l'annonce d'un typhon? Nous sommes à la hauteur de l'île d'Haï-Nan; dans ces parages, les redoutables trombes de vent connues sous le nom de typhons sont assez fréquentes. Tous les regards sont fixés sur l'horizon; grâce à Dieu, bientôt le nuage se dissipe. Cette fausse alerte maintient néanmoins tout le monde sur le qui-vive; le commandant donne des ordres pour que l'on se tienne prêt à carguer les voiles au premier signal.

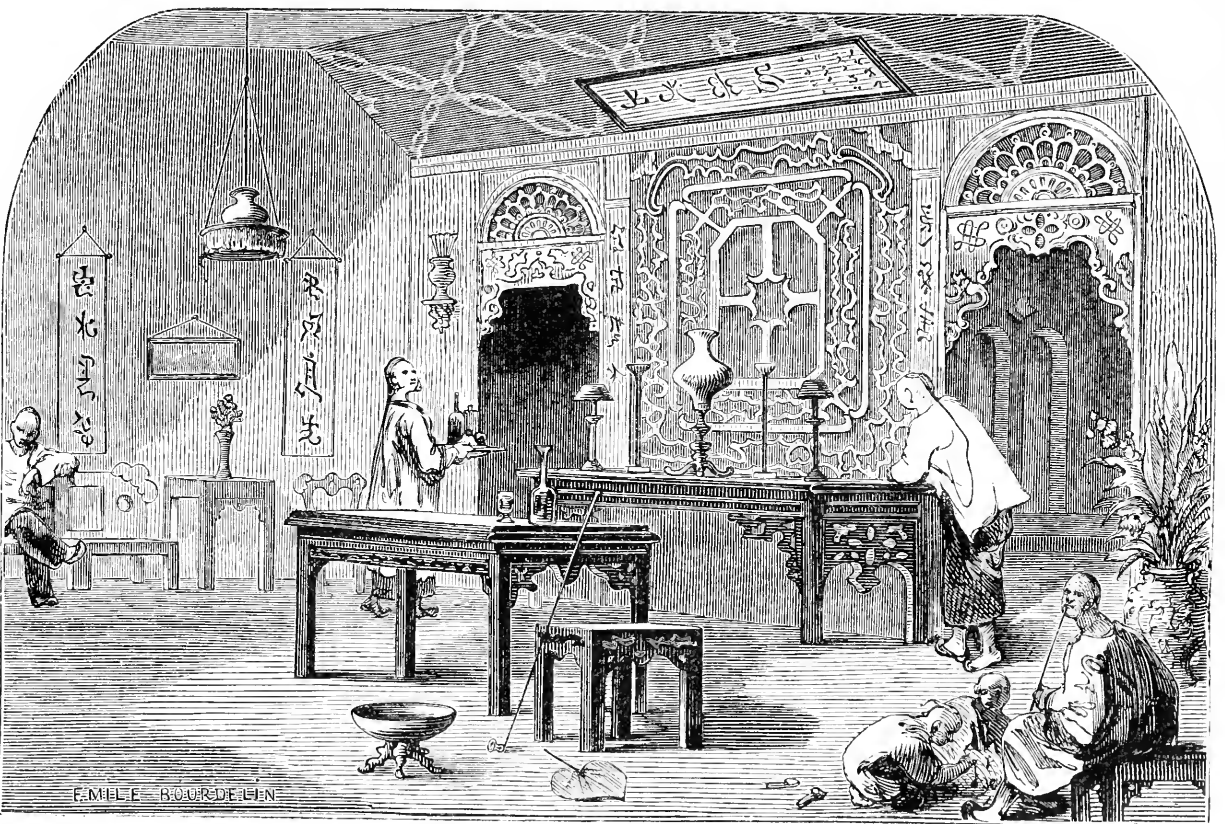
3 *août.* — « Terre ! » crie le matelot de vigie. Les côtes rocheuses de l'île de Hong-Kong, dominées par un pic élevé, sont en vue. A midi trente nous entrons dans la passe, et à deux heures vingt-cinq nous mouillons devant la ville de Hong-Kong, dont les maisons sont étagées sur une colline escarpée.

La *Saône* est immédiatement entourée de *sampans*. A notre grand étonnement, ces embarcations légères sont montées par de robustes Chinoises

aux pieds nus; elles enlèvent les bagages et nous conduisent à terre. Jusqu'ici je m'étais figuré la femme chinoise aux petits pieds mutilés, marchant avec difficulté, boitant plus ou moins gracieusement. J'avais lu des descriptions poétiques, où sa démarche était comparée « aux balancements du saule pleureur agité par le vent »; je m'étais aussi représenté la Chinoise fardée, peinte, sédentaire, ou ne sortant qu'en palanquin fermé. Tout cela est vrai pour les femmes de la haute société chinoise[1], mais ne s'applique nullement à la femme du peuple, qui travaille autant, sinon plus, que l'homme.

En débarquant, nous sommes assaillis par une nuée de coolies; les uns veulent prendre nos sacs de voyage, les autres nous poussent presque de force dans les palanquins. Ici, — comme dans toute la Chine, — les palanquins sont des chaises à porteurs en bambou, à peu près semblables à celles dont on se servait autrefois en France; mais les bretelles sont remplacées par des bambous. Les porteurs, — quatre par palanquin, — sont de vigoureux Chinois; ils gravissent presque en courant les escaliers et les rues les plus escarpées de la ville.

[1] Les femmes tartares n'ont pas adopté la stupide coutume de se mutiler les pieds; elles les laissent se développer en toute liberté.



Café chinois.

4 *août*. — Dans les principales rues habitées par les banquiers, on n'entend que le bruit argentin des piastres qu'on manie à la pelle. Pour reconnaître les pièces fausses, qui sont assez nombreuses, les banquiers chinois font vibrer la piastre en lui donnant un coup d'ongle, à moins qu'elle ne soit marquée du poinçon d'un négociant ou d'un banquier connu sur la place; ces marques, — une pièce en a souvent plusieurs, — ne permettent pas d'empiler la monnaie. Le marchand chinois se sert d'une machine à compter semblable, comme forme, à celle du jeu de billard; en moins d'une seconde son compte est fait.

Si Singapour est le refuge des pirates, Hong-Kong, situé à l'entrée de la rivière de Canton, est l'asile des Chinois qui se dérobent à la justice de leur pays. On nous a engagés à nous munir de pistolets; car, quoique la police soit nombreuse et très sévère, les rues, surtout celles de la ville haute, sont loin d'être sûres : dès que le jour tombe, il est prudent de ne pas s'y aventurer sans armes.

Nous ne pouvons cependant résister au désir de faire plus ample connaissance avec la populace qui grouille dans les quartiers excentriques. Le maître de l'hôtel où nous venons de dîner nous fait accompagner d'un guide sûr. Nous visitons

des restaurants, dont un à plusieurs étages, où beaucoup d'ouvriers et de petits marchands vont prendre, à bon marché, leurs repas. Les mets sont servis dans de petits bols, la cuisine est très variée. Nous sommes émerveillés de la dextérité des Chinois à s'ingurgiter avec leurs bâtonnets d'ivoire les ragoûts et les sauces plus ou moins gluantes, dont l'aspect et l'odeur suffiraient pour calmer le plus robuste appétit d'un Européen.

Nous jetons un coup d'œil rapide dans un établissement, rendez-vous des fumeurs d'opium. L'aspect de la salle soulève le cœur; nous avons hâte de respirer un autre air et de voir d'autres visages que ceux de ces abrutis [1].

5 *août*. — Les Anglais ont pris possession de Hong-Kong en 1842. Quels travaux il a fallu faire pour construire une ville sur cet îlot rocheux! Que de terre végétale il a fallu apporter pour créer aux alentours une campagne ombragée et verdoyante !

Le Cap, Singapour, Hong-Kong, trois étapes qui m'ont inspiré quelques sérieuses réflexions. Je

[1] Le séjour que j'ai fait à Canton, en 1860, me permettra de donner, dans la troisième partie de cet ouvrage, quelques détails sur les mœurs, coutumes, etc., des Chinois; mais, la Chine étant aujourd'hui très connue, je raconterai seulement ce que j'ai vu.

les ai écrites ici, quoiqu'elles ne soient pas de nature à flatter notre amour-propre national.

Il faut quitter l'Europe pour se rendre compte de la puissance de l'Angleterre, de l'influence qu'elle exerce dans le monde. Partout où nous sommes passés, l'or anglais fait prime, tandis que le nôtre perd au change huit pour cent de sa valeur. Depuis le départ de Brest, nous n'avons rencontré qu'un très petit nombre de nos navires marchands; par contre, le pavillon anglais flotte sur toutes les mers.

Sans être anglomane, on ne peut s'empêcher d'admirer la hardiesse, l'assurance innées des fils d'Albion, se trouvant chez eux sous tous les climats et sur tous les points du globe; ils viennent, s'installent et ne s'en vont plus. L'éducation virile qu'ils ont reçue les a préparés de bonne heure aux luttes de la vie et au service de leur pays.

Quant à l'action gouvernementale, elle se distingue par la continuité, par la constance de son effort, par sa vigilance et surtout son audace à profiter de toutes les occasions et, au besoin, à les faire naître. C'est ainsi, par exemple, que l'Angleterre a fait de l'île de Singapour et du rocher de Hong-Kong le plus grand entrepôt et le plus grand comptoir de l'Extrême-Orient.

A cette tâche elle emploie un personnel d'élite qui, le plus souvent, quitte la mère-patrie sans esprit de retour; aussi ses consuls, ses agents sont toujours parfaitement renseignés. Lorsqu'il s'agit de conquérir un territoire, des émissaires, largement payés, explorent à l'avance le pays convoité; les Anglais opèrent ensuite presque à coup sûr.

On peut, il est vrai, reprocher à l'administration anglaise son manque de scrupules; pour elle, « la fin justifie les moyens. » Elle sait aussi, — et c'est là son excuse, — que les peuples orientaux n'obéissent qu'à la force; pour eux, « la crainte de l'Anglais est le commencement de la sagesse. » Comment expliquer autrement le prestige dont jouissent les Anglais, leur inviolabilité presque absolue dans des villes comme Singapour et Hong-Kong, où ils sont noyés dans une population interlope?

6 *août.* — Par ordre de l'amiral Rigault de Genouilly, la *Saône* partira demain pour la baie de Yu-li-Kan, — île d'Haï-Nan, — où doit avoir lieu la concentration du corps expéditionnaire de Cochinchine. Les officiers sont invités à se munir du casque en moelle d'aloès, recouvert de treillis blanc, adopté par les Anglais dans l'Inde et en Chine. On s'approvisionne de molleton bleu foncé,

qui servira à confectionner des vareuses et des pantalons; les officiers porteront sur les manches de la vareuse les galons de forme circulaire; chaque arme conservera ses attributs distinctifs[1].

7 *août*. — A onze heures vingt-cinq du matin, la *Saône* quitte la rade de Hong-Kong. Le départ est joyeux; nous avons hâte de marcher sur les traces des camarades qui se sont distingués en Chine. Nous savons déjà qu'à la prise de Canton, le sergent-major Martin des Pallières, — le frère du commandant, — avec quelques marsouins, a enlevé un fort à la barbe des Anglais; l'épaulette de sous-lieutenant sera la récompense de ce beau fait d'armes.

La campagne que nous allons faire sera, sans doute, encore plus intéressante que celle de la Chine, car la Cochinchine, sauf quelques points du littoral, est inexplorée, elle n'a pas encore perdu sa physionomie native et originale; de nos jours, les missionnaires sont à peu près les seuls étrangers qui aient pénétré dans l'intérieur du pays.

[1] Cet uniforme a été ensuite adopté par le corps expéditionnaire de Chine (1860); il est actuellement réglementaire pour les troupes de l'Extrême-Orient. Depuis 1890, les officiers de l'armée d'Afrique sont autorisés à en faire usage comme tenue d'été.

Mgr Pellerin, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, s'est embarqué sur la *Saône* à Hong-Kong. Il nous donne des détails fort intéressants sur les missions de Cochinchine, et spécialement sur celles du Tonkin; il nous raconte les démarches qu'il a faites en France pour décider le gouvernement à venger la mort des chrétiens et des missionnaires.

« Il n'est pas douteux, dit-il, que nous nous établirons en Annam. En droit strict, la France ne peut revendiquer les territoires qui lui ont été cédés par le traité de 1787, puisqu'elle n'a pas, à cette époque, rempli ses engagements; mais le massacre de nos missionnaires, les avanies de la cour annamite, qui a repoussé les avances pacifiques de notre plénipotentiaire, ne sont-ils pas des raisons plus que suffisantes pour nous emparer de Tourane et même conquérir une partie du pays, si l'empereur Tu-Duc refuse d'accorder les satisfactions légitimes? »

10 *août*. — A neuf heures du matin, la *Saône* jette l'encre dans la baie de Yu-li-Kan; elle est la première au rendez-vous. Grâce à Mgr Pellerin, — charmant causeur et grand fumeur, — et à d'excellents manilles offerts avec cordialité, nous avons fait une très agréable traversée.

La baie de Yu-li-Kan est vaste, bien abritée ; le pays est boisé ; sur la plage on ne voit que quelques cases d'aspect assez misérable.



Sur les indications de deux indigènes, je continue ma route.

L'île de Haï-Nan fait partie de la province de Kouang-Tong ; son chef-lieu est Kiong-Tchéou, situé au nord de l'île. Les montagnes qui occupent le centre sont, paraît-il, habitées par des aborigènes qui ne reconnaissent pas le gouvernement

chinois, impuissant à les dompter. Les baies et criques de l'île servent de refuge aux nombreux pirates qui infestent ces parages.

12 *août.* — La journée d'hier restera longtemps gravée dans ma mémoire. On m'avait assuré que le pays abondait en gibier de toute espèce; mon camarade Pied étant indisposé, je suis parti seul à la chasse. Après avoir tué, non loin du rivage, quelques tourterelles au collier rouge et noir et des pigeons au dos vert et aux ailes dorées, je m'enfonce plus avant dans les terres.

Vers six heures du soir, en cherchant à revenir sur mes pas, je rencontre deux indigènes et leur demande par signes de me faire connaître la direction de la rade. Sur leurs indications, je continue ma route. Après une longue marche, je constate que je me suis complètement égaré. La nuit est venue; que faire? Harassé de fatigue, je m'assieds au pied d'un arbre, dans un endroit découvert, le fusil entre les jambes, décidé à attendre le lever du soleil et à vendre, au besoin, chèrement ma vie. Je me demande avec anxiété si les gens que j'ai rencontrés ne m'ont pas compris ou ont voulu me tromper.

Tout en réfléchissant à ma situation, je regarde

le firmament; à l'horizon, je distingue trois points lumineux, très rapprochés les uns des autres et à la même hauteur : ils ne scintillent pas. En les fixant plus attentivement, je me souviens que la *Meurthe* et la *Dordogne,* deux transports mixtes comme la *Saône,* sont arrivés le matin dans la baie de Yu-li-Kan; plus de doute! ce sont les feux des trois navires que j'aperçois. Je me lève tout joyeux; une demi-heure après j'arrive sur la plage, où quelques pêcheurs, — peut-être des pirates, — sont assis autour d'un grand feu. Leur mine est peu rassurante, mais mon fusil est un porte-respect suffisant; d'ailleurs la *Saône* n'est pas loin. Je hèle le canot des officiers, et c'est avec bonheur qu'à dix heures du soir je me trouve à bord, où tout le monde était inquiet de mon sort. Le colonel Reybaud n'a pas le courage de me gronder; après m'avoir écouté, il me dit :

« Cela vous servira de leçon, jeune imprudent; vous saurez que la méfiance est mère de la sûreté. »

15 *août*. — Le canon de la *Saône,* de la *Meurthe* et de la *Dordogne* nous annonce, au réveil, la fête de l'empereur. Pour la célébrer, on organise à bord des jeux divers; le théâtre donne une grande représentation, les équipages des autres

navires y sont invités. Le soir, banquet et bal, pendant lesquels ne cesse de régner la plus franche gaieté.

16 *août.* — Comme il n'y a pas de fête sans lendemain, on nous invite à assister, à bord de la *Dordogne,* à des combats de coqs suivis de divertissements organisés pour les Tagals. — Un bataillon de troupes tagales est embarqué sur ce transport mixte. — Les Tagals sont très passionnés pour le jeu ; aux combats de coqs, ils engagent dans les paris souvent tout ce qu'ils possèdent ; leur physionomie s'anime, ils crient, gesticulent, excitent les coqs et invectivent contre les vaincus. La fête se termine par des danses originales, d'un caractère gracieux ; elles n'ont aucun rapport avec les grossières *bamboulas* des nègres.

17 *août.* — Les nouvelles de Chine et de Manille font prévoir un retard dans l'arrivée du corps expéditionnaire franco-espagnol. L'ordre est donné de faire camper notre bataillon dans l'île. Nous nous installons près du rivage ; mais il n'y a pas d'eau à proximité du camp, il faut organiser des corvées pour aller la chercher à une distance de deux kilomètres.

20 *août.* — L'état sanitaire devient mauvais, quelques cas de choléra sont signalés dans le bataillon. On fait couper l'eau avec du vinaigre et distribuer du bismuth. Les corvées d'eau sont fort pénibles, la chaleur est suffocante, l'inaction aussi nous pèse ; il faut se secouer pour ne pas se laisser envahir par une torpeur malsaine. Ma seule distraction est la chasse ; mais, comme il est défendu de s'écarter du camp, mes exploits cynégétiques se bornent à tuer quelques tourterelles.

24 *août.* — Le choléra continue à sévir ; nous avons déjà perdu quelques soldats. Hier soir, en visitant mon peloton, je suis tombé en syncope ; on m'a transporté sous ma tente. Le docteur Cosquer, chirurgien du bataillon, est accouru ; de fortes frictions sur l'épigastre, des inhalations de vinaigre ont fait cesser l'évanouissement. Aujourd'hui je vais assez bien, mais j'ai la tête lourde.

« Cette indisposition, m'a dit le docteur, a été provoquée par l'atmosphère malsaine du pays ; si sous peu nous ne quittons pas cette région, le bataillon sera décimé avant d'avoir été au feu. »

27 *août.* — La division navale, ayant en tête la frégate *Némésis,* battant pavillon du vice-amiral Rigault de Genouilly, est enfin arrivée. Défense est faite de descendre à terre, en raison du cho-

léra. Nous avons donc le regret de ne pouvoir serrer la main aux camarades des 2e et 4e régiments, qui sont à bord de la *Némésis* et de la *Gironde*.

Outre la *Némésis*, armée de cinquante-deux canons, et les quatre transports mixtes, la flottille en rade de Yu-li-Kan se compose des corvettes à vapeur *le Phlégéton, le Primauguet*, de l'aviso à vapeur espagnol *el Cano*, — ayant à bord des troupes tagales, — et des canonnières *l'Alarme, la Dragonne, l'Avalanche, la Mitraille* et *la Fusée*.

La vue de ces navires de guerre nous a ragaillardis. Nous sommes heureux aussi de voir l'amiral, qui vient visiter le camp. Sa haute taille, sa belle prestance, son affabilité, produisent sur tous la meilleure impression.

29 *août*. — Le camp a été levé hier sans regrets. Revenus à bord de la *Saône*, nous recevons la visite d'un grand nombre de camarades. Ceux qui ont pris part à l'expédition de Chine nous en font un récit fort intéressant; ils ne tarissent pas d'éloges sur l'énergie et le coup d'œil de l'amiral : « Avec un pareil chef, disent-ils, on peut tout entreprendre. »

31 *août*, six heures du soir. — Partie de la baie de Yu-li-Kan, hier matin, à onze heures et demie,

la flottille vient à l'instant de mouiller dans la magnifique rade de Tourane ; les forts qui en défendent l'entrée sont restés silencieux. Nos canonniers sont à leurs pièces, prêts à faire feu. Chaque navire s'embosse devant le fort qui lui est assigné dans l'ordre de combat ; la *Saône* présente le travers aux forts de l'Aiguade et de l'Observatoire.

DEUXIÈME PARTIE

CAMPAGNE D'INDO-CHINE

I

PRISE DE TOURANE[1]

Bombardement et prise des forts de Tourane. — Marche dans la presqu'île de Tien-Tcha. — Le camp de l'ithsme. — Majestueux panorama. — Occupation des forts de l'Est et de l'Ouest. — Le village de Tourane. — Destruction du fort de l'Ouest. — Fausses alertes. — Récit d'un matelot de l'*Alarme*. — La dysenterie. — Batterie Labbe. — Évacuation de l'isthme. — Les quartiers d'hiver. — Reconnaissances en rivière de Tourane.

1er *septembre*. — Prise de Tourane. — L'accès de la partie orientale de la baie de Tourane, où se trouve le meilleur mouillage, est défendu : 1o par le fort du Nord, situé sur le premier contrefort d'un massif montagneux et boisé qui domine la rade : il est renforcé par une batterie basse ; 2o par le fort de l'îlot de l'Observatoire, relié

[1] Voir le croquis, page 101.

au rivage par une chaussée construite sur pilotis; 3o par la batterie de l'Aiguade, dont les feux se croisent avec ceux des autres forts. Plus au sud, de chaque côté de l'entrée d'une rivière, on distingue deux forts, dénommés de l'Est et de l'Ouest.

A sept heures quarante-cinq du matin, un officier de l'état-major de l'amiral dépose près de l'entrée du fort de l'Aiguade un pli contenant sommation au mandarin commandant en chef de rendre les forts dans un délai de deux heures.

A neuf heures quarante-cinq, aucune réponse n'étant parvenue, la frégate amirale donne le signal du bombardement. La *Némésis*, la *Gironde* et l'*El Cano* tirent sur le fort de l'Observatoire, le *Primauguet* et le *Phlégéton* sur le fort du Nord et la batterie basse; le *Phlégéton* surveille en même temps la chaussée de l'Observatoire, pour empêcher les défenseurs du fort de s'enfuir. La *Saône* dirige son feu sur l'Aiguade et l'Observatoire; elle reçoit de la première batterie un boulet qui casse le mât de misaine. La canonnière *l'Avalanche* tire également sur l'Aiguade; les autres canonnières bombardent au fond de la rade les forts de l'Est et de l'Ouest. A dix heures et demie, la *Mitraille* fait sauter la poudrière du fort de l'Est. Les Annamites, terrifiés par cette formidable explosion, cessent le feu.

Les troupes et les compagnies de débarquement, entassées dans les chaloupes, descendent à terre et s'élancent à l'assaut au cri de : « Vive l'empereur! » Le bataillon de marins attaque le fort du Nord; les soldats et marins de la *Némésis,* le fort de l'Observatoire; notre bataillon, la batterie de l'Aiguade; celui du 4e régiment forme la réserve.

L'ennemi s'enfuit sans opposer de résistance. En pénétrant dans la batterie de l'Aiguade, nous trouvons sur une table la lettre de sommation de l'amiral; elle n'avait pas été ouverte. Les Annamites ont enlevé les morts et les blessés, mais au fort de l'Observatoire personne n'a pu s'échapper; les prisonniers, dont le mandarin commandant le fort, sont au nombre de soixante : près des pièces gisent une dizaine de cadavres.

Les forts de Tourane, construits pour la plupart sous le règne de l'empereur Gia-Long, d'après le système Vauban, sous la direction d'officiers et d'ingénieurs français, sont armés de pièces en bronze et en fonte provenant généralement de fabriques françaises ou belges. Au fort du Nord se trouve un canon en bronze aux armes du « Roi-Soleil » avec sa superbe devise : *Nec pluribus impar*[1]. Le sol est jonché de vieux fusils

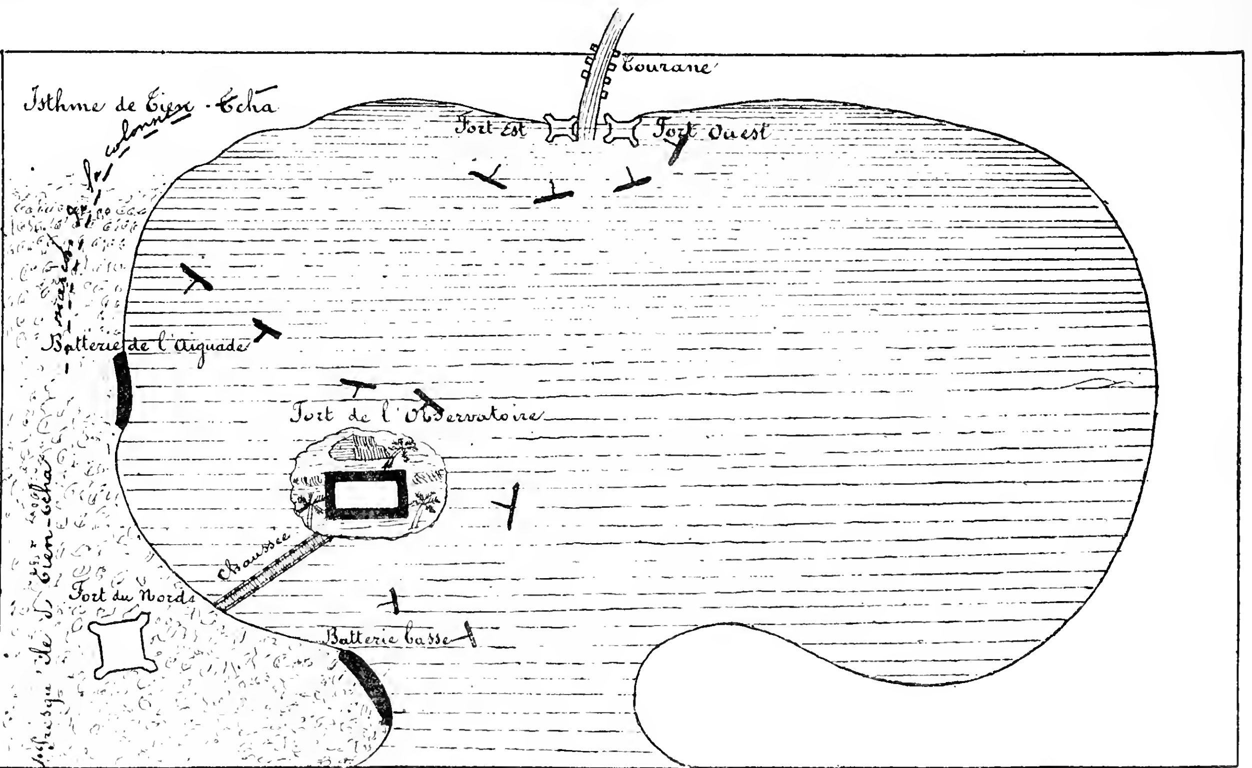
[1] Ce canon a dû être expédié en France et offert à l'empereur.

à pierre de la manufacture de Saint-Étienne, de sabres, de lances, de caisses de poudre anglaise éventrées ; les poudrières sont ouvertes; partout un extrême désordre témoigne de l'épouvante causée par notre attaque.

A quatre heures du soir, après avoir fait occuper les forts par des détachements de marins et de Tagals, l'amiral donne l'ordre de se diriger vers l'isthme qui relie la presqu'île de Tien-Tcha au continent et borne la baie dans la direction du sud-est. Le but de cette marche est de reconnaître le terrain environnant, les forts de la rivière de Tourane et, au besoin, d'en chasser l'ennemi.

La colonne de tête, formée du bataillon de marins et de celui du 4e régiment d'infanterie de marine, arrive sans incident, à six heures du soir, au lieu désigné pour camper, à quatre kilomètres du fort de l'Est. Le bataillon du 2e régiment et l'artillerie qui est en avant de lui composent le second échelon. Nous sommes arrêtés à chaque instant; les artilleurs ont beaucoup de peine à faire passer les obusiers par les mauvais sentiers qui longent la baie. Le jour tombe; on est obligé de bivouaquer, à huit heures du soir, à l'entrée de l'isthme.

2 *septembre*. — Les coups de feu des sentinelles,



Attaque des forts de la baie de Tourane (partie orientale).

qui prenaient les lucioles pour des lanternes et les singes pour des Annamites, nous ont tenu sur le qui-vive toute la nuit.

A quatre heures du matin, nous quittons le bivouac et rejoignons, à six heures et demie, le camp de la première colonne.

A huit heures, la *Dragonne*, la *Fusée*, la *Mitraille*, ouvrent le feu sur le fort de l'Ouest; l'ennemi ne répond pas. Une demi-heure après, un obus de la *Dragonne* fait sauter la poudrière du fort; le feu cesse à neuf heures. La section du génie commandée par le capitaine Labbe, qui a occupé dès l'aube le fort de l'Est, y est alors remplacée par la 16e compagnie du 4e régiment d'infanterie de marine, capitaine Guillot.

A dix heures, la section du génie, soutenue par un détachement de marins, traverse la rivière sur des canots et s'empare sans coup férir du fort de l'Ouest, abandonné, paraît-il, dès la veille après l'explosion du fort de l'Est.

L'isthme de Tien-Tcha est une longue et étroite langue de sable. La partie sur laquelle nous sommes campés est basse, brûlée par le soleil, presque dépourvue de végétation; çà et là, quelques misérables cases dont les habitants sont en fuite. On s'installe tant bien que mal; la chaleur est excessive, il est impossible de rester

sous les tentes. Des corvées en armes vont à la recherche de branches d'arbres pour construire des gourbis.

Vers six heures et demie du soir, une légère brise rafraîchit la température; le soleil est sur son déclin. Monté sur une dune à proximité du camp, je contemple le majestueux panorama qui se déroule sous mes yeux.

Au nord, s'élèvent deux énormes contreforts abrupts qui couvrent d'ombre l'entrée de la rade; au premier plan se détache en clair le pittoresque îlot de l'Observatoire; à l'est, le massif montagneux de Tien-Tcha étend ses sombres forêts jusqu'aux confins de l'isthme; à l'ouest, contraste saisissant, le soleil empourpre de ses derniers rayons un amphithéâtre de collines qui s'abaissent graduellement vers la baie et y dessinent, en gracieuses sinuosités, des criques qu'ombragent des bouquets de cocotiers; au sud, des montagnes de marbre aux cimes rosées semblent émerger du sein de la mer, colorée de mille reflets[1].

3 *septembre,* neuf heures du matin. — Mon capitaine reçoit l'ordre de se rendre avec sa com-

[1] Les montagnes de marbre, — la merveille du pays, — sont au nombre de cinq; deux d'entre elles renferment de remarquables grottes aux parois multicolores, et des pagodes ornées de statues, d'idoles et de monstres fantastiques extrêmement curieux.

pagnie au fort de l'Est. Après une heure de marche sur le sable par une chaleur torride, nous sommes obligés de nous arrêter; un soldat, Kroëmer, vient de tomber mort, frappé d'un coup de soleil. A onze heures, on se remet en route; nous n'arrivons au fort qu'à une heure et demie, traînant la jambe et mourant de soif.

A deux heures, l'amiral arrive. Le capitaine Duplaix lui rend compte que nous avons perdu un homme.

« Pourquoi vous a-t-on fait partir si tard? C'est avant le lever du soleil qu'il faut se mettre en route. »

Dieu veuille que nos chefs mettent à profit ces sages recommandations!

L'amiral donne ses instructions. Le fort de l'Ouest devra être évacué à bref délai; la 35e compagnie, au fort de l'Est, devra protéger le camp et les embarcations armées en guerre qui feront des reconnaissances en remontant la rivière. A six heures du soir, le capitaine Guillot s'en retourne au camp avec sa compagnie.

4 *septembre*. — Les Annamites ont abandonné le coquet village de Tourane[1], qui s'étend sur les

[1] D'après les géographes, *ville* de Tourane. En réalité, ce n'est qu'un village.

deux rives du Han, — rivière de Tourane, — à très peu de distance des forts. Les cases pittoresques sont entourées de jardins et de bosquets; la plaine environnante est couverte de rizières et de champs bien cultivés.

Une odeur intolérable se dégage des décombres de la poudrière; sur la demande de mon capitaine, on envoie des Tagals et des soldats du génie pour nous aider dans une triste besogne. Quarante-cinq cadavres sont retirés et enfouis près du rivage. On découvre aussi le plan du fort; il est exact, mais plus grossièrement dessiné que celui du fort de l'Ouest, trouvé hier par des soldats du génie.

Au fort de l'Ouest, des hommes de corvée ramassent les munitions de guerre et enlèvent les canons de bronze. On encloue les pièces de fonte, après avoir cassé les tourillons. Le génie creuse des mines sous les bastions pour faire sauter le fort.

5 *septembre*. — Les corvées continuent au fort de l'Ouest; on trouve de grands magasins de riz sur la rive gauche.

Les émissaires de Mgr Pellerin, jeunes néophytes annamites, viennent d'arriver au camp; ils annoncent que nous serons probablement attaqués

cette nuit par une armée de dix mille hommes. A sept heures du soir, des ordres sont donnés pour recevoir l'ennemi. Les troupes du fort de l'Ouest débarquent sur notre rive et campent le long du rivage, derrière le fort de l'Est. On place les grand'gardes; le fort de l'Est doit être le point d'appui de la ligne de bataille, qui se prolongera jusqu'au camp; il est renforcé par la 24e compagnie, capitaine Mitrau, et un obusier.

6 *septembre*. — Toute la nuit nous avons été sur le qui-vive. Vers onze heures du soir, un coup de canon a été tiré par l'embarcation armée en guerre, détachée en grand'garde dans la rivière. A ce moment, une compagnie du camp, capitaine Aubein, faisait une reconnaissance. L'ennemi n'a pas paru; s'il est réellement dans notre voisinage, il peut être assuré que nous ne le surprendrons pas. Les chiens annamites font bonne garde, ils aboient dès que l'on sort du camp ou du fort : ce système d'avant-postes a bien son mérite !

Le fort de l'Ouest est complètement évacué; à onze heures du matin on le fait sauter, après avoir brûlé les cases environnantes. Des obusiers, des munitions sont envoyés au fort de l'Est; les puits environnants sont reconnus, l'eau est d'assez

bonne qualité, quoique ayant un goût un peu saumâtre.

7 *septembre*. — Aucun incident pendant la nuit. Au point du jour un détachement en armes est envoyé à la recherche de vivres dans l'isthme. A huit heures du matin, il revient au fort avec vingt-sept bestiaux, bœufs, vaches, veaux, des porcs, des volailles, du riz, des concombres, de délicieuses oranges vertes, des citrons, des aubergines, des haricots verts, des bananes, des grenades, des échalottes, du sel et du sucre candi. Cette razzia était nécessaire; car, par suite de la privation de vivres frais, quelques cas de scorbut sont déjà signalés, surtout parmi les équipages des navires qui ont été en Chine.

Les Tagals qui occupent le fort de l'Observatoire se régalent, dit-on, de rats musqués, en grand nombre sous la chaussée : tous les goûts sont dans la nature.

On continue à envoyer au fort des munitions; nous recevons encore trois obusiers et le matériel d'ambulance du corps expéditionnaire.

Vers quatre heures du soir, les embarcations armées en guerre s'avancent dans la rivière : l'une d'elles tire un coup de canon; à six heures elles reviennent à leur poste d'observation. Le camp

change de direction par une conversion à droite, dont le fort de l'Est est le pivot.

10 *septembre.* — D'après les renseignements recueillis, les troupes qui ont essuyé notre feu ne voudraient plus combattre; mais la garde impériale demanderait à venir exterminer les « barbares » : nous l'attendons de pied ferme.

A quatre heures du soir, les troupes sortent du camp et viennent occuper la position qui leur est assignée en cas d'attaque. La ligne de bataille se prolonge le long des dunes à gauche du fort de l'Est. Les obusiers de campagne sont placés dans l'intervalle des bataillons. A deux cents mètres en avant de la ligne, deux compagnies, dont une de Tagals, sont déployées en tirailleurs. Les compagnies du fort de l'Est sont remplacées par des marins. A six heures, l'emplacement de chaque unité de combat étant parfaitement déterminé, les troupes retournent au camp.

Le nombre des embarcations armées en guerre a été augmenté; le capitaine de frégate Jauréguiberry[1] a pris le commandement de cette petite flottille. Elle s'est avancée hier jusqu'à la bifurcation de la rivière, à huit kilomètres de l'embou-

[1] Le vaillant commandant du 16e corps d'armée pendant la guerre de 1870.

chure. A cet endroit, où un bras oblique à gauche pour aller se jeter dans la mer, en contournant les montagnes de marbre, les Annamites ont commencé à construire un fort; il n'est encore armé que d'un seul canon, dont le feu a été rapidement éteint. Un coup d'embrasure a mis l'ennemi en fuite; les matelots sont descendus à terre et ont détruit le fort.

13 *septembre.* — A dix heures du matin, les embarcations partent pour une nouvelle reconnaissance avec un détachement de vingt-cinq hommes d'infanterie de marine, commandé par le lieutenant Debreyne. A la bifurcation de la rivière où a eu lieu l'engagement du 9, les soldats et les matelots disponibles descendent à terre.

Après avoir échelonné des sentinelles sur la ligne de retraite et déployé sa section en tirailleurs, le lieutenant Debreyne se porte en avant. Bientôt le tam-tam retentit, la fusillade commence. L'ennemi, caché dans les rizières et dans les brousses, fait d'abord assez bonne contenance; le commandant Jauréguiberry fait sonner la charge, les Annamites poussent de grands cris et s'enfuient malgré leurs chefs, qui à coups de sabre s'efforcent de les ramener en avant. Quelques obus sont envoyés par les embarcations

sur des troupes qui traversent la rivière sur une passerelle. Le sergent Laurencin s'empare d'un drapeau et du sabre d'un mandarin qu'il a tué; on fait six prisonniers. Leur uniforme consiste en une courte tunique de drap bleu foncé avec collet et parements rouges, le pantalon descend jusqu'au genou; ils sont coiffés d'un chapeau tressé en bambou de forme conique et bordé de cuir, la jambe et les pieds sont nus. Les mandarins portent un costume et un turban noirs.

Le commandant Jauréguiberry aperçoit avec sa longue-vue, à environ deux kilomètres, un camp ennemi d'au moins trois mille hommes; mais l'heure tardive ne lui permet pas de pousser plus loin la reconnaissance. A sept heures du soir, les embarcations sont de retour à leur poste; on amène au fort de l'Est les prisonniers: un d'entre eux est mort en revenant.

Le transport mixte *la Durance* est arrivé aujourd'hui; il amène de Manille un renfort de troupes tagales.

16 *septembre*. — Des corvées continuent à enlever le riz des grands magasins de la rive gauche. Les troupes viennent prendre de nouveau leur poste de combat. Deux matelots de la canonnière *l'Alarme* ont disparu hier; les recherches pour les

retrouver ont été infructueuses. Les soldats annamites faits prisonniers dans l'affaire du 13 sont envoyés à l'amiral, afin d'être interrogés par un interprète.

19 *septembre.* — Un des deux matelots de l'*Alarme* disparus le 15 arrive au fort de l'Est. Voici ce qu'il raconte :

« Nous nous étions endormis dans une case aux environs de Tourane, où on nous avait fait bon accueil. Bientôt de grands cris nous réveillent, la case était cernée par environ deux cents Annamites. A nous deux nous n'avions qu'un sabre-baïonnette ; mon camarade prend le sabre, moi le fourreau. Après une défense désespérée mon compagnon est blessé ; on se jette sur lui, avec le sabre on lui hache le cou jusqu'à ce que la tête s'en détache. Quant à moi, je parviens à m'enfuir, mais je ne tarde pas à être repris ; un coup de bambou sur la tête me fait perdre connaissance. Ayant repris mes sens, on m'enferme dans une cage de bambou, après m'avoir passé au cou une chaîne attachée aux pieds. Pendant trois jours je suis promené ainsi de village en village ; j'ai devant les yeux la tête de mon camarade suspendue à une perche ; pour toute nourriture on me donne un peu de riz.

« Ce matin, après m'avoir fait enlever les chaînes et rendu mon sabre, un mandarin m'a remis une lettre enveloppée dans une feuille de palmier et roulée dans un bambou. Une escorte de cinquante soldats m'a accompagné; elle m'a quitté à deux kilomètres du fort de l'Est, en m'indiquant l'endroit où devra être déposée la réponse à la lettre dont je suis porteur. »

21 *septembre.* — L'amiral a fait traduire la lettre apportée par le matelot de l'*Alarme;* elle est écrite en chinois. Il y est dit en substance :

« De même que des voleurs s'introduisent furtivement pendant la nuit dans les maisons pour exercer leur industrie, de même vous êtes venus nous surprendre, brûler nos maisons et mettre tout à feu et à sang. Jusqu'ici vous n'avez eu affaire qu'à des troupes irrégulières, mais un jour viendra où des troupes régulières vous feront payer cher votre lâche conduite. »

Aucune réponse n'a été faite à cette lettre ; nous serions enchantés si les Annamites voulaient bien nous éviter la peine d'aller les chercher si loin !

Hier, le commandant Jauréguiberry a poussé une reconnaissance jusqu'aux montagnes de

marbre ; il est monté au sommet de l'une d'elles et avec sa longue-vue a aperçu, à deux kilomètres vers l'ouest, un camp de sept à huit mille hommes.



Pendant trois jours le matelot fut ainsi promené de village en village.

Pendant cette reconnaissance, quelques coups de fusil ont été échangés.

Le capitaine Gout vient de mourir de la dysenterie ; il est remplacé dans le commandement du bataillon par mon capitaine, Duplaix.

8

25 *septembre*. — La dysenterie continue ses ravages ; le capitaine Labbe vient de succomber. L'amiral, pour honorer la mémoire de cet officier distingué, prescrit que la batterie construite par ses soins prendra le nom de batterie Labbe dans les rapports et pièces officielles.

Cette batterie à deux étages est située sur un plateau de la presqu'île de Tien-Tcha, qui domine l'isthme. La batterie haute est armée avec des pièces de trente, la batterie basse avec des mortiers; l'isthme et le chemin qui conduit aux forts de la baie se trouvent sous le feu de ces pièces; un blockhaus construit au-dessus de la batterie haute sert d'observatoire. Tous ces travaux ont été faits en vue de l'évacuation complète de l'isthme au moment de la saison des pluies.

Quelques sentinelles annamites sont signalées près d'un bois de bambou situé sur la rive gauche, à deux kilomètres du fort de l'Ouest; je reçois l'ordre de faire avec mon peloton une reconnaissance de ce côté. Parti à midi, je suis revenu à six heures du soir, après avoir fouillé le bois de bambous et mis en fuite à coups de fusil un poste ennemi. Plusieurs de mes soldats, frappés d'insolation, ont été obligés de rentrer au fort avant la fin de la reconnaissance; moi-même j'ai été forcé de m'arrêter un quart d'heure à l'ombre

d'un palmier et de me verser de l'eau sur la tête; je perdais la respiration.

2 *octobre*. — A trois heures du matin, le fort de l'Est est évacué; à quatre heures, le génie le fait sauter. Le camp est levé, les troupes vont s'installer dans leurs quartiers d'hiver, les Espagnols aux environs du fort du Nord, le bataillon du 2e régiment d'infanterie de marine sur un plateau au-dessus de la batterie de l'Aiguade, celui du 4e régiment sur la plage près de la même batterie. Les avant-postes, — batterie Labbe et dépendances, — sont occupés par le génie, l'artillerie de marine, la 7e compagnie du 2e régiment d'infanterie de marine et la 5e du 4e ; ils sont commandés par le capitaine de frégate Ribour, commandant supérieur, et le chef de bataillon d'infanterie de marine Bréchin, commandant en second. Le bataillon de marins et toutes les compagnies de débarquement rentrent à bord de leurs bâtiments.

A ma grande satisfaction, je suis désigné pour renforcer avec une partie de mon peloton les embarcations armées en guerre; elles continueront à faire des reconnaissances dans l'intérieur de la rivière, veilleront à la sûreté générale et protégeront les travaux de démolition du village de

Tourane. Mes soldats s'installent dans une embarcation, où ils feront le métier de matelots; le commandant Jauréguiberry m'invite à venir à bord d'une jonque, où il se trouve avec les officiers placés sous son commandement.

4 *octobre.* — Je fais une reconnaissance sur la rive droite; je ne dois pas m'avancer à plus de trois kilomètres du fort de l'Est. Après avoir dépassé le village de Tourane, je me dirige vers une dune d'où la vue est assez étendue. Tout en marchant, j'examine, à l'aide de ma lorgnette, le terrain environnant. Trois points noirs à fleur de terre, espacés à peu près de cinquante mètres le long de la crête de la dune, attirent mon attention. Me souvenant que les mandarins et les notables sont coiffés d'un turban noir, je me demande si je n'ai pas devant moi des Annamites qui observent à distance mes mouvements. Un de mes sergents auquel je fais part de mes doutes me dit en souriant :

« Mon lieutenant, si ces points noirs sont des têtes d'Annamites, ce sont de fortes têtes! »

Pour toute réponse je prends son fusil et tire, en me servant de la hausse de quatre cents mètres. Aussitôt trois hommes se lèvent et disparaissent derrière la crête : voilà une leçon de service en

campagne qui ne sera pas perdue pour mes soldats.

Au delà de la dune se trouve un bois de cocotiers et de palmistes. Pour nous rafraîchir, je fais abattre des cocos. Quelle délicieuse boisson! Le retour s'effectue sans incident; nous emportons un grand nombre de choux-palmistes, avec lesquels on fera d'excellentes salades.

II

ATTAQUE DE CAMLÉ[1]

Attaque de Camlé. — Prise d'une batterie. — Crucifié et empalé. — Mirador. — Destruction du village de Camlé. — Ravissant paysage. — Trophées. — Nouvelles du Tonkin. — La nouvelle ville de Tourane. — État sanitaire. — Prise du fort de Don-Mai. — Réoccupation du fort de l'Est. — Préparatifs de l'expédition de Saïgon. — L'amiral et Mgr Pellerin.

6 *octobre*. — Attaque et prise de Camlé. — A sept heures du matin, l'amiral nous envoie un renfort d'embarcations et de chasseurs tagals, avec ordre de faire une reconnaissance en rivière. A huit heures nous partons ; à onze heures, après avoir dépassé de plus de quatre milles l'endroit où a eu lieu la dernière affaire, nous sommes arrêtés par deux estacades; entre elles, sur la rive gauche, l'ennemi a commencé la construction d'un fort en terre. Plus loin, dans l'intérieur des

[1] Voir le croquis, page 121.

terres, sur un plateau assez élevé, on aperçoit un observatoire d'au moins soixante pieds de haut. Les estacades sont confectionnées au moyen de gros pieux, reliés entre eux par des traverses.

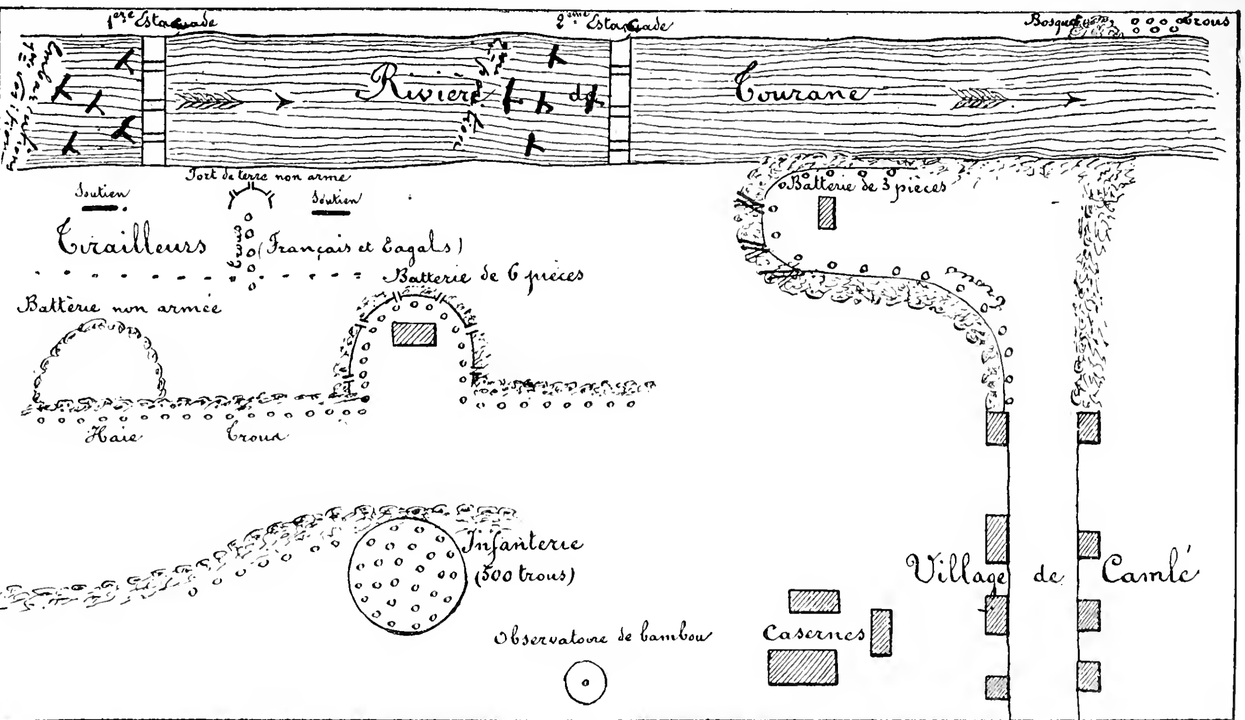
Pendant que les matelots défont la première estacade, les Tagals et mes soldats descendent à terre et démolissent le fort inachevé. Les embarcations se dirigent ensuite vers la deuxième estacade, placée à trois cents mètres plus loin.

Je déploie en tirailleurs les Tagals et mon peloton, et je les dirige vers une haie de bambou, au-dessus de laquelle est placé, comme épouvantail, un grand tableau représentant un blanc crucifié et empalé. J'aperçois bientôt quelques soldats dont l'uniforme rouge tranche sur le vert des rizières. Vais-je donc avoir affaire à cette fameuse garde impériale, qui demande à exterminer les « diables d'Occident » ?

La fusillade commence, le feu de l'ennemi est bien nourri. Arrivés à cinquante pas de la haie, trois coups de canon nous avertissent de l'existence d'une batterie : « Nous allons nous amuser, » me crie un vieux marsouin. Les Tagals se sont couchés, tout a passé au-dessus de nos têtes. Je fais mettre la baïonnette au canon et sonner la charge. J'ordonne au sergent Rozé de marcher

sur la haie avec les tirailleurs de droite, pendant que j'attaquerai la batterie. Rien ne résiste à notre élan : la batterie est enlevée, la haie est franchie, malgré les épines et les branches enchevêtrées qui les rendent presque inaccessibles. Un de mes soldats pénètre le premier dans la batterie par une embrasure ; artilleurs et fantassins ennemis s'enfuient, nous les poursuivons du feu de nos carabines à tige, dont je constate la justesse et la portée.

La promptitude de l'attaque n'a pas permis à tous les défenseurs de battre en retraite. Derrière la haie et dans l'intérieur de la batterie, les Annamites ont creusé des trous d'un mètre de profondeur; les claies qui les recouvrent ont tout d'abord empêché de les voir. Chaque trou est destiné à cacher un soldat; pour tirer, il soulève la claie avec sa tête, fait feu et se baisse. Ce système offre l'avantage de masquer la présence des troupes et de leur éviter des pertes, mais il est dangereux si l'ennemi s'empare de la position avant qu'on ait eu le temps de se retirer. Un de mes soldats tombe dans un trou et s'enferre sur la baïonnette de fusil d'un Annamite, un autre reçoit à bout portant un coup de feu. Les marsouins exaspérés poussent du pied les claies et lardent de coups de baïonnette les malheureux



Attaque de Camlé.

blottis au fond des trous. Je parviens à grand'peine à faire cesser ce massacre :

« Voyez, mon lieutenant, me dit un caporal, en me montrant le grand tableau placé au-dessus de la batterie, ce que deviendraient ceux d'entre nous qui tomberaient entre les mains de ces Coch...inchinois. »

La batterie a la forme d'une maison dont les fenêtres sont remplacées par des sabords ; elle est armée de six pièces, dont deux pierriers ; au milieu est le siège du mandarin. Derrière la batterie, cinq cents trous sont creusés sur un petit plateau où devaient se trouver les troupes de réserve.

Le commandant Jauréguiberry me fait prévenir de retourner à bord des embarcations pour déjeuner et prendre un peu de repos ; je fais enclouer les quatre canons et emmène les deux pierriers. Le commandant me félicite de la conduite des braves gens que j'ai l'honneur de commander.

Pendant que je m'emparais de la batterie, les embarcations avaient eu à soutenir le feu d'une deuxième batterie de trois pièces qui défendait la seconde estacade ; heureusement aucun boulet ne les avait atteintes. Parmi nos blessés se trouve un Tagal qui a reçu deux balles dans le pied ; les Annamites ont l'habitude de mettre

deux projectiles dans leurs canons et dans leurs fusils.

Après le déjeuner je redescends à terre avec mes hommes. J'explore les environs et monte sur l'observatoire, où se trouvent une longue-vue et un joli parasol en soie rouge. L'observatoire, — les Espagnols lui donnent le nom de *mirador,* — est construit tout en bambou au moyen d'échelles s'appuyant les unes sur les autres et soutenues par un mât. Une natte, placée au-dessus de la plate-forme, garantit le guetteur du soleil ; l'endroit est bien choisi, la vue s'étend à une grande distance.

Derrière le mirador se trouvent des casernes ; elles sont désertes, partout il y a des taches de sang. Pendant notre déjeuner, les Annamites ont enlevé leurs blessés et leurs morts ; parmi ces derniers j'avais remarqué un superbe soldat, tout habillé de rouge, qui portait un carquois doré et une arbalète sculptée ; j'aurais été heureux d'offrir ces deux objets curieux à l'amiral. Après avoir mis le feu à la batterie, je me dirige vers celle de trois pièces; elle est abandonnée, et les canons sont enlevés. En arrière, se trouve le grand village de Camlé ; j'y mets le feu, ainsi qu'à la batterie, et je retourne à bord des embarcations avec une bonne provision de volailles.

Nous continuons à remonter la rivière. On nage depuis dix minutes lorsque, sur la rive droite, près d'un bosquet, des soldats, — deux cents environ, — sortent de leurs trous et tirent sur nous ; un coup de canon à mitraille de la chaloupe de la *Saône* et notre fusillade en tuent un grand nombre, les autres s'enfuient. Nous avançons encore. Le paysage est ravissant ; à droite et à gauche on n'aperçoit que bouquets de feuillage, bosquets, palmiers, cocotiers, aréquiers, etc. ; à chaque instant les sinuosités de la rivière changent le point de vue, toujours frais et pittoresque. Quel contraste présente ce riant tableau avec les horreurs de la guerre !

Il se fait tard, nous virons de bord. A l'endroit où, après Camlé, l'ennemi a essayé de nous surprendre au passage, nous apercevons des soldats qui enlèvent leurs morts. Nous n'arrivons qu'à onze heures du soir à l'entrée de la rivière ; mes hommes, qui ont été tour à tour matelots et soldats, sont harassés de fatigue.

En résumé, nous avons dans cette journée détruit deux batteries, encloué quatre pièces de canon, pris deux pierriers ; plus de mille Annamites on été mis en fuite, un grand nombre d'entre eux ont été tués ou blessés. Comme trophée nous rapportons deux pierriers, des fusils, des sabres, des

lances, une longue-vue, un parasol et le tableau placé au-dessus de la première batterie. Le commandant Jauréguiberry m'autorise à garder pour moi le sabre du mandarin qui commandait la batterie que j'ai enlevée; le fourreau est en écaille.

10 *octobre*. — Sur l'ordre de l'amiral, le commandant Jauréguiberry lui adresse des propositions de récompenses pour ceux qui se sont distingués au combat de Camlé. Je suis proposé pour la croix de la Légion d'honneur, et six de mes soldats, dont un sergent, pour la médaille militaire. L'amiral approuvera-t-il la proposition dont je suis l'objet? Je suis bien jeune... Quelle joie pour mon vieux père si j'étais décoré!

Les émissaires de Mgr Pellerin nous apprennent qu'au combat de Camlé nous avons eu affaire à la garde impériale; le commandant en chef de la région de Tourane et un autre mandarin ont été tués. Le commandant en chef est remplacé par un des premiers mandarins de l'empire; des troupes arrivent tous les jours de Hué et de toute la Cochinchine. Les Annamites ont, paraît-il, désencloué les canons de la batterie de Camlé, — nous n'avions que de mauvais clous et étions très pressés; — ils ont remis les batteries en état et

armé celles qui ne l'étaient pas. Les estacades ont été refaites plus solidement, au moyen de paniers remplis de pierres.

15 *octobre.* — Le *Primauguet* revient du Tonkin. En passant devant l'embouchure de la rivière de Hué, quelques coups de canon ont été échangés avec les forts qui les défendent; on a constaté que de nouveaux forts avaient été récemment construits. Les nouvelles du Tonkin ne satisfont pas l'amiral. Les chrétiens indigènes ne se sont pas révoltés, comme on le lui avait assuré, et l'apparition de navires de guerre français dans le golfe du Tonkin n'a produit aucun résultat appréciable.

Il est juste de reconnaître que les chrétiens annamites n'ont pas eu jusqu'ici à se féliciter de la venue des Français; les courtes apparitions de nos navires n'ont jamais abouti qu'à un redoublement de persécution. Lorsque les chrétiens seront assurés que notre installation dans le pays est définitive, ils ne craindront plus de se compromettre et pourront peut-être nous aider.

Quoi qu'il en soit, on en est à se demander si les mandarins ne sont pas au courant des allées et venues des émissaires de Mgr Pellerin et s'ils ne répandent pas à dessein de faux bruits. Un fait

indéniable, c'est que les nouvelles qui ont provoqué à plusieurs reprises des alertes à Tourane ne reposaient sur aucun fondement.

20 *octobre*. — La mauvaise saison est arrivée. Malgré les pluies torrentielles, les troupes sont occupées à réparer les forts, à défricher les bois, à faire des terrassements et des routes. Le village de Tourane n'existe plus ; en démolissant les maisons on a trouvé quelques serpents verts, une quantité de scorpions et de hideux mille-pieds d'une grosseur démesurée. Tous les matériaux ont été transportés sur les plateaux de la presqu'île de Tien-Tcha, qui ont été déblayés ; ils servent à construire des baraques pour les hôpitaux, des casernes et des magasins. Depuis le fort du Nord jusqu'à la batterie Labbe, les maisons s'élèvent ; quelques marchands de comestibles ouvrent des boutiques sur la plage. Les bords de la partie orientale de la baie prennent l'aspect d'une petite ville ; les Annamites doivent commencer à comprendre que nous nous installons ici pour tout de bon.

Malheureusement, l'état sanitaire est peu satisfaisant. Les maladies de toute nature, et surtout la fièvre et la dysenterie, diminuent sensiblement l'effectif du petit corps expéditionnaire. Ce n'est

pas impunément que, sous les climats tropicaux, on remue des sols vierges et qu'on respire les miasmes délétères qui s'en dégagent ! En outre, nos pauvres soldats, constamment mouillés, mal nourris, toujours dans la boue, se trouvent dans de très mauvaises conditions hygiéniques. Mais, quoi qu'il arrive, l'amiral sait qu'on peut compter sur notre dévouement sans bornes à la patrie.

26 *octobre*. — Une blessure à la jambe droite, que l'on jugeait sans gravité, ayant pris mauvaise apparence, le commandant Jauréguiberry m'engage à aller, à bord de la *Saône,* consulter les docteurs Julien et Benoist de la Grandière ; il me promet de ne pas, jusqu'à nouvel ordre, me faire remplacer.

28 *octobre*. — Ce matin, après m'avoir chloroformé, les chirurgiens ont passé un fer rouge sur ma plaie. J'étais probablement mal endormi, car j'ai poussé un tel cri, que plusieurs officiers du bord sont accourus ; mais je n'ai conservé aucun souvenir de l'opération. Hier, en sondant ma blessure, on avait constaté, par l'insensibilité des chairs, que la gangrène s'y était mise.

Me voici donc condamné au repos pour un temps plus ou moins long ; sous ce climat la cica-

trisation des plaies se fait très lentement. Dernièrement on a été obligé d'amputer un soldat auquel un éclat de pierre avait fait une insignifiante écorchure à la jambe. Les maladies de peau sont aussi très fréquentes; l'une d'elles est endémique, aussi l'a-t-on appelée « plaie annamite »: c'est une espèce de lèpre, — l'éléphantiasis, — qui provoque des démangeaisons intolérables.

Novembre. — Pendant ce mois, on continue les travaux d'installation sur la presqu'île de Tien-Tcha. L'ennemi se renforce de plus en plus, il s'avance sur les deux rives ; nous ne pouvons aller à plus de deux milles dans la rivière sans essuyer le feu de plusieurs forts et batteries. Les Annamites remuent la terre avec une célérité incroyable ; ils ont construit et armé en une journée, à proximité des embarcations armées en guerre, une batterie parfaitement masquée, dont le tir inopiné a été une désagréable surprise ; son premier boulet a coupé en deux un soldat tagal.

Comme l'amiral doit regretter de n'avoir pas à sa disposition les travailleurs indigènes que les missionnaires lui avaient fait espérer ! Que de fatigues auraient été épargnées au corps expéditionnaire ! L'état sanitaire ne serait pas, hélas ! ce qu'il est aujourd'hui.

Un soldat de ma compagnie, surpris étant en sentinelle, a eu la tête et les mains coupées; sa carabine a été enlevée.

L'amiral reçoit par le courrier de France, — toujours si impatiemment attendu chaque mois, — la confirmation des récompenses demandées pour l'expédition de Chine. Le sergent-major Martin des Pallières est nommé sous-lieutenant pour son beau fait d'armes de Canton ; deux officiers d'infanterie de marine, qui se sont distingués à la prise des forts du Peï-Ho, sont promus l'un capitaine, l'autre chevalier de la Légion d'honneur.

Décembre. — Les batteries ennemies se multiplient, malgré les reconnaissances journalières faites par la flottille de la rivière. Le 20 décembre, nous nous emparons à Mi-Thi d'une muraille fortifiée, défendue par un millier d'Annamites. Le lendemain, 21 décembre, les troupes s'élancent à la baïonnette sur le fort de Don-Mai, — rive gauche. — Après avoir essuyé le feu des pièces, elles entrent dans le fort en escaladant les parapets, tuent cent cinquante hommes et font vingt et un prisonniers. L'ennemi essaye un retour offensif appuyé par des éléphants de guerre, sur le dos desquels est attachée une tour armée de pierriers. Le tir de ces pierriers, exécuté par les cornacs à

une distance respectueuse, met nos soldats en gaieté ; un feu de section fait battre en retraite les éléphants et les Annamites.

Sept canons encloués, huit pierriers enlevés, quinze cents Annamites mis en déroute, tels sont les résultats de ce fait d'armes exécuté avec entrain ; plusieurs officiers et soldats sont mis à l'ordre du jour. Le sous-lieutenant Martin des Pallières, — qui m'a remplacé en rivière, — est du nombre de ceux qui se sont distingués dans cette affaire. Je ronge mon frein, en pensant qu'une maudite blessure m'empêche de retourner au poste qu'une heureuse chance m'avait fait assigner.

Mgr Pellerin insiste auprès de l'amiral pour qu'une expédition ait lieu au Tonkin, où la persécution contre les chrétiens redouble de violence. Cette demande n'est pas, dit-on, favorablement accueillie ; le commandant du *Prégent* reçoit l'ordre de partir pour le Tonkin et de ramener à Tourane les missionnaires espagnols.

Les travaux de l'ennemi pour se fortifier dans la plaine de Tourane, les renforts qu'il reçoit journellement, la probabilité d'une prochaine expédition dans la Basse-Cochinchine, décident l'amiral à rétablir et réoccuper le fort de l'Est. Les trous faits dans les murs sont bouchés avec des sacs à

terre ; le fort, commandé par le lieutenant de vaisseau Collos, est armé avec des pièces de marine, canons de 30 ; sa garnison se compose de vingt matelots canonniers, d'une section d'infanterie de marine et de quarante Tagals. Du fort à la rivière on creuse un chemin couvert, destiné à faciliter et au besoin à protéger les communications entre la garnison et les embarcations, dont le nombre va être diminué.

1859

Janvier. — L'ennemi s'est de nouveau fortifié à Don-Mai ; il nous l'apprend en nous envoyant des boulets. Les reconnaissances continuent, mais l'ordre est donné de ne pas attaquer. Dès qu'ils aperçoivent les embarcations, les Annamites ne ménagent pas leurs munitions ; heureusement ils tirent presque toujours trop haut.

Les travaux de réinstallation au fort de l'Est sont à peu près terminés ; on fait sauter plusieurs pans de muraille du fort de l'Ouest qui restaient debout. L'ennemi établit une batterie derrière le fort de l'Ouest, toute la rive gauche est maintenant en son pouvoir ; son but évident est de couvrir la route de Hué. La batterie Labbe et le fort de l'Est ne lui permettraient pas, du reste, de

prendre position dans l'isthme de Tien-Tcha. Le fort de l'Est et les embarcations envoient de temps en temps des obus; mais ils sont impuissants à arrêter les travaux, exécutés pour la plupart pendant la nuit; on reconnaît aussi la nécessité de ménager les munitions. Deux matelots, en chargeant une pièce, ont le bras emporté; Dieu veuille que l'amputation ne leur soit pas fatale! Quant à moi, je l'ai échappé belle; ma blessure est cicatrisée, et je puis enfin reprendre mon service.

L'expédition de Saïgon est décidée. La nouvelle est accueillie avec joie; mais, hélas! tous ne pourront pas en faire partie, trois compagnies d'infanterie de marine sont désignées pour rester à Tourane. La nouvelle entreprise aura, il faut l'espérer, une heureuse influence sur l'état sanitaire, qui laisse de plus en plus à désirer. La *Saône* emmène à l'hôpital de Macao trois officiers: le capitaine de frégate Lévêque, commandant du *Phlégéton,* le lieutenant de vaisseau Verriot et le sous-ingénieur Delautel. Mon capitaine, — un homme superbe, — est atteint de la dysenterie, qui le mine lentement; mais il cache sa maladie et veut, me dit-il, mourir à son poste.

Si les bruits qui circulent sont vrais, un vif débat aurait eu lieu entre l'amiral et Mgr Pellerin,

à la suite duquel l'évêque serait retourné au siège de la mission, à Hong-Kong. Mgr Pellerin aurait fait une dernière tentative auprès de l'amiral pour le décider à aller au Tonkin de préférence à Saïgon, alléguant qu'on y trouverait beaucoup de chrétiens disposés à se rallier à nous. L'amiral, qui jusqu'ici n'a pas vu se réaliser les espérances des missionnaires, aurait déclaré qu'il ne pouvait subordonner d'importantes questions stratégiques à des intérêts religieux plus ou moins problématiques; que, l'effectif très réduit du corps expéditionnaire ne lui permettant pas d'attaquer Hué, il s'emparerait de Saïgon et marcherait ainsi « sur la queue du serpent ».

III

EXPÉDITION DE SAÏGON

Départ de Tourane. — La baie de Camraigne. — Cap Saint-Jacques. — Destruction du fort de Ventao. — Entrée dans la rivière de Saïgon. — Explosion du fort de Cangio. — Les Quatre-Bras. — Aspect des rives du Dounaï. — Prise des forts de On-Ghia, de Biguecaque, de Kiala, de Tay-Ray et de Tang-Ki. — Bombardement et prise des forts du sud. — Visite de Mgr Lefèvre. — Bombardement de la citadelle de Saïgon. — Assaut. — Aspect de la ville annamite. — La ville chinoise. — Destruction de la citadelle. — Occupation du fort du Sud. — Retour à Tourane.

2 *février*. — Les bâtiments désignés pour l'expédition de Saïgon sont : le *Phlégéton*, portant le pavillon amiral; le *Primauguet*, l'*El Cano;* les canonnières *l'Alarme*, *l'Avalanche*, *la Dragonne;* les transports mixtes *la Durance*, *la Saône* et *la Meurthe*.

Les troupes françaises s'embarquent sur la *Durance*, et les troupes espagnoles sur la *Saône*.

[1] Voir le croquis, page 141.

Hier, sont partis deux bâtiments de commerce, le *Port-de-Bordeaux,* le *Canrobert* et deux autres navires espagnols frétés pour transporter les chevaux, le matériel et les approvisionnements du corps expéditionnaire.

3 *février.* — A la pointe du jour, la division navale quitte la baie de Tourane; elle doit faire escale au port de Camraigne, où a lieu la concentration du corps expéditionnaire.

4 *février*, sept heures trente du soir. — La flottille, presque au complet, effectue son mouillage dans la baie de Camraigne, un des plus beaux havres de l'Annam, mais presque désert; on aperçoit seulement quelques cases de pêcheurs.

7 *février.* — Une avarie dans la machine de la *Durance* et l'arrivée tardive de quelques bâtiments ont forcé l'amiral à prolonger le séjour à Camraigne. Les troupes qui se trouvent à bord de la *Durance* sont transportées sur la *Meurthe* et la *Saône;* ce dernier navire reçoit aussi deux compagnies d'infanterie de marine qui avaient été embarquées sur des canonnières, au départ de Tourane.

8 *février,* cinq heures trente du matin. — Tous les bâtiments, sauf la *Durance,* quittent la baie de Camraigne; ils mouillent, le soir, à la pointe Kéga.

9 *février*, six heures du matin. — On lève l'ancre pour se diriger vers le cap Saint-Jacques. Dans la soirée, toute la division navale se trouve réunie dans la pittoresque baie des Cocotiers, qu'ombragent de gracieux panaches de verdure; elle est située au nord, au pied du cap. Le branle-bas de combat est ordonné; mais, comme à notre entrée dans la baie de Tourane, les forts restent silencieux.

10 *février.* — Dans la matinée, le fort de Ventao et la batterie qui défendent le mouillage intérieur du cap Saint-Jacques sont attaqués et détruits. Neuf soldats d'infanterie de marine sont grièvement blessés par l'explosion d'un baril de poudre. L'amiral prescrit au chef d'état-major Reynaud de faire, à bord de la *Dragonne,* la reconnaissance des bouches du Donnaï.

11 *février.* — Le Donnaï se jette dans la mer par trois embouchures; une des principales est le Can-Giau, véritable entrée de la rivière de

Saïgon, défendue à droite par un fortin, et à gauche par le fort de Cangio.

Au point du jour, la division navale se dirige vers l'entrée de la rivière de Saïgon. Le fortin envoie cinq boulets; son feu est rapidement éteint. Le fort de Cangio, fortement canonné, riposte assez vigoureusement; mais un obus du *Phlégéton* l'enflamme et le fait sauter. Les bâtiments entrent en rivière. L'aspect des rives bordées de palétuviers et de quelques palmiers d'eau est assez monotone; si, pour nous distraire, nous pouvions du moins fusiller les innombrables singes qui gambadent à travers les branches et nous font des grimaces? Le soir, sans autre incident, on mouille à l'endroit dit des Quatre-Bras, où se croisent le Donnaï, le Soirap, — branche ouest du Donnaï, — la rivière de Saïgon et celle de Bien-Hoa.

12 *février*. — La nuit a été employée à défaire une estacade formée de gros madriers et de bateaux-brûlots solidement enchaînés. Dès l'aube on canonne les deux forts de On-Ghia et de Biguecaque, qui croisent leurs feux et défendent un tournant difficile de la rivière. La riposte est vive, le tir de l'ennemi ne manque pas de justesse; la *Dragonne* reçoit trois boulets, et l'*Ava-*

lanche sept. Deux compagnies d'infanterie de marine sont mises à terre; elles abordent les ouvrages avec entrain et s'en emparent, malgré les difficultés du terrain vaseux, de nombreux chevaux de frise et trous de loup hérissés de piquants de bambou. Le capitaine Gallimard fait détruire les forts par ses sapeurs; les pièces en fer sont mises hors d'usage, on embarque les canons de bronze, poudres et projectiles sont jetés dans la rivière.

13 *février*. — L'amiral continue à remonter la rivière à la tête des deux corvettes à vapeur, des trois canonnières et de l'aviso espagnol, remorquant les chaloupes et les canots-tambours armés en guerre.

Distance parcourue, neuf milles.

La corvette à vapeur *le Prégent* arrive de Hong-Kong avec le courrier de France et le commandant du génie Dupré-Déroulède; le transport *la Durance* rejoint aussi la division navale.

14 *février*. — Une nouvelle estacade, défendue par les forts de Kiala et de Tay-Ray, est détruite dans la matinée. Les forts, après une sérieuse canonnade, sont enlevés à la baïonnette. Un peu avant la tombée de la nuit, nous nous emparons du troisième fort de Tang-Ki.

15 *février*. — La canonnière d'avant-garde *l'Alarme* a tiré, ce matin, quelques coups de canon. Si les renseignements recueillis sont exacts, nous n'avons plus, avant d'arriver à Saïgon, qu'à enlever les deux forts construits sous le règne de Gia-Long par des ingénieurs français; ils défendent la ville au sud, comme la citadelle la défend au nord. L'amiral donne l'ordre au lieutenant-colonel Reybaud et au commandant espagnol Palanca de tenir leurs troupes prêtes à descendre à terre au premier signal.

Vers quatre heures du soir, l'*Alarme* est vivement canonnée par les deux forts du sud. Le feu de nos bâtiments réduit au silence le fort de la rive gauche, qui montre une de ses faces; l'autre fort est masqué par un pli de terrain. La nuit met fin au combat; le mouillage s'effectue au coude que fait la rivière, au-dessous de ces ouvrages; on se tient prêt à repousser toute attaque de nuit.

16 *février*. — Au jour, branle-bas de combat. Les bâtiments se placent à huit cents mètres du fort de la rive droite, sur une ligne de front, et si près les uns des autres, à cause de l'étroitesse du chenal, que de la passerelle du *Phlégéton* l'amiral peut, à la voix, donner ses ordres à toute la division navale.

Attaque de Saïgon.

A six heures, l'attaque commence; l'ennemi riposte vigoureusement; le fort de la rive gauche recommence à tirer; nous nous trouvons pris entre deux feux, nombre de projectiles frappent le corps et les agrès des bâtiments. Mais la précision du tir de nos canonniers et le feu plongeant des meilleurs tireurs d'infanterie de marine, postés dans les hunes, causent à l'ennemi des pertes sensibles; vers sept heures, la canonnade des forts se ralentit. Les troupes sont mises à terre, et à huit heures, malgré les obstacles de toute nature accumulés en avant des glacis, les ouvrages sont enlevés; le fort de la rive droite est démantelé, on occupe celui de la rive gauche; il doit servir d'appui aux navires de transport et de convoi.

Le commandant Jauréguiberry, le commandant du génie Dupré-Déroulède et le capitaine d'artillerie Lacour, sont aussitôt envoyés sur l'*Avalanche* pour reconnaître l'emplacement et la forme de la citadelle de Saïgon, ainsi que la configuration du terrain avoisinant.

Dans l'après-midi, un sampan accoste le *Phlégéton;* Mgr Lefèvre, évêque d'Isauropolis, vient rendre visite à l'amiral. Les renseignements qu'il lui fournit sont, dit-on, assez peu précis, et cependant l'évêque habite le village de

Tam-Hoï, situé au-dessus du fort de la rive droite.

17 *février*. — Prise de Saïgon. — A cinq heures du matin, tous les bâtiments lèvent l'ancre; le coude brusque que fait la rivière est franchi; Saïgon et son attrayant paysage se déroule devant nous. La ville est située sur la rive droite, entre deux arroyos; la citadelle est enfouie dans la verdure, ses faces sont masquées par des bois, des jardins et des maisons.

De la rivière, on ne découvre qu'une porte située à l'extrémité d'une avenue, un mât de pavillon et la toiture de quelques grands magasins, qui serviront de point de mire à nos canonniers.

La division navale prend son poste de combat : le *Phlégéton* en face de la porte; le *Primauguet*, l'*Alarme* et l'*Avalanche* en avant; la *Dragonne*, l'*El Cano* et le *Prégent* en arrière. Notre feu, très lent d'abord, s'accentue et se précise dès que l'ennemi par son tir a fait connaître l'emplacement exact de la citadelle. Pendant trois quarts d'heure, la canonnade de part et d'autre est très vive; heureusement les Annamites tirent généralement trop haut, leurs boulets traversent les mâtures de nos bâtiments. Enfin le feu de

l'ennemi mollit sensiblement: le moment est venu de tenter l'assaut.

Trois compagnies d'infanterie de marine, sous les ordres du commandant des Pallières, ainsi que les compagnies de débarquement, sont jetées à terre et formées en colonne à l'abri des maisons, sous la protection des obusiers et des tirailleurs placés dans les hunes. Le feu de l'artillerie ennemie, qui avait à peu près cessé, recommence. Le commandant des Pallières reçoit l'ordre d'appuyer à gauche et d'ouvrir le feu, à l'abri des bois et des fourrés, sur les canonniers ennemis; une section du génie, sous les ordres du capitaine Gallimard, lui est adjointe, ainsi qu'une compagnie de chasseurs espagnols, commandant Palanca, chargée d'appuyer au besoin son mouvement.

Les troupes déployées en tirailleurs, avec un soutien, exécutent un feu tellement précis, que les artilleurs annamites abandonnent leurs pièces. On se précipite alors à l'assaut; le sergent Henri des Pallières, — le second frère du commandant, — monte sur une échelle d'escalade et pénètre le premier dans la citadelle, dont les murs ont vingt mètres de haut. L'ennemi s'enfuit par une porte de derrière, laissant entre nos mains un matériel de guerre considérable.

Pendant que le commandant des Pallières enlève la citadelle, le lieutenant-colonel Reybaud, avec un bataillon de réserve, occupe les chantiers, près du débarcadère, et s'empare d'une corvette et de sept jonques de guerre. Enfin le corps espagnol, commandé par le colonel Lanzarotte, et un demi-bataillon de marins, qui se tiennent prêts à se porter avec les obusiers sous les murs de la place, reçoivent l'ordre de rejeter au delà de l'arroyo, qui longe la face nord de la citadelle, un millier d'Annamites aux prises avec une compagnie d'infanterie de marine. L'arrivée de ce renfort met fin à la lutte. Vers dix heures, l'ennemi est partout en fuite; la ville de Saïgon et le territoire environnant sont en notre pouvoir.

A quatre heures du soir, les troupes de réserve entrent dans la citadelle si brillamment conquise le matin, et en occupent les nombreux et vastes casernements; les compagnies de débarquement rallient leurs bâtiments.

18 *février*. — L'amiral adresse ses félicitations au corps expéditionnaire :

« D'attaque en attaque, de succès en succès, nous nous sommes emparés en une semaine de vingt-cinq lieues de rivière, défendues par trois

estacades et onze forts, ainsi que de la ville et de la citadelle de Saïgon. »

La citadelle est à fronts bastionnés, ses faces présentent chacune un développement de quatre cent soixante-quinze mètres; elle contient un arsenal complet. En comptant le matériel des deux forts de la rivière, on peut estimer à vingt mille le nombre des armes de main et à deux cents les canons en fer ou en bronze. La citadelle seule renferme quatre-vingt-cinq mille kilogrammes de poudre en caisses et en barils, sans compter les poudres en gargousses, en cartouches et en artifices; les projectiles de toute nature sont en proportion. Les magasins contiennent du salpêtre, du soufre, du plomb en saumons, des équipements militaires, du riz pour nourrir six à huit mille hommes pendant un an, et une caisse militaire renfermant cent trente mille francs en monnaie du pays.

« La perte du gouvernement annamite ne peut être estimée à moins d'une vingtaine de millions. Pour apprécier l'ensemble des résultats de l'expédition, il faut y joindre l'amoindrissement de l'influence morale sur les royaumes voisins, et ce coup ne sera pas moins sensible que le premier[1]. »

[1] Rapport officiel de l'amiral Rigault de Genouilly.

19 *février*. — Jamais nos soldats n'ont été à pareille fête! Tout d'abord, on a distribué à chacun d'eux dix ligatures de sapèques[1]. Avec cette monnaie, ils ont acheté une telle quantité de volailles, qu'ils n'en veulent plus manger que les morceaux de choix. Légumes, poissons, fruits, etc., tout est en abondance, et à un bon marché excessif. Quelle différence avec l'ordinaire de Tourane! Les Tagals sont aussi dans la jubilation; ils exercent au combat de superbes coqs cochinchinois : *Væ victis!* Grâce aux vivres frais et à l'excellente installation des troupes dans les nombreux et vastes casernements de la citadelle, l'état sanitaire du corps expéditionnaire, malgré les fatigues imposées à tous par la rapidité des opérations, est aussi satisfaisant que possible.

23 *février*. — *Binh-Thuanh* est le vrai nom de la ville annamite, et *Saïgon* celui de la ville chinoise, — aujourd'hui *Cholon*, — située à six kilomètres au sud-ouest, sur une branche de la rivière, arroyo chinois.

[1] Le sapèque (*dong*) est une monnaie de zinc qui a un trou carré dans le milieu. En Chine, le sapèque est en cuivre et vaut trois fois plus. La ligature (*kouan*) se compose de six cents sapèques enfilés ensemble; elle est divisée en dix parties (*tien*) de soixante sapèques. Cinq ligatures valent environ une piastre; la valeur, du reste, augmente ou diminue suivant le cours de l'argent.

L'aspect de la ville annamite est assez misérable; sauf quelques maisons de plaisance de mandarins, on ne voit que de simples cases couvertes en chaume de riz ou en feuilles de palmier; celles à proximité de la rivière sont construites sur pilotis. Mais, en revanche, quelle luxuriante végétation! Goyaviers et pamplemousses, manguiers et mangoustaniers, bananiers et cocotiers, grenadiers et citronniers, tamariniers, aréquiers, etc., ornent les habitations; les maisons des mandarins, situées aux portes mêmes de la ville, avec leurs jardins et leurs massifs de verdure, sont de délicieuses retraites.

La ville chinoise est malpropre; les rues, tortueuses et étroites, sont fort mal tenues; elles sont souvent inondées par la marée[1], et le devant des habitations n'est qu'un réceptacle d'immondices.

Grâce aux arroyos et aux canaux qui les relient, les jonques, les sampans, les bateaux de pêche peuvent pénétrer dans la ville et décharger leurs produits au pied même des magasins.

Cholon est un centre mouvementé, où se con-

[1] Le flux et le reflux se font sentir au delà de Saïgon.

Saïgon et ses environs.

centre tout le commerce de la région et de presque toute la Basse-Cochinchine, commerce que les Chinois ont su accaparer, et dont ils ont, pour ainsi dire, le monopole.

25 *février*. — Depuis la prise de Saïgon, plusieurs incendies ont eu lieu dans la ville. On est enfin parvenu à saisir quelques coupables; ils sont passés par les armes. Cette répression a produit son effet; les habitants et les Chinois viennent en foule offrir des provisions; ils se déclarent satisfaits de notre arrivée. Les Chinois n'ont qu'un désir, c'est que nous les laissions continuer tranquillement leur commerce. On installe un maire à Saïgon, il promet à l'amiral de maintenir l'ordre dans la ville annamite; l'indépendance administrative de Cholon est provisoirement maintenue.

L'ordre est donné de faire occuper par les Espagnols le fort situé sur la rive droite, — fort dont on s'est emparé la veille de l'attaque de la citadelle. — Le génie et l'artillerie le mettent en état de défense; il prend la dénomination officielle de fort du Sud. Situé à un kilomètre en aval de l'arroyo chinois, il est entouré de marais et de palétuviers, qui en rendent l'accès difficile.

L'amiral aurait désiré choisir Saïgon pour base des opérations en Annam, et réunir sur ce point la plupart des forces dont il dispose. Malheureusement la faiblesse de nos effectifs et, dit-on, l'ordre formel envoyé de Paris de porter la guerre plus au cœur de l'empire, ne lui permettent pas de garder la citadelle, que le commandant des Pallières se chargerait de défendre avec cinq cents hommes.

27 *février.* — Le génie commence les travaux de mine pour faire sauter la citadelle; lorsque la majeure partie du corps expéditionnaire quittera Saïgon, le fort du Sud sera seul occupé. Un négociant chinois offre plusieurs millions des approvisionnements accumulés dans les magasins, mais il demande quinze jours pour les enlever; l'amiral ne peut lui accorder ce délai, les nouvelles reçues nécessitant son prompt retour à Tourane.

Il est profondément triste d'être obligé de détruire cette magnifique citadelle avec tout ce qu'elle renferme! Comment notre gouvernement ne comprend-il pas qu'il est absurde de vouloir à de si grandes distances diriger les opérations? Pourquoi n'envoie-t-il pas les renforts demandés avec instance par l'amiral? Dieu veuille que

l'incurie incompréhensible de la métropole ne fasse pas échouer une entreprise où l'honneur de la France est engagé, et dont les premiers résultats devraient servir de base à l'établissement définitif de notre domination en Indo-Chine !

5 *mars*. — Le colonel Reybaud dirige une reconnaissance aux environs de Saïgon ; il traverse la plaine des Tombeaux, située au nord-ouest de Saïgon[1], et s'empare d'une redoute construite récemment à environ deux lieues de la citadelle. Comme trophée, notre brave chef rapporte cinq petits canons, calibre 4.

Les troupes évacuent la citadelle et se retirént au fort du Sud.

8 *mars*. — Une formidable explosion se fait entendre ; la citadelle vient de sauter, tous les magasins et les casernements ont été brûlés. La perte considérable faite par l'ennemi ne peut nous consoler de l'abandon de cette forteresse, construite au point de rencontre de routes militaires se dirigeant vers Mytho, le Cambodge et le Siam.

[1] Le corps expéditionnaire étant revenu à Saïgon après l'évacuation de Tourane, je reparlerai plus amplement de Saïgon et de ses environs à la fin de la seconde partie de cet ouvrage.

La première citadelle de Saïgon avait été construite, en 1791, par le colonel français Victor Olivier; à la suite d'une révolte, elle fut démantelée. En 1837, le gouvernement annamite la fit reconstruire à l'angle nord de son premier emplacement. Nous venons de la ruiner une seconde fois : puissions-nous ne pas nous en repentir !

13 *mars*. — Le capitaine de frégate Jauréguiberry est nommé commandant supérieur de Saïgon. La garnison, composée d'une compagnie d'infanterie de marine, — 11e compagnie du 4e régiment, capitaine Aubein, — et de troupes tagales, occupera le fort du Sud, mis en parfait état de défense. Le commandant supérieur aura également sous ses ordres le *Primauguet*, la *Durance*, l'*Avalanche* et la *Dragonne*.

Le *Laplace* part le premier pour Tourane, ayant à son bord deux compagnies d'infanterie de marine; il remorque un bâtiment marchand espagnol, l'*Incarnation*.

17 mars. — Le *Laplace* arrive à Tourane : en passant au cap Saint-Jacques, il a achevé de détruire le fort de Ventao. L'amiral est attendu

à Tourane de jour en jour; l'ordre est donné d'élever sur la presqu'île de Tien-Tcha de nouvelles baraques pour loger les troupes qui reviennent de Saïgon.

IV

EN RIVIÈRE DE TOURANE

Affaire du 6 février. — Attaque du fort de l'Est. — Positions de l'ennemi sur les deux rives. — Au-dessus des nuages. — Forêt vierge. — Chasses. — Le plus heureux des hommes. — Reconnaissance du 23 mars. — Service funèbre pour le repos de mon âme. — Échec de Ki-Hoa. — Réoccupation du fort de l'Ouest. — Canonnade du 6 mai.

Février. — Pendant l'expédition de Saïgon, l'ennemi, dans l'espoir sans doute de nous chasser de Tourane, redouble d'activité dans ses travaux; il s'avance presque sur le rivage.

Le 6, afin de célébrer leur nouvelle année, les Annamites prennent pour la première fois l'offensive. A midi, l'heure du repas, profitant du rassemblement des embarcations autour de la lorcha du commandant Faucon, commandant les avant-postes de la rivière, toutes les batteries et forts construits récemment ouvrent le feu. Après un moment de surprise, les embarcations ripostent,

ainsi que le fort de l'Est et une canonnière. La canonnade, de part et d'autre, est très vive ; enfin, vers une heure, l'ennemi cesse de tirer.

Le capitaine de vaisseau Thoyon, commandant supérieur de Tourane, envoie de suite en rivière les compagnies de débarquement des navires en rade ; sous les ordres du commandant du *Catinat*, M. Béranger, elles doivent, avec l'aide de la flottille, s'emparer des forts et les détruire.

A trois heures, la colonne, forte de quatre cents hommes, débarque sur la rive gauche et attaque les batteries situées sur le rivage et derrière les anciens magasins de riz. Les Annamites se défendent vigoureusement ; leur artillerie ne cesse de tirer. Au moment de l'assaut, les remparts s'illuminent ; des fusées éclatent et lancent des balles enflammées ; les assaillants reçoivent aussi de l'huile bouillante, des acides, des pots à feu, etc. Mais rien ne les arrête ; trois batteries sont enlevées ; on encloue les pièces. L'heure tardive force le commandant Béranger à remettre au lendemain l'attaque d'autres forts, qui n'ont pas cessé de tirer. Les troupes se retirent emportant des gingoles[1], des lances à feu et de grandes seringues. La lance à feu se compose d'un bam-

[1] Gingoles, gros fusils de remparts du calibre d'une livre.

bou, que l'on place au bout d'un fusil ou d'une lance, et d'une fusée, d'une composition spéciale dont les Annamites ont le secret, fixée à l'extrémité supérieure du bambou. La fusée lance successivement trois ou quatre projectiles enflammés, dont le feu s'éteint difficilement. Quant à la seringue, elle est d'une grande dimension et sert à projeter l'huile bouillante ou des acides. Comme la gaieté française ne perd jamais ses droits, quelques marsouins et mathurins, transformés en infirmiers, font le simulacre de se servir de cette arme de combat d'un nouveau genre.

Le lendemain, à la pointe du jour, les embarcations et le fort de l'Est ouvrent le feu sur les forts non enlevés la veille ; l'ennemi ne riposte pas. Les troupes s'élancent à l'assaut et pénètrent dans les batteries ; elles sont abandonnées : pendant la nuit, les Annamites ont enlevé les canons. Après avoir démoli les parapets, les compagnies de débarquement retournent en rade de Tourane. Dans l'affaire d'hier, nous avons eu une quinzaine de blessés, dont deux grièvement.

Pendant le restant du mois, les Annamites reconstruisent les forts enlevés précédemment. Il devient évident qu'ils ne renoncent pas à l'espoir de nous chasser de la rivière ; on doit rendre justice à leur ténacité. Malgré notre tir fréquent, ils

construisent un nouveau fort, qui doit battre à la fois les embarcations et le fort de l'Est; un mirador semblable à celui de Camlé y est établi. On aperçoit dans la rivière une quantité d'embarcations et de pirogues qui transportent des matériaux. Dans une reconnaissance, nous nous emparons de deux jonques renfermant des munitions et trente-cinq canons de différents calibres.

Mars. — Le 2, à une heure du matin, un détachement ennemi se glisse dans le chemin couvert qui conduit au fort de l'Est, à l'entrée duquel se trouvent la cuisine des officiers et un ajoupa, où ils prennent leurs repas. Persuadés, d'après les renseignements fournis par des pêcheurs, que les officiers couchent dans l'ajoupa, les soldats annamites y mettent le feu, après avoir fait main basse sur tout ce qui se trouve dans la cuisine, y compris la cantine d'un aspirant de marine contenant tous ses effets. Ce coup hardi a démontré la nécessité d'établir un poste de nuit à l'entrée du chemin couvert. Pendant la nuit du 2, les Annamites brûlent aussi le mât de pavillon du fort de l'Ouest, qui servait d'observatoire au poste établi de jour au milieu des ruines.

Le 6, à neuf heures et demie du soir, le fort de l'Est est attaqué. Sur les hauteurs environnantes, l'ennemi a placé un grand nombre de petits canons de 4, qu'au moyen de bambous il transporte facilement d'un point à un autre ; son infanterie est cachée dans les brousses. Le fort, sauf la face qui regarde la rade, est entouré d'un cercle de feu. Nos artilleurs ripostent vigoureusement ; mais les Annamites, pour les tromper, ont placé sur les hauteurs des mannequins en paille éclairés par des fanaux. Vers dix heures, l'ennemi cesse le feu ; à onze heures, il recommence l'attaque en serrant le fort de plus près : quelques feux de section le mettent en fuite.

Le lendemain soir, nouvelle attaque ; mais l'ennemi se tient à distance ; on lui répond par quelques coups de canon, et tout rentre dans le calme. On présume que ces attaques ont pour but de faire une diversion et de permettre à l'ennemi d'activer les travaux d'un fort, sur la rive gauche, dont l'établissement serait une sérieuse menace pour nos avant-postes : pendant deux nuits, un grand nombre de lumières ont été aperçues dans cette direction.

Le 8, la garnison du fort de l'Est fait une reconnaissance ; elle brûle un village situé sur le bord de la mer, dans la baie de Culao-Cham,

et revient après avoir essuyé le feu de quelques batteries éloignées. Les soldats rapportent une centaine de mannequins, qu'ils comptent utiliser à leur tour en les plaçant sur les parapets du fort.

Du 8 au 20, l'ennemi, renonçant à nous attaquer, travaille avec acharnement à la construction de nouveaux forts reliés entre eux par des tranchées à parapet; il pousse ses lignes de circonvallation le plus près possible de l'entrée de la rivière. La nécessité de ménager les munitions ne nous permet pas de détruire ou, tout au moins, de gêner sérieusement ces travaux; mais il est certain qu'on sera bientôt obligé de rompre un cercle d'investissement qui nous enserre de plus en plus.

A notre retour de Saïgon, les Annamites occupent :

Rive droite : 1° le fort du Mirador, situé à dix-huit cents mètres du fort de l'Est; 2° à cinq cents mètres plus loin, la batterie des Dunes blanches. Ils construisent en outre le long de la rive une batterie masquée, du côté de la rivière, par des dunes de sable et, du côté du fort de l'Est, par des bosquets touffus; ses feux doivent se croiser avec ceux de la batterie de la Clairière et auront pour objectif nos embarcations.

Rive gauche[1] : 1° la batterie de la Clairière, douze cents mètres du fort de l'Est, à l'extrémité d'une allée de cocotiers qui ont été abattus (l'établissement de cette batterie a obligé nos embarcations à stationner plus en arrière); 2° plus près de l'embouchure de la rivière, à mille mètres du fort de l'Est, les trois batteries du magasin de riz enlevées et détruites le 6 février, mais qui seront sans doute bientôt reconstruites; 3° à sept cents mètres de la rivière, en face du fort de l'Ouest, un fort dont les travaux, commencés dans la nuit du 6 mars, ont été abandonnés par suite du tir d'une canonnière et des embarcations; 4° le fort des Petites-Dunes, surmonté d'un mirador, sur une dune qui domine un bois, situé derrière le magasin de riz : tous ces forts et batteries sont reliés entre eux par des chemins couverts et des lignes fortifiées; 5° entre le fort des Petites-Dunes et la rivière, le fort Neuf, le plus important de tous, où réside le mandarin commandant en chef; 6° sur la lisière du bois de bambou, plusieurs batteries reliées entre elles, dont la principale est celle de la Fusée, casematée et armée de canons de gros calibre. Les casemates sont construites au moyen de couches superposées de claies, sable et bambous.

[1] Voir le croquis du combat du 8 mai, page 181.

D'après les renseignements recueillis, il y aurait encore une ligne de forts contournant la baie et défendant la route de Hué. Enfin, dans l'intérieur de la rivière, au premier tournant, se trouverait une estacade défendue par deux forts, — un sur chaque rive, — et par des jonques armées en guerre.

20 *mars*. — Au point le plus élevé de la presqu'île de Tien-Tcha, on a construit un blockhaus qui sert d'observatoire et protège les derrières du camp; je suis commandé pour aller y passer huit jours avec mon peloton.

Après une marche pénible, nous arrivons à destination. Quelle vue splendide! Nous sommes au-dessus des nuages, qui couvrent encore le camp de Tien-Tcha; d'un seul coup d'œil j'embrasse la presqu'île, nos avant-postes, la mer, les montagnes de marbre, la rivière et les positions de l'ennemi. La forêt vierge qui entoure le blockhaus est peuplée d'animaux et de gibier de toute nature : tigres, panthères, chats-tigres, mangoustes, pangolins, sangliers, cerfs, chevrotins porte-musc, grands singes, poules sauvages, rats palmistes, etc. Si mon père, chasseur passionné et intrépide, était ici, comme il serait heureux! Son fils ne peut, hélas! s'écarter du blockhaus

que dans un rayon très limité ; de sa surveillance dépend la sûreté du camp.

21 *mars*. — Je viens de tuer un *douc*. Au détour d'un sentier à peine praticable, j'aperçois sur un arbre un énorme singe. Ses jambes sont rouges, il me fixe et reste immobile ; j'épaule mon fusil, le singe fait un saut prodigieux : je le tire, il tombe grièvement blessé. Je m'approche, et, dois-je l'avouer, je me sens ému en regardant cette pauvre bête, dont les yeux à demi clos semblent implorer grâce. Mon ordonnance ne paraît nullement partager mon émotion ; il empoigne le superbe quadrumane, l'achève d'un vigoureux coup de poing sur la nuque et l'emporte triomphalement au cuisinier. J'invite mes deux sergents à dîner.

22 *mars*. — La chair du douc a été trouvée exquise ; cependant, selon moi, celle du rat palmiste, que j'ai tué ce matin, a plus de saveur.

Mon ordonnance, — un débrouillard s'il en fut ! — a construit un coquet ajoupa, où je prends mes repas et fais la sieste. Étendu dans mon hamac suspendu, je songe au beau voyage accompli, à ma campagne intéressante, à la récompense espérée, à la forêt vierge, et je m'en-

dors en rêvant à mes futurs exploits cynégétiques.

A la tombée du jour, je profite du clair de lune pour aller à l'affût. La nuit dernière, on a entendu le bramement d'un cerf à proximité du blockhaus. Après une heure d'attente, le rugissement des fauves m'avertit qu'il est temps de me mettre à l'abri; je me dirige donc vers le poste. Près du blockhaus, un animal à courtes jambes traverse le chemin; je tire et tue un pangolin, mammifère de la famille des édentés, grand destructeur de fourmis; il est revêtu d'une carapace noirâtre; sa chair n'est pas mangeable.

23 *mars*. — Au point du jour, une vive canonnade se fait entendre du côté de la rivière. Le commandant Faucon descend sur la rive gauche avec une partie de la garnison du fort de l'Est. Le but de cette reconnaissance est de s'assurer si les trois batteries du magasin de riz et celle située près du fort de l'Ouest sont armées.

Après avoir enlevé ces quatre batteries, — elles n'ont pas été réarmées, — et y avoir mis le feu, nos troupes se retirent; l'ennemi, de sa seconde ligne fortifiée, fait pleuvoir sur elles une grêle de balles et de gros biscaïens.

Cette reconnaissance nous coûte un mort et

quatre blessés; mon lieutenant, Broutin, reçoit une balle dans la cuisse; en outre, quelques soldats se sont blessés en tombant dans des trous de loup dont le terrain est parsemé, et qui sont masqués par des claies recouvertes de sable.

24 *mars*. — J'ai tué une poule sauvage au plumage noir; la chasse de ce gibier est difficile. Levé à trois heures du matin, je suis resté immobile sous la feuillée pendant plus d'une heure. La poule a passé comme un éclair devant moi; j'ai jeté mon coup de fusil au petit bonheur. Ce soir, à dîner, j'ai été amplement récompensé de ma peine; la poule sauvage est un mets très délicat.

25 *mars*. — Si le devoir ne m'appelait ailleurs, avec quel plaisir je resterais ici! Au milieu de cette forêt giboyeuse, ne suis-je pas le plus fortuné des mortels? Dans mon enfance, j'ai souvent envié le sort de Robinson Crusoé. Était-il mieux dans son île que moi dans ma forêt vierge? Son fidèle Vendredi valait-il mieux que mon ordonnance, le brave Dulout? Sous les ombrages d'arbres séculaires, j'aime à me remémorer ces vers de Chateaubriand, que mon père déclamait un jour, en chassant dans la belle forêt d'Écouves, près d'Alençon, et dont la récitation fut inter-

rompue par un chevreuil qu'il tua au détour d'un sentier :

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude.
. . . .
Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains, au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,
Qu'ignoré, je sommeille à l'ombre des ormeaux !

26 *mars*. — En explorant hier tous les environs du poste, j'ai découvert un endroit où les doucs viennent s'ébattre aux branches de grands arbres. A ma vue, ils se sont enfuis. Ce matin, me glissant sans bruit sous bois, j'ai pu tirer un singe qui gambadait d'une branche à l'autre. Quel n'a pas été mon étonnement en voyant un autre singe descendre de l'arbre, ramasser le corps de ma victime et l'emporter dans la forêt, en poussant des cris plaintifs ! Quel merveilleux instinct !

27 *mars*. — Hier, à la tombée de la nuit, j'ai tué une énorme chauve-souris qui voltigeait autour du blockhaus ; elle appartient à l'espèce dite « vampire » et a près d'un mètre d'envergure : sa tête ressemble à celle d'un chien, la mâchoire est

garnie de dents fortes et pointues. Le hideux animal est maintenant cloué, les ailes déployées, au-dessus de la porte d'entrée du blockhaus.



Un autre singe descendit de l'arbre ramasser le corps de ma victime.

29 *mars*. — J'ai quitté hier le poste de la forêt. J'occupe, avec mon peloton, le plateau dit de la Convalescence, qui domine les ambulances, entre la batterie de l'Aiguade et le fort du Nord. Nous sommes logés dans des baraques ; j'ai une

chambre pour moi seul. Il faut avoir, comme nous, couché sous la tente et souvent dans la boue, pendant la saison des pluies, pour apprécier le confort relatif de cette installation.

3 *avril.* — Depuis la reconnaissance du 23 mars, les Annamites, encouragés par notre inaction, redoublent d'activité dans leurs travaux. Actuellement les trois batteries du magasin de riz et celle construite en face le fort de l'Ouest sont armées. Cette dernière batterie est entourée de claies et de bambous ayant au moins sept mètres de haut; un chemin couvert la relie au fort de l'Ouest, que les Annamites occupent pendant la nuit; malgré le feu de l'ennemi, nous continuons à y avoir un poste de jour.

Sur la rive droite, les Annamites se rapprochent du fort de l'Est; on les laisse travailler tranquillement. L'ordre est donné de ne plus faire de reconnaissance et de ne tirer qu'en cas d'attaque. Dans quelques jours sans doute, lorsque l'amiral sera revenu de Saïgon, on frappera un coup d'autant plus décisif, que l'ennemi aura concentré ses troupes et accumulé sur les deux rives tous ses moyens de défense.

5 *avril.* — Une lettre de mon père m'apprend

une singulière nouvelle. Le vénérable père Moreau, supérieur de l'établissement de Sainte-Croix, au Mans, où j'ai fait une partie de mes études, ayant lu dans un journal de la localité que j'avais succombé à la suite de la blessure reçue en rivière de Tourane, a célébré pour le repos de mon âme un service funèbre. Une foule nombreuse et attristée remplissait la grande et belle église de Sainte-Croix. Le père Moreau, avec son éloquence habituelle, a fait l'oraison funèbre de son ancien élève, tombé si loin des siens pour la défense de la religion et de la patrie. Heureusement, le matin même, à Alençon, mon père avait reçu de moi une lettre rassurante. Il avait même écrit et cacheté la réponse, lorsqu'on lui apporta la nouvelle du service funèbre. Il se contenta d'écrire sur l'enveloppe :

« Tu viens d'être enterré en effigie à Sainte-Croix; rien ne porte bonheur comme cela! »

Dieu veuille que cet heureux pronostic ne soit pas démenti !

8 *avril*. — A cinq heures du matin, la batterie de quatre pièces construite sur le rivage, à proximité du mouillage de la *Fusée,* ouvre le feu sur cette canonnière, qui reçoit plusieurs boulets, dont un traverse le canot à bâbord. La *Fusée* ri-

poste vigoureusement et va ensuite mouiller hors de portée des canons ennemis.

15 *avril.* — A six heures du soir, le *Phlégéton,* portant pavillon amiral, entre en rade de Tourane. Il est temps de sortir de notre inaction, car l'audace de l'ennemi s'accroît de jour en jour.

22 *avril.* — Sur l'ordre de l'amiral, des reconnaissances sont faites presque journellement en rivière ; elles sont appuyées par le tir du fort de l'Est et des embarcations.

Aujourd'hui un soldat de ma compagnie, nommé Maître, a accompli une action d'éclat. Quoique blessé d'une balle à la cuisse, il a dégagé son caporal tombé entre les mains de l'ennemi, après avoir tué trois Annamites et mis les autres en fuite. La médaille militaire sera bien placée sur la poitrine de ce brave.

26 *avril.* — L'*Alarme* apporte à l'amiral de tristes nouvelles de Saïgon. Le 21 avril, le commandant Jauréguiberry veut profiter du passage d'un bataillon d'infanterie de marine du 3e régiment, arrivant de France et embarqué à bord du transport mixte *la Marne,* pour attaquer les positions ennemies, situées au nord-ouest de la plaine des Tombeaux, à trois lieues du fort du Sud.

Partie à cinq heures du matin, la colonne, forte environ de huit cents hommes, ne rencontre l'ennemi qu'après une marche de trois heures et demie. Les tirailleurs annamites, accroupis dans les broussailles, après quelques coups de feu se réfugient dans les retranchements, composés de deux forts carrés et fermés, reliés par une courtine; le tout hérissé de claies, de bambous, de palissades, comme les redoutes construites en rivière de Tourane.

On attaque d'abord le fort de droite; la porte est défoncée, un grand nombre d'Annamites sont passés au fil de l'épée. Le fort de gauche, attaqué à son tour sur toutes les faces, accueille les assaillants par un feu nourri d'artillerie et de mousqueterie. L'ennemi, ne pouvant s'échapper, résiste avec le courage du désespoir. Après être revenu plusieurs fois à la charge, on parvient à défoncer une porte; aussitôt un coup de canon chargé à mitraille renverse ceux qui cherchent à pénétrer dans le fort : le sergent Henri des Pallières tombe mortellement frappé. Une seconde porte est défoncée; en arrière se trouve un nouveau parapet, que les Annamites défendent avec acharnement. Nos soldats, harassés, accablés de chaleur, ne peuvent plus avancer. A dix heures, après un combat d'une heure et demie sous un soleil de

feu, les troupes se retirent dans le fort de droite.

A deux heures de l'après-midi, la retraite s'effectue; quelques coups de feu sont échangés. On se dirige d'abord vers une pagode, située à cinq kilomètres de la rivière, où le commandant Jauréguiberry a laissé une compagnie en réserve avec les obusiers. L'ennemi suit à distance nos mouvements, espérant sans doute ramasser des traînards; mais nos soldats savent le sort qui les attend, s'ils tombaient aux mains des Annamites. La colonne n'arrive au fort du Sud qu'à sept heures du soir.

Dans cette malheureuse journée, nous avons eu quatorze tués, dont deux officiers : MM. de Beaulieu, sous-commissaire de marine; Vanaque, sous-lieutenant d'infanterie de marine, et le sergent Henri des Pallières, qui s'était signalé à la prise de la citadelle de Saïgon; le nombre des blessés s'élève à trente. Les soldats étaient tellement exténués, qu'ils n'ont pas eu la force d'enlever quatre blessés; le sergent des Pallières a été aussi abandonné, mais il était à l'agonie. Nous n'avons fait que trois prisonniers, qui, dit-on, sont des mandarins; plusieurs drapeaux et pierriers ont été aussi enlevés à l'ennemi, dont les forces sont évaluées à huit mille hommes.

L'affaire de Ki-Hoa[1] est notre premier échec en Annam; il faut espérer que nous saurons mettre à profit les leçons qu'elle comporte. Quelques sacs de poudre ou quelques grenades ne nous auraient-ils pas vraisemblablement rendus maîtres de la position? De plus, peut-on impunément faire faire une marche aussi longue, à travers des plaines brûlantes, à des troupes qui ne sont pas habituées à la chaleur énervante des climats tropicaux? Une allure lente, des haltes fréquentes ne sont-elles pas, dans ce cas, indispensables? Les soldats étaient debout depuis deux heures du matin!

29 *avril.* — On rétablit le fort de l'Ouest; il servira de point d'appui pour les opérations qui auront lieu prochainement; ma compagnie est désignée pour l'occuper.

Le *Duchayla,* corvette à vapeur, et la *Marne,* arrivent à Tourane avec une compagnie d'artillerie de marine, un détachement du génie et le bataillon de cinq compagnies du 3e régiment d'infanterie de marine, qui vient de combattre à Ki-Hoa. Ce bataillon s'est embarqué à Rochefort, le 3 dé-

[1] Les retranchements de Ki-Hoa, considérablement agrandis, ont été de nouveau attaqués les 24 et 25 février 1861, et enlevés après une résistance acharnée.

cembre 1858. L'arrivée de ces renforts, si impatiemment attendus, va permettre à l'amiral de prendre une vigoureuse offensive.

30 *avril.* — Pendant la nuit, l'ennemi essaye d'escalader le fort de l'Ouest, que nous occupons depuis hier; quelques coups de fusils le mettent en fuite. Nous allons chercher sur les glacis les échelles de bambou qu'il y a laissées; elles nous serviront à construire un gourbi.

Les Annamites font tous leurs efforts pour gêner les travaux d'installation au fort de l'Ouest; du fort Neuf, ils nous envoient une grêle de projectiles : le fort de l'Ouest, n'étant pas encore armé, ne peut riposter. Je fais alors construire des créneaux avec des sacs à terre, le long du parapet faisant face au fort Neuf, et j'ordonne aux meilleurs tireurs de la compagnie de faire feu toutes les fois que les artilleurs du fort Neuf soulèveront les claies qui masquent les embrasures[1]; à l'aide d'une lorgnette, il me sera facile de diriger le tir.

Nos coups d'embrasure ont, sans doute, produit leur effet; car, à neuf heures du matin, l'ennemi cesse de tirer. On arme le fort de l'Ouest avec des canons de 30, en commençant d'abord par le

[1] Les embrasures des forts annamites sont masquées par des claies, que l'on soulève au moment du tir.

bastion de gauche ; ces pièces seront servies par des marins.

1er *mai.* — La nuit a été tranquille; les embrasures du fort Neuf ont été rétrécies. L'ennemi travaille; il achève la batterie dite du Barrage et commence, à neuf cents mètres du fort de l'Ouest, la construction d'une batterie de quatre embrasures, qui enfile les forts de l'Ouest et de l'Est, ainsi que les embarcations.

5 *mai.* — Depuis quatre jours, les Annamites travaillent avec acharnement; ils ont recruté tous les hommes plus ou moins valides de la contrée. Pendant la nuit nous entendons parler, enfoncer des piquets, creuser des fossés, etc.; le fort du Barrage est relié au fort Neuf par un retranchement; la batterie de quatre embrasures est achevée.

De notre côté, les deux bastions du fort de l'Ouest sont armés; leur armement a été complété par des mortiers espagnols. En avant du fort, on commence la construction d'une batterie volante d'obusiers de montagne pour battre le fort du Barrage, le retranchement et le fort Neuf. Le fort de l'Ouest est maintenant occupé par quatre compagnies d'infanterie de marine.

6 *mai.* — A neuf heures du matin, pendant qu'on travaille, à découvert, à la construction de la batterie volante d'obusiers de montagne, la fusillade éclate ; l'ennemi tire du fort du Barrage et du retranchement. Quelques instants après, tous les forts ennemis environnants commencent le feu. Leur tir est assez juste ; nous sommes obligés d'abandonner les travaux. Les forts de l'Est, de l'Ouest et les embarcations ne tardent pas à riposter ; les mortiers espagnols envoient des bombes dans le fort Neuf. A dix heures, les forts ennemis sont réduits au silence, hormis toutefois la batterie de quatre embrasures, dont le tir est sans doute dirigé par un officier étranger ; car, en vitesse et précision, il est bien supérieur à tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour. Plusieurs boulets renversent les sacs à terre des parapets, et, pour la première fois depuis le commencement de la guerre, nous recevons des bombes chargées. Une d'elles, de 27 centimètres, tombe dans la cambuse du fort de l'Ouest et défonce deux boîtes de conserve. Quoique fort endommagée par le tir des canonniers-marins du fort de l'Ouest, cette batterie ne cesse le feu qu'après l'explosion d'un baril de poudre.

7 *mai.* — La batterie des obusiers de montagne

a été achevée cette nuit. De temps en temps, le fort du Barrage envoie quelques biscaïens sur les hommes qui viennent au fort de l'Ouest; quelques soldats sont blessés. L'ennemi a réparé dans la nuit la batterie de quatre embrasures; le retranchement qui relie le fort du Barrage au fort Neuf a été renforcé.

L'amiral est installé en rivière à bord de la lorcha; on se prépare à l'attaque générale du lendemain. Pour éviter les feux croisés des deux rives, les troupes du fort de l'Est enlèvent à la baïonnette, au point du jour, quelques ouvrages situés sur la rive droite, un peu au delà du village de Tourane. Toutes les troupes sont campées en arrière du fort de l'Ouest; on leur distribue deux jours de vivres.

V

COMBAT DU 8 MAI. — ARMISTICE

Combat du 8 mai. — Prise du camp retranché. — Attaque du fort des Petites-Dunes. — Espions. — Construction d'un ouvrage à cornes. — Le premier chevalier de la promotion de Sébastopol. — Conférences pour la paix. — Réflexions d'un vieux mathurin. — Le choléra et le typhus. — La guerre d'Italie. — « Débrouillez-vous ! » — Le guet-apens du Peï-Ho. — Opinion des mandarins sur les missionnaires. — Expiration de la trêve. — Préparatifs d'un « petit Solférino ».

Combat du 8 *mai.* — Trois colonnes d'attaque sont formées : 1° colonne de droite, sous le commandement du capitaine de vaisseau Reynaud, composée de trois compagnies d'infanterie de marine, commandant Martin des Pallières, et d'un bataillon de marins ; 2° colonne du centre, dite de réserve, sous les ordres du colonel espagnol Lanzarotte, composée d'infanterie de marine, lieutenant-colonel Reybaud, d'Espagnols et d'une avant-garde, commandant du génie Déroulède ; 3° colonne de gauche, commandant Faucon,

composée d'Espagnols et d'un bataillon d'infanterie de marine, commandant Vallière. Le *Phlégéton*, le *Laplace* et trois canonnières sont embossés devant les forts de gauche de la ligne ennemie.

A six heures un quart, le pavillon jaune est hissé au mât de signaux du fort de l'Ouest. Les deux corvettes, les trois canonnières, les forts de l'Est et de l'Ouest, la batterie des obusiers de montagne, les embarcations commencent le feu. Depuis longtemps les Annamites n'avaient entendu une si jolie musique. Ils ripostent mollement, réservant sans doute leur feu pour le moment où notre infanterie se mettra en mouvement.

A six heures quarante-cinq, l'amiral fait cesser la canonnade et ordonne à l'avant-garde, composée de ma compagnie, 35e, et de sapeurs du génie, d'enlever le fort du Barrage : nous avions été à la peine, il était juste que nous fussions à l'honneur. Nous sortons du fort de l'Ouest au pas de course ; immédiatement l'ennemi commence un feu bien nourri, balles et biscaïens pleuvent, deux soldats de ma compagnie tombent à mes côtés. Un mandarin, tout vêtu de noir, est monté sur le parapet, et du geste et de la parole excite ses soldats. Arrivés au pied du fort, nous recevons des pots à feu, des fusées, de l'huile

bouillante, etc.; on se cramponne aux claies, aux bambous, pour escalader le rempart. Mon capitaine, gêné par sa corpulence, ne peut que nous crier : « En avant! en avant ! » Enfin le brave soldat Maître, qui s'était déjà signalé le 22 avril, suivi de près par le sergent Rozé, arrive le premier sur le parapet et y plante le fanion aux acclamations des défenseurs du fort de l'Ouest; le fort est enlevé aux cris de : «Vive l'empereur ! »

En pénétrant dans le fort, je remarque que les claies qui servent à masquer les embrasures sont tachées de sang; mes tireurs au fort de l'Ouest n'ont décidément pas perdu leur temps.

Du fort du Barrage, où les sapeurs du génie sont restés pour faire une brèche, nous enfilons la tranchée qui conduit au fort Neuf. De sa seconde ligne, l'ennemi nous envoie une grêle de projectiles; deux soldats sont grièvement blessés. Le fort Neuf est escaladé; le fourrier Sautereau, en plantant le drapeau sur le parapet, reçoit une balle dans la cuisse.

Pendant que la 35e compagnie enlève le fort Neuf, la colonne du lieutenant-colonel Reybaud, passant par la brèche pratiquée au fort du Barrage, attaque de front les batteries du magasin de riz. La résistance de l'ennemi est acharnée. Un sergent plante le drapeau sur la première batterie,

Combat du 8 mai 1859.

il est tué ; un autre lui succède et subit le même sort. Enfin le soldat Lemaire, du 4e régiment, parvient à escalader le rempart et à s'y maintenir ; il décharge son fusil à bout portant sur un mandarin. Les Annamites prennent la fuite ; bientôt les trois batteries sont en notre pouvoir.

La prise des batteries du magasin de riz permet aux embarcations de remonter la rivière et de débarquer la colonne de gauche. Le commandant Vallière attaque la batterie des Rosiers et l'enlève à la baïonnette, pendant que les Espagnols escaladent la batterie de la Clairière. La colonne se dirige ensuite sur le fort des Petites-Dunes, en longeant la seconde ligne du camp retranché ; les batteries du Cocotier et de la Pagode, prises à revers, sont abandonnées.

Le fort des Petites-Dunes, ou du Mirador, est relié au camp retranché par une tranchée creusée à travers un bois de bambous dont la lisière est défendue par un fortin ; c'est la clef de la position. Les Annamites chassés du camp retranché se sont réfugiés dans le bois du Mirador ; une vive fusillade s'engage ; le fort des Petites-Dunes, où se trouve le mandarin commandant en chef, tire sans interruption.

Malheureusement les Espagnols ont épuisé leurs munitions. Le commandant Vallière est

obligé d'opérer un mouvement de flanc droit pour contourner le bois, en attendant l'arrivée de la colonne de droite.

Au moment où la colonne du centre attaque le camp retranché, celle de droite, débarquée sur la plage, s'avance, précédée d'une ligne de tirailleurs. La batterie de quatre embrasures tire sur le fort de l'Ouest et envoie, comme le 6 mai, deux bombes qui éclatent dans le fort. Le Vieux-Four tire sur la colonne de gauche pendant son mouvement de flanc. Le feu des forts et batteries qui protègent la route de Hué est rapidement éteint par le tir d'enfilade des canonnières.

Le capitaine de vaisseau Reynaud fait alors opérer à sa colonne une conversion à droite pour prendre à revers les autres forts et batteries ; l'ennemi, menacé sur ses derrières, s'enfuit, les palanquins des mandarins disparaissent à l'horizon.

La colonne se dirige alors rapidement sur le fort des Petites-Dunes, qu'elle contourne, pendant que le commandant Vallière l'attaque de front. Le tam-tam retentit, l'ennemi n'a pas encore renoncé à la résistance, son tir violent nous fait comprendre qu'il joue sa dernière carte.

La chaleur commence à être excessive, plusieurs soldats et le capitaine Genta sont frappés d'insolation. Les clairons sonnent la charge :

marsouins, Tagals, matelots s'élancent à l'assaut, franchissent plusieurs lignes de trous de loup, séparés par des palissades et deux larges fossés garnis de piquets ; enfin, par un dernier effort, ils escaladent l'escarpe surmontée de chevaux de frise. Les défenseurs, sur le point d'être cernés, s'enfuient dans toutes les directions en poussant de grands cris ; bientôt le drapeau français flotte au haut du Mirador. Toute la ligne ennemie, cinq kilomètres d'étendue, est en notre pouvoir.

Dans cet important combat, où les troupes françaises et espagnoles se sont vaillamment comportées, nous avons perdu : Français, six tués et vingt blessés; Espagnols, neuf tués, dont un capitaine commandant, tué dans le bois du Mirador, et quarante blessés; en outre, un certain nombre de soldats et deux officiers ont été frappés plus ou moins dangereusement d'insolation.

Il n'est pas possible d'évaluer avec certitude les pertes de l'ennemi. Les Annamites, même au péril de leur vie, enlèvent de suite leurs morts ou les enterrent sous le sable. Si la colonne de droite s'était mise en marche une demi-heure plus tôt, elle aurait ramassé une grande partie des fuyards : que n'avions-nous seulement un peloton de cavalerie!

En résumé, en moins de trois heures, l'ennemi

a perdu une quinzaine de forts ou batteries et quatre-vingts canons. Les pièces en fonte vont être mises hors de service, celles de bronze seront envoyées dans les forts de la rade.

Après avoir démoli et brûlé les cases et les batteries, les troupes se réunissent dans le camp retranché enlevé aux Annamites, où l'amiral, debout, la figure épanouie, mange sur le pouce à l'ombre d'un palmier.

10 *mai.* — Le fort des Petites-Dunes était armé de quinze pièces; on est allé les chercher hier matin, mais les Annamites les avaient enlevées. Quelques espions rôdent la nuit autour du camp retranché; l'un d'eux, caché dans un arbre, après avoir été interrogé par le père Legrand, est passé par les armes. On travaille à se fortifier dans le camp retranché; deux batteries d'obusiers de montagne sont installées près de la Pagode. A la batterie du Barrage, qui domine le fort de l'Ouest, le génie commence la construction d'un ouvrage à cornes. Cet ouvrage sera fortement armé et suffira, avec les forts de l'Est et de l'Ouest, à tenir l'ennemi en respect lorsque les troupes évacueront le camp pendant la saison des pluies.

15 *mai.* — La *Didon* jette l'ancre dans la rade;

elle a à son bord trois compagnies d'infanterie de marine du 2e régiment versées au 3e.

Le lieutenant-colonel Reybaud me fait appeler ; il m'annonce que, par décret du 9 mars, je suis décoré pour l'affaire de Camlé et que six de mes soldats sont médaillés. Ainsi donc le pronostic de mon père s'est réalisé ; le bon père Moreau a confondu la croix d'honneur avec la croix de bois. Ma foi ! pour le moment, j'aime autant la première. Je vais remercier l'amiral. Quoique fort attristé par la mort de sa mère qu'il vient d'apprendre, il me fait un gracieux accueil, me disant que, pour le combat du 8 mai, il avait renouvelé la proposition pour la croix. Les camarades me font fête; ils lèvent leurs gobelets en bambou en l'honneur du nouveau chevalier.

Le courrier de France m'apporte un grand nombre de lettres de félicitations ; je lis avec émotion celle de mon père. Hélas ! pourquoi n'ai-je plus de mère? Un de mes meilleurs camarades de Saint-Cyr m'écrit :

« Vive la promotion de Sébastopol et son premier chevalier ! »

Du 20 *au* 31 *mai.* — En rivière, on continue la construction de l'ouvrage à cornes, et on creuse une tranchée pour le relier au fort de l'Ouest. Les

batteries des Rosiers et de la Clairière sont rasées; des corvées journalières enlèvent les bambous et les claies, avec lesquels nous construisons des gourbis.

L'ennemi travaille sur les deux rives; il relie par un retranchement les forts de Mi-Thi et de Don-Mai et fait un nouveau barrage en avant de ses jonques de guerre. La batterie située au milieu de la rivière, sur une langue de sable, est agrandie. Sur la rive droite, la batterie du Mirador est reliée à la rivière par un retranchement. Les Annamites construisent encore une nouvelle batterie, afin de pouvoir tirer sur nos embarcations qui se tiennent à hauteur de la Clairière.

Tous ces travaux démontrent que l'ennemi n'a pas perdu courage; il espère, sans doute, que par lassitude nous évacuerons tôt ou tard Tourane.

Du 1er *au* 10 *juin.* — L'ouvrage à cornes est construit selon le mode annamite, avec du sable maintenu par des claies et des bambous; la face sud est munie d'un pont-levis. Son armement consiste en un obusier de 80, deux canons et deux obusiers de 30. Les embrasures sont très larges, pour augmenter le champ de tir. Des baraques sont installées, ainsi qu'au fort de l'Ouest, refait en entier avec des briques et des palissades. Le chemin

couvert est terminé, et le terrain environnant le nouveau camp retranché est aplani et déboisé.

L'ennemi continue ses travaux; il achève de relier entre eux les ouvrages de sa seconde ligne, Mi-Thi et Don-Mai, et installe un pont d'une rive à l'autre.

L'amiral envoie en croisière dans la baie de Culao-Cham une canonnière qui coule toutes les jonques portant des munitions, des canons et des matériaux propres à la construction des batteries.

10 *juin.* — Le courrier nous apprend que la guerre est imminente avec l'Autriche. Quelques récompenses sont accordées pour la prise de Saïgon : le sergent Henri des Pallières, qui a succombé à Ki-Hoa, est nommé sous-lieutenant.

15 *juin.* — L'ennemi demande à entrer en pourparlers. Il est autorisé à élever entre les deux lignes françaises et annamites deux grandes cases pour servir à une prochaine entrevue; elles seront surmontées du pavillon blanc.

20 *juin.* — Ce matin, à huit heures, a eu lieu la première conférence pour la paix. Trois mandarins, en robe de soie verte, se sont présentés. Le mandarin militaire a pris place entre les deux mandarins civils; ceux-ci cependant avaient les

plus beaux palanquins. De notre côté, nous étions représentés par le lieutenant de vaisseau Lafont, aide de camp de l'amiral; le Père Legrand, mis-



Les mandarins sont plus obséquieux que jamais.

sionnaire, servant en même temps d'interprète, et M. Méritins, attaché d'ambassade à Macao. De part et d'autre, il a été fourni un piquet de vingt hommes sans armes. Les soldats annamites avaient une tunique jaune à manches et

plastrons rouges ; sur le plastron, devant et derrière, étaient inscrits des caractères chinois. Un repas était servi ; les soldats annamites offraient du thé, des petits gâteaux, des fruits et du *choum choum*, eau-de-vie de riz. Après une courte conversation, la séance a été levée, le Père Legrand ayant déclaré que l'amiral ne traiterait qu'avec un grand mandarin muni de pleins pouvoirs de la cour de Hué.

24 *juin*. — Depuis le commencement du mois, le choléra fait de grands ravages parmi nous; il sévit particulièrement sur les hommes nouvellement arrivés, artilleurs et fantassins. Plusieurs officiers sont gravement malades; le capitaine d'artillerie Coréar a succombé. Nous avons déjà perdu plus de deux cents hommes.

Il fait une chaleur atroce: de midi à deux heures, le thermomètre marque de 39 à 42 degrés à l'ombre; on étouffe dans les baraques, elles devraient être recouvertes avec de la paille. Mon brave Dulout m'a heureusement construit un gourbi, aménagé de manière à pouvoir respirer la brise de mer; mon capitaine s'y installe avec moi.

26 *juin*. — Le paquebot vient d'arriver. La

guerre est déclarée entre la France alliée au Piémont et l'Autriche; les Autrichiens ont franchi le Tessin, le 29 avril. On nous réunit pour prendre connaissance de la proclamation de l'empereur au peuple français.

L'amiral paraît soucieux. On prétend qu'il a reçu du ministre de la marine l'avis d'avoir à se suffire avec ses propres ressources : « Débrouillez-vous ! » La guerre d'Italie doit-elle faire oublier ceux qui, en dépit des maladies et des privations de toutes sortes, luttent pour l'honneur du drapeau et la domination de la France en Indo-Chine ?

28 *juin.* — Une nouvelle conférence a lieu à bord de la lorcha. Des mandarins qui, la première fois, avaient des bas noirs et des souliers en drap, sont venus nu-pieds :

Chassez le naturel, il revient au galop;

mais ce manque de décorum n'est-il pas un signe qu'on se moque de nous ?

2 *juillet.* — Le camp est levé ; nous allons nous installer dans le nouveau camp retranché, compris entre l'ouvrage à cornes et le fort de l'Ouest. Les Espagnols campent à l'extrême

gauche et défendent la partie du terrain comprise entre le fort de l'Ouest et la rade.

4 *juillet.* — Troisième conférence. Les mandarins sont plus obséquieux que jamais, ils se confondent en salamalecs. Lorsque le Père Legrand veut rompre les pourparlers, ils le tirent par sa soutane pour le faire rasseoir et font des grimaces réjouissantes. Un vieux mathurin, qui fait partie de l'escorte, dit tout haut :

« Ah ! ce sont des malins, ne vous y fiez pas ! »

8 *juillet.* — Le choléra, d'autres disent le typhus, éclaircit chaque jour nos rangs : le bataillon du 3e régiment, déjà éprouvé à l'affaire de Ki-Hoa, a perdu plus du tiers de son effectif ; le capitaine Loubière de ce bataillon est mort avant-hier, enlevé par une fièvre pernicieuse. Chaque jour on se demande : « A qui le tour ? »

L'inaction imposée par les pourparlers de paix exerce une fâcheuse influence sur le moral de nos hommes, déjà ébranlé par l'épidémie qui nous décime. Plus tard, si les conférences n'aboutissent pas, la nécessité de ménager les munitions ne forcera-t-elle pas l'amiral à ne rien entreprendre de sérieux, tant que la guerre d'Italie ne sera pas terminée ? Nous commençons à manquer des choses

les plus nécessaires : vêtements, chaussures, viande fraîche, vin, etc. On prétend même que nous n'avons presque plus de poudre et que l'amiral va être forcé d'en demander à Hong-Hong aux arsenaux anglais. L'amiral a fait ouvrir un compte courant à la banque Dent, à Hong-Kong ; la métropole payera ; nous n'avons pas d'autre moyen de nous « débrouiller ». Si l'expédition coûte si cher, à qui la faute ?

13 *juillet.* — Le courrier apporte la nouvelle du combat de Montebello, 20 mai. Les journaux sont dévorés, l'éloge du général Forey est dans toutes les bouches.

20 *juillet.* — Nouvelle conférence. Je crois que si l'amiral pouvait marcher de l'avant, il enverrait promener tous ces magots !

28 *juillet.* — Le même courrier nous apporte d'excellentes et de tristes nouvelles : le combat de Palestro, la bataille de Magenta, l'entrée de l'empereur à Milan et la lugubre affaire du Peï-Ho.

D'après les clauses du traité signé à Tien-Tsin, le 27 juin 1858, l'Angleterre et la France devaient avoir chacune un ambassadeur résidant à Pékin. Ce traité ayant été ratifié, vingt-sept navires anglais, dont dix canonnières, et deux bâtiments

français, le *Norzagaraï* et le *Duchayla,* se présentent devant l'embouchure du Peï-Ho pour conduire nos ambassadeurs à Pékin.

Les Chinois refusent le passage, sous prétexte que l'escorte est trop forte, et qu'ils ne peuvent lui livrer la route militaire de Pékin ; ils offrent de faire conduire nos ambassadeurs à la capitale par une autre voie : ceux-ci persistent à vouloir passer par le Peï-Ho.

Le 25 juin 1859, les canonnières anglaises et le *Norzagaraï,* ayant à son bord la compagnie du *Duchayla,* franchissent la barre du Peï-Ho. Les Chinois ont fait trois estacades ; la première est rompue. Les forts commencent le feu sur les navires, qui s'avancent à la queue leu leu ; le premier boulet enfile une canonnière et tue dix-sept Anglais. L'ennemi ne tire qu'avec du gros calibre et presque à bout portant, tous les coups portent. La riposte produit peu d'effet, les obus s'enfoncent dans des remparts de boue. L'amiral anglais Hope est blessé d'une balle à la cuisse ; il arbore successivement son pavillon sur trois canonnières, cinq d'entre elles sont mises hors de service ou coulées.

A six heures du soir, après un combat acharné, on tente un débarquement. Les forts sont entourés de marécages, les soldats s'enfoncent dans

la vase et ne peuvent se servir de leurs armes ; les Chinois les criblent de projectiles. En moins d'une demi-heure tout est terminé, le désastre est complet : plus de trois cents Anglais et quelques Français sont engloutis dans les boues de la plage. Les pertes totales s'élèvent, pour les Anglais, à quatre cent soixante-quatre tués ou blessés, dont trente-sept officiers ; pour les Français, à quatre tués et dix blessés.

Les ambassadeurs et ce qui reste de leur escorte se sont retirés à Shang-Haï ; ils ont envoyé à leurs gouvernements par le premier paquebot leurs secrétaires d'ambassade chargés de demander des renforts suffisants pour venger cette défaite, où les alliés ont vaillamment combattu, quoique sans espoir de succès.

4 *août.* — L'épidémie continue à faire de nombreuses victimes. Hier le capitaine Cadaubon a succombé. La 15e compagnie du 3e régiment part pour Canton. On craint que les Chinois, gonflés d'orgueil par la facile victoire du Peï-Ho, ne suscitent des conflits et que la vie des Européens ne soit en danger.

11 *août.* — Je viens d'assister à une conférence pour laquelle j'avais été commandé de service.

Les pourparlers ne semblent pas très avancés. Les mandarins ne répondent presque jamais aux questions qu'on leur pose, ils les éludent avec un art infini. On ne leur demande pourtant rien d'exorbitant : les principaux ports ouverts à notre commerce, un consul résidant dans le pays, la liberté des cultes et les missions catholiques mises sous la protection de la France. Je n'ai pas entendu parler d'occupation de territoire. Les négociateurs annamites ne veulent pas admettre que nous protégions les missions catholiques :

« Avec cette clause vous auriez toujours, disent-ils, un prétexte pour revenir quand vous le voudriez. »

Ils ajoutent : « Vos missionnaires sont des agents politiques, qui ne viennent pas en Annam uniquement pour enseigner la religion de Jésus; leur prosélytisme a surtout pour but de fomenter des troubles dont votre nation sait ensuite tirer parti. »

Il eût été facile de leur répondre que le frère aîné de l'empereur Tu-Duc, ayant sollicité l'appui des chrétiens pour ressaisir le sceptre qui lui était destiné, avait reçu de Mgr Pellerin cette simple réponse :

« Les chrétiens ne détrônent pas les rois, même dans les temps de persécution; ils sont tou-

jours et partout des sujets fidèles, et vous apprendrez ce qu'est leur fidélité si vous régnez un jour. »

Pour mettre fin à des pourparlers inutiles, l'amiral donne à l'ennemi un dernier délai de vingt-cinq jours pour donner une réponse définitive. Si, le 6 septembre, nos conditions dernières ne sont pas acceptées, nous recommencerons les opérations.

15 *août,* fête de l'empereur. — Nous passons assez tristement ce jour de fête ; le cimetière de Tourane se remplit de plus en plus.

Les mandarins demandent une nouvelle conférence ; on leur répond que toute discussion est désormais inutile, qu'ils n'ont qu'à accepter ou refuser nos dernières propositions.

19 *août.* — On envoie encore une compagnie à Canton ; elle s'embarque sur la *Didon,* cela fait supposer que les nouvelles de Chine sont peu rassurantes.

29 *août.* — L'ennemi cherche encore une fois à entrer en négociations. Les mandarins sont reçus par le Père Legrand à bord de la lorcha ; l'entrevue ne dure que quelques minutes. Mon camarade Pied, malade, part pour la France.

6 *septembre.* — Tout est rompu. Les Annamites se sont joués de nous. Leur but était de gagner du temps pour pouvoir faire leur récolte de riz. Nous allons sans doute sortir de notre inaction.

8 *septembre.* — Une reconnaissance, sous les ordres du commandant du génie Déroulède, se dirige du côté des lignes annamites et du bois de bambous. Quelques cases servant d'abri aux avant-postes ennemis sont brûlées; sur la route de Hué on distingue des sentinelles et un va-et-vient continuel de troupes.

Un bâtiment marchand arrive de Hong-Kong et apporte la nouvelle qu'un armistice est signé entre l'empereur des Français et l'empereur d'Autriche. Le courrier de France, toujours impatiemment attendu, n'est pas encore arrivé ; il est très en retard.

9 *septembre.* — Deux compagnies partent du fort de l'Est, escortées par les embarcations, et vont s'emparer d'une batterie non armée, déjà enlevée le 7 mai; le génie détruit l'ouvrage et le mirador.

10 *septembre.* — Nouvelle reconnaissance des lignes ennemies, nous nous en approchons jusqu'à

deux cent cinquante mètres ; l'ennemi ne tire pas.

12 *septembre*. — Le commandant des Pallières part en reconnaissance avec cent hommes ; il longe les lignes dans toute leur étendue et s'en approche à cent cinquante mètres. Les Annamites se tiennent sur le parapet et nous regardent sans tirer. Le génie achève de lever ses plans, sous la direction du commandant Déroulède.

13 *septembre*, arrivée du paquebot. — Le précédent courrier est perdu : le *Thèbes*, qui le portait, s'est échoué ; son personnel a pu rejoindre Hong-Kong, en louant une jonque chinoise à Haï-nan.

La guerre d'Italie est terminée, la paix a été signée à Villafranca. Va-t-on enfin penser à nous? Le guet-apens du Peï-Ho ne restera certainement pas impuni; mais les Anglais, dont le drapeau a été surtout engagé, ne vont-ils pas nous entraîner dans une guerre dispendieuse dont ils tireront les meilleurs profits ? Allons-nous oublier que si nos voisins d'outre-Manche ont de grands intérêts en Chine, les nôtres sont surtout en Indo-Chine ? Notre vaillant amiral nous disait dernièrement :

« N'aurais-je plus que quatre hommes et un caporal, le drapeau français flotterait encore à Tourane. »

14 *septembre*. — Les troupes qui occupent les forts de la rade et le camp de Tien-Tcha arrivent en rivière :

« Demain, nous dit l'amiral, nous aurons notre petit Solférino. »

La mauvaise foi des Annamites mérite un châtiment.

VI

COMBATS DU 15 SEPTEMBRE ET DU 18 NOVEMBRE

Combat du 15 septembre. — Sentinelles vigilantes. — Le lieutenant Boreau. — Prise du fort de droite et du fort Rouge. — L'attaque de flanc. — Prise de la seconde ligne. — Les éléphants de guerre. — Prise des batteries de l'îlot. — Tristes adieux. — Le contre-amiral Page. — Combat du 18 novembre. — Mort du commandant Déroulède. — Prise des forts de la route de Hué. — Évacuation progressive des avant-postes. — Assassinat du sous-lieutenant Prot.

Combat du 15 *septembre.* — Trois colonnes d'attaque sont formées : 1° colonne de droite, commandée par le lieutenant-colonel Reybaud, ayant sous ses ordres le commandant des Pallières, composée d'une section du génie en avant-garde, commandée par le lieutenant Boreau, et de sept compagnies d'infanterie de marine ; 2° colonne du centre, composée de troupes espagnoles, sous les ordres du colonel Lanzarotte ; 3° colonne de gauche, commandée par le capitaine de vaisseau Raynaud, ayant sous ses ordres le commandant

Vallière, composée d'une section du génie, du bataillon de marins et d'une compagnie d'infanterie de marine.

Les embarcations armées en guerre sont sous les ordres du capitaine de frégate Liscoat. La réserve, — trois compagnies d'infanterie de marine et l'artillerie, — est commandée par le chef de bataillon Breschin.

La colonne de droite quitte l'ouvrage à cornes vers trois heures et demie du matin. A proximité du bois de bambous, notre marche est signalée par les sentinelles ennemies, qui frappent l'un contre l'autre deux petits bâtons en bambou. Nous continuons notre route, un peu agacés par ce tac-tac répété par les postes avancés, et qui résonne dans le silence de la nuit. Arrivés à cinq ou six cents mètres de la ligne ennemie, un poste avancé nous envoie une décharge de pierriers et se retire aussitôt. Surpris, nos hommes saluent les projectiles ennemis.

Le colonel Reybaud, — un vieux dur à cuire, disent les marsouins, — les apostrophe :

« Hé bien! avez-vous bientôt fini vos salamalecs? Entendez-vous le tam-tam? Allons, debout! la danse va commencer. »

La ligne ennemie se trouve en avant des anciens forts de Don-Mai et de Mi-Thi; elle se compose de

trois grands forts carrés, reliés entre eux par des retranchements à crémaillères et à redans, sur une étendue de trois kilomètres. Notre colonne doit enlever le fort de droite le plus important, pendant que les Espagnols attaqueront celui du centre, et les marins la redoute de gauche. En même temps, les embarcations feront taire les batteries de la rive droite et détruiront les deux batteries de l'îlot.

Au point du jour, l'amiral envoie par son aide de camp l'ordre au colonel Reybaud de commencer l'attaque.

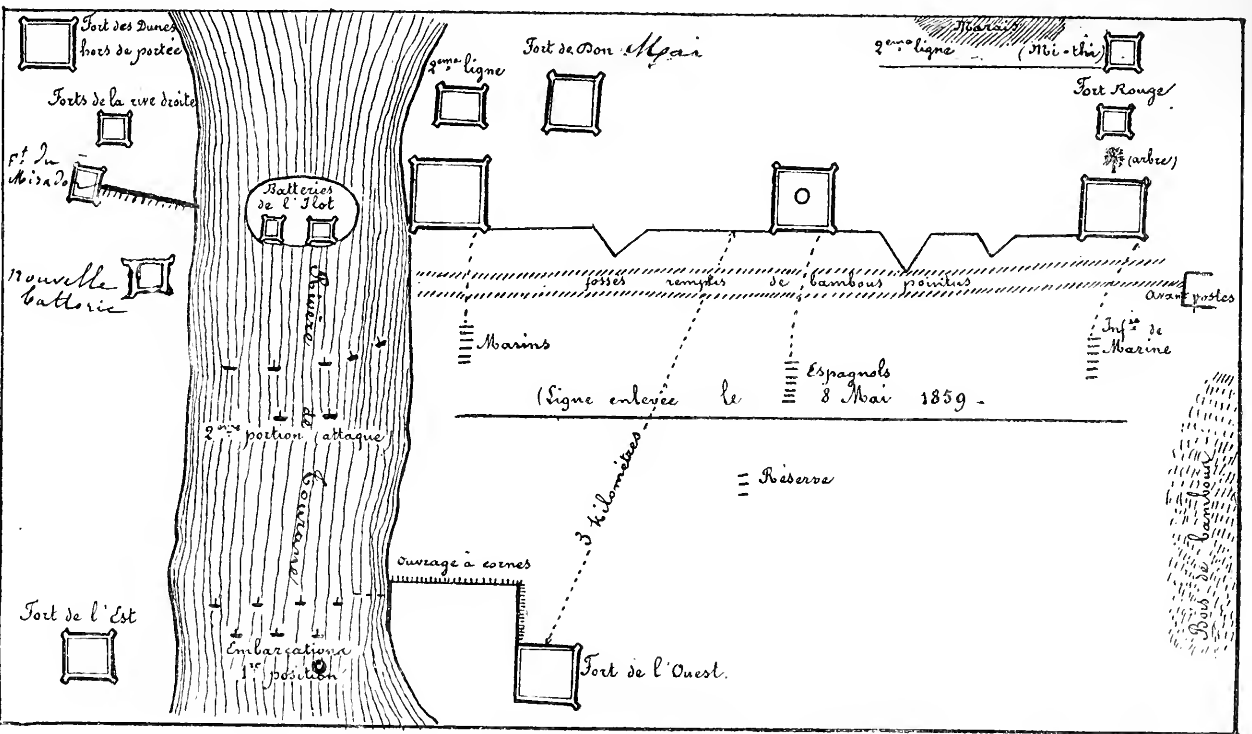
Afin d'empêcher les troupes annamites qui se trouvent dans le bois de bambous de nous attaquer par derrière et de nous placer ainsi entre deux feux, ma compagnie reçoit l'ordre de se déployer sur notre flanc droit pendant l'attaque de front.

Sur toute la ligne ennemie les gongs retentissent; le colonel Reybaud fait sonner la charge par tous les clairons réunis. Le lieutenant du génie Boreau prend une échelle et s'élance le premier à l'assaut; il tombe grièvement blessé d'un coup de lance. Pendant que quatre compagnies cherchent à escalader le rempart, une autre compagnie, déployée en tirailleurs dans les fossés remplis de bambous pointus, tire sur les défenseurs qui se montrent au parapet et aux

embrasures. L'ennemi résiste assez vigoureusement; mais, lorsqu'il aperçoit la pointe de nos baïonnettes, il s'enfuit. On enlève ensuite le fort Rouge et une autre redoute, placés un peu en arrière de la ligne et disposés de manière à empêcher de tourner le fort de droite.

Pendant l'attaque de front, ma compagnie tiraille contre les troupes du bois de bambous. Nous nous apercevons que l'ennemi exécute un mouvement de flanc gauche; bientôt une forte colonne, — mille cinq cents hommes environ, — débouche dans la plaine sur nos derrières, ayant en tête trois éléphants, sur lesquels sont placés des pierriers que les cornacs déchargent sur nous. Nous recevons une assez grande quantité de projectiles; nous sommes heureusement protégés par le parapet des avant-postes, ennemis derrière lequel nous nous sommes placés.

Malgré notre fusillade, l'ennemi s'avance toujours; un mandarin, l'épée à la main, court à plus de cinquante mètres en avant de ses troupes. Mon capitaine fait prévenir le commandant Breschin, qui accourt avec deux compagnies de réserve. Nous nous portons alors en avant, pour couper la retraite à l'ennemi; mais il fait demi-tour et disparaît dans le bois de bambous. Nous suivons sur le sable les énormes traces des éléphants : quel



Combat du 15 septembre 1859.

dommage que nous ne puissions pas en prendre un !

Le commandant Breschin nous dirige alors sur la droite de la ligne ennemie, en rase campagne. Nous tirons sur des soldats qui, chassés des forts, s'enfuient de tous côtés. Après un parcours de deux kilomètres, nous nous emparons d'une ligne assez mal fortifiée, — Mi-Thi à Don-Mai, — à cheval sur la route de Hué et de Camlé ; de cet endroit on aperçoit le mirador de Camlé, situé à environ un kilomètre. Nous brûlons le fort de Mi-Thi et les cases environnantes, et effectuons ensuite la retraite ; la 35e compagnie forme l'extrême arrière-garde.

Au moment d'atteindre le fort Rouge, nous entendons derrière nous un grand bruit de tam-tam ; nous faisons demi-tour et voyons, à environ huit cents mètres, les Annamites rangés en bataille sur un front très étendu. Les mandarins ont rassemblé leur armée chassée des lignes ; des éléphants marchent en tête ; les Annamites agitent des pavillons rouges et blancs ; le spectacle est imposant. Le capitaine Domange, qui a le commandement de toute l'arrière-garde, ordonne d'exécuter à huit cents, puis à sept cents mètres, des feux de section. En commandant le feu, je désigne les éléphants comme objectifs ; ces fiers

et nobles animaux ne paraissent nullement émus de toutes ces décharges, ils font tranquillement demi-tour, pendant que l'armée annamite se



Des éléphants marchent en tête.

débande de nouveau. Nous rejoignons la colonne du colonel Reybaud, en brûlant toutes les cases qui se trouvent sur notre passage.

Pendant que l'infanterie de marine s'empare des forts de droite et poursuit l'ennemi, les marins

enlèvent les forts de gauche. Les embarcations ne parviennent à éteindre le feu des batteries de la rive droite qu'après une longue et très vive canonnade. Les soldats qui défendent les batteries de l'îlot, fortement incommodés par le feu plongeant dirigé du fort de gauche enlevé par les marins, se réfugient sur la rive droite.

La colonne du centre est arrivée en retard. Lorsque les Espagnols se sont approchés des lignes, le fort qu'ils devaient attaquer était déjà enlevé par l'infanterie de marine.

Dans cette journée, quarante canons ont été pris à l'ennemi, et les deux lignes, — y compris les deux batteries de l'îlot, — ont été détruites, autant que faire se peut. Toutes les cases environnantes, même celles des conférences, ont été brûlées.

Nos pertes s'élèvent à quarante tués ou blessés; parmi les premiers se trouve un lieutenant d'infanterie de marine, Georgi, mort d'insolation en quelques minutes.

A dix heures, on évacue les lignes ennemies. Nous arrivons au camp à midi; le soleil, qui darde sur nos têtes, a fait encore quelques victimes.

16 *septembre*. — Au réveil, on envoie un piquet armé et une corvée chercher un canon annamite

qui a été laissé hier près des cases des conférences. Le canon n'est pas retrouvé, et nous sommes reçus par un feu très vif de pierriers et de mousqueterie. L'ennemi a repris possession des positions que nous avons enlevées la veille. Pour nous narguer, il tire sur toute la ligne ; son feu continue encore un quart d'heure après le départ du piquet. Les mandarins pourront chanter victoire et faire croire à Tu-Duc qu'ils ont forcé les barbares à retourner honteusement dans leur camp.

Notre impuissance n'est, hélas! que trop manifeste. Nous ne pouvons rien entreprendre de sérieux dans l'intérieur du pays, faute de renforts et surtout de moyens de transport.

19 *septembre.* — Les Annamites réparent les embrasures des forts enlevés par nous le 15 septembre ; les retranchements sont remis en bon état. Ce matin, dans une reconnaissance, on a pris huit bœufs.

25 *septembre.* — Sur sa demande, l'amiral est remplacé dans son commandement ; son successeur, le contre-amiral Page, est attendu à Hong-Kong par le prochain paquebot.

Le remplacement du vaillant amiral nous cause

à tous un vif chagrin. On comprend, du reste, qu'il n'ait pas voulu avoir plus longtemps la responsabilité d'une situation non seulement blessante pour son amour-propre, mais surtout préjudiciable aux intérêts de la France. Puisque, malgré ses demandes réitérées, les renforts, le matériel, etc., n'ont pas été envoyés, que ses efforts ont été ainsi paralysés; qu'en outre on voulait, assure-t-on, lui imposer des opérations impossibles à exécuter avec les faibles effectifs dont il dispose, on devait s'attendre à une demande de résignation de commandement.

1er *octobre*. — Une attaque de choléra me force à quitter la rivière pour entrer à l'ambulance de Tourane. Dans l'embarcation qui fait le service de l'ambulance, se trouve un soldat de l'infanterie de marine sur le point de mourir; l'aumônier avant le départ lui donne l'absolution. Mon entrée à l'hôpital avec ce cadavre me fait faire de salutaires réflexions : suis-je prêt à paraître devant Dieu ?

2 *octobre*. — J'ai bien cru qu'hier était mon dernier jour ! Une forte dose de laudanum a heureusement arrêté le mal; mais j'ai toujours des crampes qui ne me laissent pas un instant de

repos. Le docteur affirme que dans quelques jours je serai complètement rétabli.

6 *octobre.* — On lève le camp de la rivière. Sauf trois compagnies, toutes les troupes rentrent à Tourane; ma compagnie va occuper les avant-postes de Tien-Tcha.

10 *octobre.* — En rivière, tout est tranquille : l'ennemi ne se montre pas; mais, dans une reconnaissance, on a constaté qu'il continuait à se fortifier dans ses lignes.

19 *octobre.* — Le contre-amiral Page vient d'arriver; il est à bord du *Phlégéton,* qui nous apporte le courrier. Le 14 août, les troupes d'Italie ont fait à Paris une entrée triomphale. Le contre-amiral Page est nommé commandeur de la Légion d'honneur, et le capitaine de vaisseau Reynaud contre-amiral.

23-24 *octobre.* — Les deux amiraux visitent les avant-postes de Tourane; ils se rendent aussi en rivière.

27 *octobre.* — Arrivée du courrier. — On croit, en France, que la paix est sur le point d'être signée en Cochinchine. — Nous allons faire notre

dernière visite à l'amiral Rigault de Genouilly. Tristes adieux! L'émotion de l'amiral est visible; il nous remercie chaleureusement de notre bon concours, de notre dévouement, qui, dans des circonstances difficiles, lui ont rendu la tâche facile; plusieurs d'entre nous ont les larmes aux yeux.

29 *octobre.* — L'amiral Rigault de Genouilly, dans un touchant ordre du jour, fait ses adieux aux marins et soldats du corps expéditionnaire.

31 *octobre.* — Je vais faire une visite particulière de remerciements à l'amiral; il m'apprend que je suis proposé pour lieutenant pour le combat du 15 septembre. Les officiers accompagnent l'amiral à l'embarcadère. Il quitte la rade de Tourane à la tombée de la nuit; tous les navires le saluent comme amiral de France. Le contre-amiral Reynaud et plusieurs autres officiers retournent aussi en France : je connais bien des camarades qui envient leur sort!

1er *novembre.* — Le contre-amiral Page prend, à partir de ce jour, le commandement du corps expéditionnaire; par un ordre du jour, il nous fait connaître la composition de son état-major.

2 *novembre.* — Nous conduisons à sa dernière

demeure le lieutenant du génie Boreau, mort hier des suites de la blessure reçue le 15 septembre.

3 *novembre.* — On commence à évacuer les avant-postes de Tien-Tcha; deux compagnies les quittent et vont occuper le fort du Nord. On enlève plusieurs baraques, même sur le plateau de la Convalescence. L'amiral veut, paraît-il, concentrer les troupes autour des forts.

4 *novembre.* — Les chefs de corps ou de services présentent les officiers à l'amiral. Cette visite officielle nous impressionne péniblement. Le langage de l'amiral est une critique plus ou moins déguisée de la conduite de son prédécesseur. Il ne suffit pas de dire que les résultats obtenus ne sont pas en rapport avec les sacrifices imposés, il faut pouvoir marcher de l'avant :

La critique est aisée, et l'art est difficile.

Nous allons voir à l'œuvre notre nouveau chef.

Le *Prégent* ramène deux navires, l'un anglais et l'autre français, le *Macao,* jetés sur la côte d'Haï-nan par le typhon du 20 octobre. Le cyclone s'est fait sentir jusque dans la rade de Tourane ;

une embarcation de la *Gironde* a chaviré, et un matelot s'est noyé.

La *Gironde* part à la recherche d'un navire américain échoué dans le sud, et ayant à bord un grand nombre de coolies chinois. De là, elle doit aller à Hong-Kong chercher le courrier de France.

11 *novembre.* — On continue à évacuer les avant-postes; le blockhaus et une partie des baraques sont démontés. Ma compagnie va s'installer au fort du Nord.

16 *novembre.* — L'amiral traverse la presqu'île à cheval et va s'embarquer sur une canonnière mouillée depuis quelques jours dans la baie de Culao-Cham. Après avoir visité les environs de Faï-fo, l'amiral rentre le soir à Tourane.

17 *novembre.* — A six heures du soir, les troupes françaises de Tourane et deux compagnies espagnoles s'embarquent sur la *Marne;* l'autre partie des troupes espagnoles est embarquée sur le *Jorgo-Juan,* navire de guerre à vapeur espagnol; il ne reste à Tourane que les postes qui gardent les forts.

18 *novembre.* — Affaire de Kien-Chan. —

L'amiral se propose d'enlever aujourd'hui les forts situés dans le nord-ouest de la baie de Tourane, qui défendent la route de Hué. Cette route, après avoir contourné la baie, remonte presque à pic jusqu'au col, où se trouvent un fort et la grande porte de la route impériale : en s'emparant des forts de la partie occidentale de la baie, on intercepte, de ce côté, les communications avec la capitale de l'empire. L'amiral a tenu secret son projet jusqu'au dernier moment; il est probable que l'excursion faite hier à Faï-fo avait pour but de tromper l'ennemi sur ses intentions.

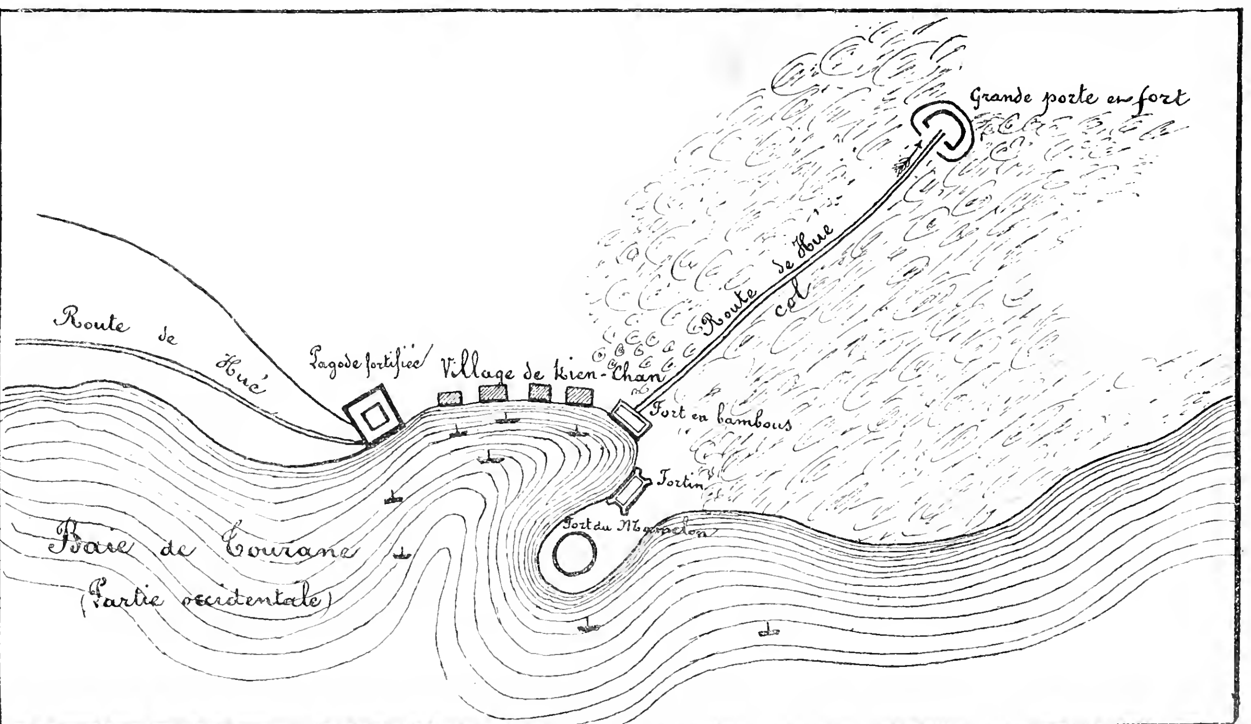
Deux colonnes d'attaque sont formées : 1° la colonne du commandant des Pallières, composée d'une section du génie, d'une compagnie d'artillerie et de six compagnies d'infanterie de marine; elle doit s'emparer des deux forts en bambous qui se trouvent à cheval sur la route; 2° la colonne des Espagnols, chargée d'enlever le fort en pierre, situé sur un mamelon, et qui défend la baie et la route.

La réserve, commandée par le lieutenant-colonel Reybaud, est composée de cinq compagnies d'infanterie de marine et de deux compagnies espagnoles; elle ne doit débarquer qu'à la fin du bombardement; son objectif est une pagode fortifiée, désignée sous le nom de poste

aux lettres, située sur le rivage avant le premier fort en bambous.

A six heures du matin, les bâtiments se dirigent vers le nord-ouest de la baie dans l'ordre suivant : les deux canonnières *l'Avalanche* et *l'Alarme;* la *Némésis,* remorquée par le *Prégent;* le *Jorgo-Juan,* le *Phlégéton,* remorqué par le *Norzagaraï;* enfin la *Marne.* Les troupes d'attaque sont embarquées dans les chaloupes; la réserve est à bord de la *Marne.* Il se produit un ralentissement dans la marche, par suite de la rupture du grand mât du *Prégent.*

Vers neuf heures, les bâtiments français sont embossés devant les forts en bambous, et le navire espagnol devant celui du Mamelon. Les Annamites commencent le feu : les boulets du fort du Mamelon passent par-dessus les bâtiments; un obus envoyé par le navire espagnol éclate dans ce fort et le réduit au silence. Le premier fort en bambous, écrasé par le feu presque à bout portant des bâtiments, ne tire que quatre coups; malheureusement son troisième boulet coupe en deux le commandant du génie Déroulède, placé aux côtés de l'amiral sur la dunette de la *Némésis.* L'amiral est couvert de sang; ce même boulet tue un quartier-maître timonier, casse les haubans du mât d'artimon et blesse deux aspirants de



Attaque des forts de la route de Hué (18 novembre 1859).

marine et quelques matelots. La batterie de pierriers, qui avait commencé le feu, ne tire plus. Les obus ont enflammé le fort en bambous, les poudrières sautent ; mais l'ennemi a déjà pris la fuite.

Les troupes descendent à terre et ne trouvent plus personne dans les forts, excepté à celui du Mamelon, où les Espagnols font trois prisonniers et s'emparent de cinq pièces de 24 en fer passablement rouillées; le fort en bambous est armé de trois caronades de 12 et de quelques pierriers. Le village de Kien-Chan est intact ; défense est faite de le brûler.

A midi, la réserve repart pour Tourane; les autres troupes occupent la pagode fortifiée, — Français, — et le fort du Mamelon, — Espagnols. Les deux canonnières restent mouillées devant le village ; les autres bâtiments reprennent leur ancrage habituel.

19 *novembre*. — En présence de l'amiral, nous rendons les derniers honneurs au commandant Déroulède, ainsi qu'au quartier-maître tué à ses côtés. Quelques instants après cette funèbre cérémonie, la *Gironde* jette l'ancre dans la rade; elle apporte le courrier. Amère ironie du sort ! Le commandant Déroulède est nommé lieutenant-colonel.

Le navire américain à la recherche duquel la *Gironde* avait été envoyée s'est perdu corps et biens; huit cents coolies sont morts enfermés dans la cale !

La guerre avec la Chine est décidée; l'Angleterre et la France enverront chacune un corps expéditionnaire de dix mille hommes.

23 *novembre.* — Le commandant des Pallières s'empare, dans une reconnaissance, d'un fortin situé sur la route de Hué, à quelques centaines de mètres de la grande porte du col; il y trouve quelques canons.

24 *novembre.* — Je suis envoyé au blockhaus, où j'ai passé de si heureux jours; hélas! ce n'est pas pour y rester, mais pour le démolir.

Aux avant-postes, on démonte un autre blockhaus, ainsi que presque tous les baraquements. Il ne restera bientôt plus trace des travaux entrepris pour une occupation sérieuse au prix de tant de sacrifices ! Nous en sommes tous attristés. On doit supposer que l'amiral Page a reçu des instructions formelles pour procéder à une évacuation progressive de Tourane; mais alors pourquoi s'est-il emparé des forts de Kien-Chan?

27 *novembre.* — L'amiral part pour Saïgon sur le *Phlégéton;* le *Norzagaraï,* le *Jorgo-Juan* et la *Lucie,* bâtiment marchand, l'accompagnent; il emmène avec lui le colonel Lanzarotte avec cent vingt Tagals, une compagnie d'artillerie et quarante-cinq hommes du génie.

Je dis adieu à la forêt et reviens au fort du Nord.

5 *décembre.* — Les Annamites paraissent vouloir, sinon reprendre l'offensive, tout au moins nous empêcher de dormir. Voici deux nuits de suite qu'ils viennent tirer sur les forts de l'Est et de l'Ouest.

6 *décembre.* — Je viens de chasser dans l'isthme avec mon camarade Prot; j'ai tué quelques tourterelles et un pigeon vert; aux environs du fort de l'Est, nous avons levé une compagnie de perdrix. En les poursuivant, Prot a tiré à balle sur un buffle. L'animal furieux a fondu sur lui et l'a pourchassé jusque dans un bois, où heureusement se trouvait une case qui a servi de refuge.

7 *décembre.* — Au réveil, mon ordonnance accourt, tout ému, et me dit qu'une embarcation

vient d'accoster la chaussée de l'Observatoire et qu'elle contient le corps, sans tête, du sous-lieutenant Prot. Mon malheureux camarade, avec



Le Français reçut sur la tête un coup de crosse de son fusil.

lequel j'étais hier à la chasse, n'avait pas voulu revenir à Tourane avec moi; il désirait tuer encore quelques tourterelles.

Je me rends au fort de l'Observatoire, où le corps de mon ami a été déposé. Le cou est haché;

les avant-bras et les manches de la vareuse, sur lesquelles étaient cousus les galons, sont coupés. Comme nos têtes sont mises à prix, les assassins ont voulu prouver aux mandarins, en montrant les galons de leur victime, qu'ils avaient gagné la prime, qui est proportionnée au grade de l'officier.

8 *décembre*. — On a reconnu l'endroit où le meurtre a été accompli. Prot était très vigoureux; il s'est tellement débattu, que la terre est labourée avec ses pieds et ses mains. Un pêcheur a expliqué que le Français venait de tirer une tourterelle, et qu'un Annamite, qui le suivait depuis quelque temps et lui avait même ramassé du gibier, avait alors témoigné le désir de regarder un instant son fusil; le Français, sans défiance, le lui avait donné. Aussitôt d'un fourré sortent deux autres Annamites; le Français reçoit sur la tête un coup de crosse de son fusil; il tombe, les trois Annamites se ruent sur lui, le tuent avec des sabres qu'ils avaient cachés dans leurs manches, et lui coupent la tête et les avant-bras. Le pêcheur ajoute que les assassins sont des forçats auxquels on a promis grâce et argent, s'ils tuaient des mandarins français.

Le camarade de Larclause me raconte que

dernièrement, en chassant dans l'isthme, il avait remarqué des Annamites qui le suivaient à distance ; ils paraissaient vouloir l'entourer pour lui couper la retraite ; aussi avait-il eu soin de ne plus décharger son fusil et de tenir ainsi en respect ceux qui se trouvaient devant son chemin.

Pour venger notre camarade, nous mettons le feu au village près duquel il a été assassiné.

9 *décembre.* — Les officiers sont informés que désormais ils ne pourront plus chasser isolément ; ils devront être au moins trois et munis de balles ; à l'aller et au retour, ils devront se présenter au poste avancé de l'isthme.

10 *décembre.* — La nuit dernière, un chef de pirates, surnommé Garibaldi, qui était venu à plusieurs reprises à Tourane offrir ses services, a tenté d'assassiner le Père Legrand. On s'est emparé de lui et de sa bande ; ils seront tous, sans doute, passés par les armes.

En rivière, l'ennemi continue ses travaux et se remue ; une de nos reconnaissances a été vivement attaquée.

18 *décembre.* — Le *Duchayla* arrive avec le courrier. Les quatre régiments d'infanterie de

marine fournissent pour l'expédition de Chine chacun quatre compagnies, qui forment un régiment de marche à deux bataillons, commandé par le colonel de Vassoigne; l'effectif de ce régiment est de mille six cents hommes.

VII

ÉVACUATION DE TOURANE

Le village de Kien-Chan. — Départ de l'amiral Page pour Hong-Kong. — Nouvelle épidémie. — Évacuation de Kien-Chan. — Les mandarins s'amusent. — Le village flottant. — Désarmement et évacuation des forts. — Embarquement des troupes. — Tourane en feu. — Une nuit à bord. — Bordée d'obus. — Départ. — Dernier souvenir.

1860

7 *janvier*. — L'ennemi travaille sur la route de Hué ; il se fortifie surtout près de la grande porte impériale qui domine le col. Le village de Kien-Chan se remplit d'Annamites qui viennent se mettre sous notre protection ; une compagnie indigène est en formation. Les mandarins, pour effrayer la population et la forcer à nous quitter, font tirer sur le village par des soldats embusqués dans les bois. Le commandant des Pallières envoie une compagnie, qui refoule l'ennemi sur le fort du col.

13 *janvier.* — Le *Duchayla* arrive de Saïgon ; il apporte les ordres de l'amiral. L'évacuation de Tourane paraît décidée, car on commence à désarmer les forts de la rade et à démonter un grand nombre de baraques.

21 *janvier.* — Le *Duchayla* retourne à Saïgon avec une compagnie d'infanterie de marine.

Le courrier est arrivé. Le sous-lieutenant Prot est nommé lieutenant, à l'ancienneté, et chevalier de la Légion d'honneur.

Le cher camarade s'était fait remarquer au combat du 15 septembre par sa bravoure, peut-être un peu inconsidérée ; il a payé cher son mépris du danger ! Le sergent Rozé, de ma compagnie, est aussi décoré de la Légion d'honneur ; je suis heureux de le féliciter, ainsi que plusieurs soldats qui ont obtenu la médaille militaire.

Le général Cousin-Montauban est nommé commandant en chef de l'expédition de Chine ; il a sous ses ordres les généraux Jamin et Collineau, qui commandent les deux brigades formées par les 101e et 102e de ligne, le 2e bataillon de chasseurs à pied et le régiment de marche à deux bataillons de l'infanterie de marine.

28 *janvier.* — Le *Prégent* arrive de Saïgon. Au

départ, il a rencontré l'aviso à vapeur *le Forbin,* qui a fait la traversée de Toulon à Saïgon en soixante-quinze jours, sans presque avoir fait usage de sa machine.

La *Gironde* part pour Saïgon, ayant à son bord les officiers payeurs et les sections hors rang.

2 *février.* — Une lettre de l'amiral, adressée au commandant supérieur de Tourane, est apportée de Saïgon par la voie de terre ; l'Annamite chargé du message, qui lui a été remis par un mandarin, refuse de rapporter la réponse. La lettre, parvenue en seize jours, annonce que des pourparlers de paix sont engagés à Saïgon. On fait part de cette nouvelle au mandarin commandant en chef; il ne donne aucune réponse.

5 *février.* — La médaille militaire est conférée au vice-amiral Rigault de Genouilly pour les éminents services qu'il a rendus en Indo-Chine, et spécialement à Tourane, où, dans un moment difficile, il a su maintenir haut et ferme le drapeau de la France.

6 *février.* — L'amiral Page arrive de Saïgon sur le *Forbin.* Les conférences ont été rompues à la date du 1er février. Il n'est pas nécessaire

d'être diplomate pour se rendre compte que la cour de Hué, persuadée que nous allons retourner en Chine, n'acceptera aucun traité de paix ; elle espère que les événements nous forceront à quitter l'Annam à bref délai. Les préparatifs d'évacuation dont les Annamites sont témoins à Tourane ne doivent-ils pas les affermir dans leur résolution de ne rien concéder ?

8 *février*. — On envoie encore une compagnie d'infanterie de marine à Saïgon ; elle s'embarque sur la *Marne*.

9 *février*. — L'amiral part pour Hong-Kong ; il va recevoir le général Montauban, qui doit arriver à la fin du mois.

14 *février*. — Jamais l'infanterie de marine n'avait autant guerroyé. La sanglante affaire de Guémon, au Sénégal, où nous avons eu quarante tués et soixante-dix blessés, — le chef de bataillon Faron a reçu quatre blessures, — et celle de la Nouvelle-Calédonie, trente blessés, le capitaine Tricot tué, — ne témoignent-elles pas de nouveau que, sur tous les points du globe où flotte notre drapeau, le corps auquel j'ai l'honneur d'appartenir fait preuve d'abnégation et de bravoure?

18 *février*. — La dysenterie et une épidémie dont les symptômes déconcertent nos médecins font de nombreuses victimes ; le lieutenant de vaisseau de Fontenille est mort aujourd'hui ; mon capitaine n'a plus que peu de temps à vivre. Je viens de conduire à l'hôpital mon ordonnance ; il a les jambes enflées et ne peut plus manger. Avant-hier, souffrant des intestins, il a eu l'idée d'avaler un verre d'eau-de-vie dans lequel il avait délayé de la poudre ; ce singulier médicament lui a fait rendre un énorme ver. Qui sait si ce n'est pas le ténia qui occasionne cette maladie, dont on n'a pu encore reconnaître la nature ?

22 *février*. — Mon brave Dulout est mort. L'autopsie a été faite, le cœur est tacheté de points noirs ; les médecins reconnaissent l'impuissance de leur diagnostic. La perte de mon ordonnance m'afflige profondément ; jamais je n'ai rencontré un homme plus dévoué : il se serait fait tuer pour son lieutenant !

24 *février*. — Un bâtiment de commerce, venant de Hong-Kong, apporte l'ordre de l'amiral de former, à la date du 1er mars, avec les dix-huit compagnies d'infanterie de marine du corps expéditionnaire, un bataillon de six com-

pagnies de cent douze hommes chacune, et de tenir prêts à partir pour la France les hommes libérables et les quelques cadres des douze autres compagnies. L'amiral envoie également l'ordre d'évacuer Tourane dans le plus bref délai.

25 *février*. — Le bataillon en formation sera administré par le 3e régiment et commandé par le chef de bataillon Vallière ; les trois premières compagnies sont destinées à tenir garnison à Canton, les trois autres à Saïgon. Je fais partie des cadres qui doivent rentrer en France.

26, 27 *février*. — On commence à évacuer Kien-Chan. Les habitants de ce village, — au nombre de quatre cents, — et la compagnie indigène vont se loger aux avant-postes, en attendant leur départ pour Saïgon. Les baraques du fort du Nord sont presque toutes démontées.

29 *février*. — La *Lampra* est arrivée hier, dans la soirée, avec le courrier. Par décret du 24 décembre dernier, je suis nommé lieutenant au 2e régiment à Brest, pour le combat du 15 septembre. Cette nomination me réjouit d'autant plus, qu'elle coïncide avec mon prochain retour en France.

Ce matin, à quatre heures, l'ennemi, qui voit nos préparatifs d'évacuation, s'est amusé à tirer quelques coups de pierriers sur nos avant-postes.

A sept heures, on fait sauter le fort Isabelle, — fort du Mamelon. — Kien-Chan est abandonné ; les troupes reviennent aux avant-postes de Tourane.

1er *mars.* — Les habitants du village de la presqu'île de Tien-Tcha demandent à aller à Saïgon avec nous ; on les installe aux avant-postes, en attendant leur embarquement.

Les magasins de la plage sont démolis ; les embarcations quittent la rivière.

2 *mars.* — Cette nuit, l'ennemi a recommencé à jouer sa petite comédie ; il est venu tirer quelques coups de pierriers sur le fort de l'Ouest ; ses canons n'étaient même sans doute chargés qu'à blanc, car aucun sifflement de projectiles n'a été entendu.

La *Marne* arrive de Saïgon. Le port de Saïgon est ouvert au commerce. Quoique les conférences soient rompues, les mandarins demandent à ce que le commerce du riz ne soit pas entravé : il faut venir en Extrême-Orient pour ne s'étonner de rien.

Mon capitaine part pour la France sur l'*Amiral-Hamelin*. Puisse-t-il arriver à destination ! ce n'est plus qu'un squelette.

3 *mars*. — Les Annamites continuent à se divertir. Après avoir, cette nuit, déchargé quelques pierriers sur le fort de l'Ouest, ils ont brûlé quelques cases derrière le fort de l'Est.

Le nombre des Annamites qui se rallient à nous augmente chaque jour ; aujourd'hui il y en a près de trois mille. A l'aide de jonques prises à l'ennemi, on crée un village flottant ; néanmoins, faute de place, nous sommes obligés de renvoyer quelques familles.

Toute la journée le tam-tam retentit en rivière et à Kien-Chan ; l'ennemi circule dans ses lignes en agitant des drapeaux ; il fête sans doute notre prochain départ. Le Père Legrand croit qu'un grand mandarin, envoyé par Tu-Duc, passe une grande revue des troupes.

4 *mars*. — En rivière, les Annamites continuent à battre le tam-tam. A Kien-Chan ils travaillent à rétablir le fort Isabelle ; du fort du Nord on les voit remuer la terre.

L'enseigne de vaisseau Mariot part pour Saïgon sur une goélette ; il accompagne deux jonques, où

sont embarqués des Annamites de Kien-Chan.

5 *mars.* — A minuit, l'ennemi canonne le fort de l'Est; à quatre heures du matin, il tire à obus sur le fort de l'Ouest et l'ouvrage à cornes: l'un de ces projectiles tombe dans le fort de l'Ouest, mais n'éclate pas.

L'ambulance est évacuée, les malades sont transportés à bord des bâtiments. La batterie basse du fort du Nord est démolie ; on fait sauter aux avant-postes une ancienne poudrière annamite.

6 *mars.* — Le *Shang-Haï* arrive avec le courrier. Le général Montauban est arrivé à Hong-Kong; les Anglais lui ont rendu les honneurs et lui ont fait une brillante réception. Le général, commandant en second dans l'Inde, prend le commandement des forces anglaises en Chine.

Les hommes libérables et les cadres disponibles rentreront en France sur la *Capricieuse,* corvette à voiles de premier rang.

8 *mars.* — Le *Prégent,* qui arrive de Hong-Kong, apporte l'ordre de suspendre les travaux de désarmement et d'évacuation. Le gouvernement aurait-il réfléchi aux conséquences qu'aurait

l'abandon de Tourane par rapport à notre prestige, à notre influence en Indo-Chine?

La *Gironde* arrive de Manille avec quatre cent cinquante Tagals et cinquante chevaux pour le service des équipages à Saïgon.

9 *mars*. — Le *Prégent* repart pour Canton avec une compagnie d'infanterie de marine ; il a aussi à son bord le commandant des Pallières, qui est mis à la disposition du général Montauban.

11 *mars*. — Dans la nuit, cinq notables, envoyés par les mandarins, viennent à bord des jonques en partance pour Saïgon, pour engager les Annamites qui se sont ralliés à nous à ne pas nous suivre à Saïgon ; ceux-ci, pour toute réponse, les arrêtent et les remettent entre nos mains.

12 *mars*. — Nos fidèles Annamites se rendent à Saïgon sur les jonques et deux lorchas commandés par des enseignes de vaisseau.

Le *Shang-Haï* part aussi pour Saïgon avec trois officiers d'infanterie de marine.

16 *mars*. — Le sort en est jeté! Le capitaine de vaisseau Thoyon reçoit l'ordre formel d'évacuer Tourane. Le capitaine de vaisseau Dariès est nommé commandant supérieur de Saïgon.

On démolit les cases du camp espagnol, celles de la plage ; on travaille à enlever le charbon.

17 *mars*. — A minuit, le petit poste avancé de la pagode, — avant-postes de Tien-Tcha, — est attaqué et cerné par des Annamites armés de lances ; ils sont repoussés après une lutte corps à corps : deux soldats d'infanterie de marine sont blessés de coups de lance. On renforce immédiatement le petit poste ; deux heures après il est de nouveau attaqué par un plus grand nombre de soldats. Quelques coups de carabine et une sonnerie de clairons les mettent en fuite.

C'est la première fois que l'ennemi ose s'aventurer jusqu'à nos avant-postes de Tourane ; jusqu'ici toutes ses attaques avaient eu lieu en rivière.

Une des jonques servant au transport des Annamites à Saïgon revient à Tourane ; elle n'a pu continuer sa route par suite d'une voie d'eau.

On prend des dispositions en cas d'attaque des avant-postes. Une compagnie est commandée de piquet ; une chaloupe, armée en guerre, est placée en grand'garde ; tous les bâtiments doivent avoir une embarcation armée, prête à partir au premier signal donné par un feu rouge, hissé au mât de pavillon des avant-postes ; ces embarcations sont

placées sous le commandement d'un lieutenant de vaisseau.

Le commandant supérieur de Saïgon fait demander les noms des hommes libérables, qui consentiraient à rester à Saïgon pour être employés au service de la police et des douanes : la solde allouée est un schelling par jour ; personne ne se fait inscrire.

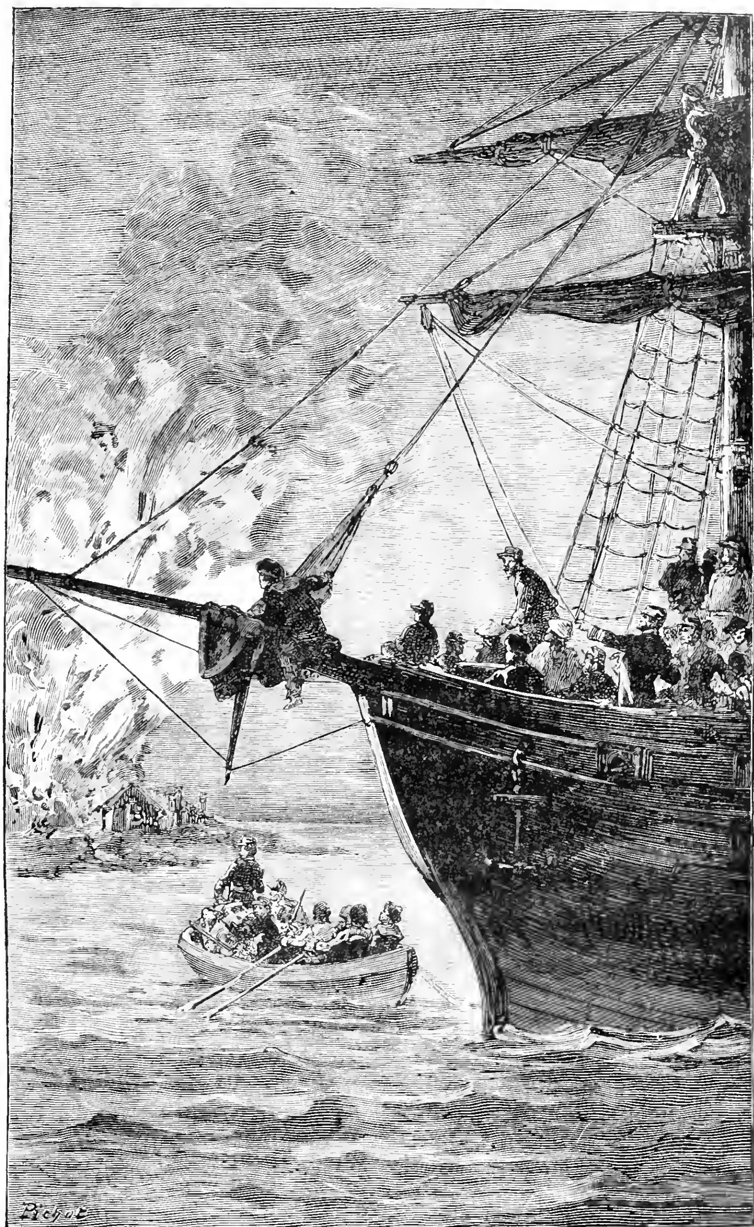
18 *mars*. — Les bagages des officiers et de la troupe sont embarqués.

Une des lorchas, en route pour Saïgon, est obligée de rentrer à Tourane ; son grand mât est cassé, en mer le temps est mauvais. Nos pauvres Annamites n'ont vraiment pas de chance ; leur fidélité est soumise à de rudes épreuves.

19 *mars*. — Les chalands et les embarcations des navires sont remorqués en rivière par la *Lampra*. On enlève les canons des forts de l'Est, de l'Ouest et de l'ouvrage à cornes.

La canonnière *l'Alarme* va mouiller dans le sud de la baie, pour protéger les canots pendant les opérations de désarmement des forts de la rivière.

On fait sauter les poudrières de la batterie basse et de la petite batterie espagnole du fort du Nord.



Le feu est partout.

Le *Prégent* part pour Hong-Kong; il a à son bord le lieutenant-colonel Reybaud, qui rentre en France. Pourquoi ce brave chef, si estimé de tous, n'a-t-il pas encore été nommé colonel? C'est un héros des journées de juillet 1830; on ne lui pardonne peut-être pas d'avoir été nommé sous-lieutenant par récompense nationale? On oublie, sans doute, qu'il a conquis tous ses autres grades à la pointe de son épée[1].

Le capitaine de vaisseau Thoyon, commandant supérieur de Tourane, quitte le plateau de la Convalescence et s'embarque sur la *Gironde*.

20 *mars*. — A minuit, l'ennemi vient attaquer les forts de l'Est et de l'Ouest; on lui répond par deux coups d'obusier. Les Annamites lancent, en même temps, dans la rivière deux brûlots assez inoffensifs, confectionnés avec des bambous et de la paille dans laquelle ils ont mis de la poudre. Le premier brûlot est saisi avant de prendre feu, le second s'enflamme après avoir dépassé les embarcations.

Les derniers canons des forts de la rivière sont

[1] En 1870, M. Reybaud était colonel en retraite. Nommé général pendant la guerre, il a été confirmé dans ce grade par la commission de revision des grades. Son fils, sorti de Saint-Cyr dans l'infanterie de marine, est arrivé rapidement colonel; il est mort très jeune, au Sénégal, je crois.

enlevés. On brûle les jonques et les bateaux de pêche qui se trouvent encore en rade ; les Annamites sont embarqués sur nos navires.

21 *mars.* — Dans la nuit, l'ennemi envoie une bombe dans l'ouvrage à cornes; l'*Alarme* riposte par deux coups de canon.

On embarque les chevaux. A midi, le génie fait sauter les poudrières du fort de l'Ouest et de l'ouvrage à cornes. Le feu est mis à toutes les cases de la rive gauche ; les troupes retirées au fort de l'Est rejoignent par terre les avant-postes de Tourane.

A trois heures, la poudrière du fort de l'Est saute ; on brûle les ajoupas aux environs du fort. A trois heures et demie l'évacuation de la rivière est terminée.

L'embarquement des troupes commence par les Espagnols, qui viennent de quitter la rivière.

On renforce les avant-postes. A onze heures du soir, l'ennemi, pour saluer notre départ, envoie sur le poste de la pagode une décharge d'au moins quarante pierriers. Les mandarins pourront maintenant proclamer qu'ils nous ont chassés à coups de canon : ce sont réellement de fins matois ; il est vrai, hélas ! que nous leur donnons la partie belle.

22 *mars*. — Évacuation de Tourane. — Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, de formidables détonations retentissent, tous les forts de Tourane sautent les uns après les autres ; le feu est partout ; la chaleur de cet immense brasier est tellement intense, qu'elle se fait sentir jusque sur le pont des navires.

Ma compagnie, désignée pour protéger la retraite, s'embarque sur la *Marne* à cinq heures du soir. Les larmes aux yeux, je quitte Tourane le dernier de tous.

Je passe toute la nuit sur le pont. Le coup d'œil est féerique ; Tourane est toujours en feu, l'embrasement est général.

L'îlot de l'Observatoire est éclairé par les flammes d'une jonque qui se reflètent sur les ondes tremblantes de la rade ; le mât en ignition lance des étincelles : on dirait une fusée retenue par une main invisible.

Les Annamites, qui n'ont jamais assisté à un pareil spectacle, semblent frappés de stupeur ; on n'entend aucun bruit dans l'isthme et la presqu'île de Tien-Tcha. Que doivent-ils penser en voyant que, la torche à la main, nous avons anéanti non seulement les forts, mais tous les travaux que nous avons nous-mêmes exécutés, au prix de tant de fatigues et de privations ?

Pourrons-nous ensuite nous étonner, s'ils nous traitent de « barbares »?

23 *mars*. — Départ de Tourane. — A huit heures du matin, pour prouver à la population que nous quittons volontairement Tourane, tous les bâtiments à vapeur font le tour de la baie et envoient chacun une bordée d'obus dans la direction des lignes ennemies: cette démonstration nous réconforte un peu. On aperçoit dans la rivière un grand nombre de jonques pavoisées; mais les Annamites se tiennent à une distance respectueuse des canons de nos navires.

A huit heures et demie, les navires quittent la rade de Tourane. Je jette un dernier regard attristé vers le cimetière que nous abandonnons, où reposent, si nombreux, ceux qui ont tout sacrifié à la patrie.

VIII

SÉJOUR A SAÏGON[1]

De Tourane à Saïgon. — Saïgon. — Camp des lettrés. — Ancienne et nouvelle citadelle. — Climat de la Basse-Cochinchine. — Naufrage de l'*Europe*. — Tombeau de l'évêque d'Adran. — La plaine des Tombeaux. — Le cimetière chinois. — La garnison de Saïgon. — Le mouvement commercial. — Les juifs de l'Extrême-Orient. — L'avenir de la colonie. — Départ de Saïgon.

26 *mars*. — La *Saône*, la *Marne*, la *Meurthe*, et un navire marchand qui transporte l'artillerie, sont les seuls bâtiments qui se rendent à Saïgon.

La *Marne* arrive la première au cap Saint-Jacques, à dix heures du matin; une heure après nous étions à Cangio. Nous y trouvons le stationnaire *la Didon*, le *Phlégéton*, et une lorcha dont un mât est cassé; elle est bondée d'Annamites de Tourane. Au delà de Cangio, nous croisons le *Norzagaraï*, qui descend la rivière; à midi et demi

[1] Voir le croquis, pages 149 et 249. — Saïgon et ses environs.

nous passons aux Quatre-Bras. Enfin, à quatre heures et demie, la *Marne* jette l'ancre devant Saïgon, après avoir rencontré sur sa route plusieurs navires de commerce anglais, des jonques chinoises et des embarcations cochinchinoises à balancier.

27 *mars*. — Nous débarquons. Les officiers sont logés tous ensemble dans des baraques de Manille, installées entre le camp des lettrés et la plage; cela nous fait regretter nos cases de Tourane, où chaque officier avait sa chambre.

La *Meurthe* et la *Saône* arrivent; les Tagals débarquent.

28 *mars*. — Je vais visiter le camp des lettrés : c'est un vaste rectangle entouré de murs, son architecture n'a rien de remarquable. De là je me rends à la citadelle que nous avons détruite : les fossés sont à peine comblés, et les murailles, dans beaucoup d'endroits, sont intactes. Pourquoi ne l'avoir pas réparée, au lieu de construire, presque à côté, une nouvelle citadelle d'un développement moins considérable, dont les fondations et les murs n'auront jamais la solidité de l'ancienne ?

Le nouvel ouvrage est presque achevé; il a la

forme d'un bonnet de prêtre, — un redan et des lignes à crémaillères.

1er avril. — Les troupes qui arrivent de Tourane sont fort éprouvées par le brusque changement de température auquel elles sont soumises. A Tourane, comme dans l'Annam proprement dit, une longue chaîne de montagnes, aux altitudes variées, modifie par son orientation du sud-est au nord-ouest l'ordre des saisons. Ainsi, pendant la saison des pluies à Tourane, la saison sèche règne à Saïgon, et inversement. Dans la Basse-Cochinchine, avril est le mois de transition de la mousson du nord-est à celle du sud-ouest; l'air est lourd, la chaleur énervante, des sueurs profuses couvrent tout le corps. Il se dégage du sol une buée chaude, qui provoque du malaise et souvent même des nausées. La nuit est aussi pénible à passer que le jour; la surexcitation des nerfs, — sans compter les moustiques, — enlève le sommeil. Le soir, nous allons nous promener le long de la rivière, où le flux et le reflux nous permettent de respirer un peu d'air frais.

2 *avril.* — Le capitaine de vaisseau Dariès, commandant supérieur de Saïgon, reçoit les officiers du corps expéditionnaire. Son mâle langage fait sur tous une excellente impression :

« Malgré les difficultés de l'heure présente, marins et soldats sauront défendre Saïgon contre toute entreprise, pendant que leurs camarades tireront vengeance de la perfidie chinoise. S'il y a moins de gloire à acquérir, les services rendus au pays seront, en revanche, plus importants. »

3 *avril.* — Un parlementaire vient de la part du grand mandarin, commandant la région, féliciter le nouveau commandant supérieur de Saïgon, et lui demander si l'on restera dans le *statu quo ;* c'est pousser la plaisanterie un peu loin !

4 *avril.* — Le *Kien-Chan* arrive avec le courrier. Le vice-amiral Charner doit venir en Chine par le prochain paquebot. Ceux qui se disent bien informés prétendent que le contre-amiral Page a été placé ainsi en sous-ordre par disgrâce, en raison du langage qu'il a tenu aux officiers du corps expéditionnaire après le départ de l'amiral Rigault de Genouilly.

Bien que la compagnie à laquelle j'appartiens soit à Brest, je suis mis à la disposition du gouverneur de Canton; je dois m'embarquer sur le *Kien-Chan.* Cette décision, à laquelle j'étais loin

de m'attendre, me serre le cœur. Malgré mon vif désir de rentrer en France, j'aurais été content de faire l'expédition de Chine; la perspective d'aller à Pékin me souriait. Mais j'avoue franchement que je préfère revoir ma Normandie et les miens que de tenir garnison à Canton. Mon état de santé laisse aussi à désirer; les fièvres intermittentes et le climat m'ont rendu presque anémique. Quoi qu'il en soit, les ordres ne se discutent pas ; il faut aller où le devoir m'appelle.

5 *avril.* — Une chaloupe espagnole venant de l'île Triton, entre Tourane et les Paracels, annonce le naufrage de l'*Europe* et demande qu'on aille au secours des naufragés. Le *Norzagaraï,* le *Kien-Chan* et la *Saône* partent avec des vivres. Mon départ pour Canton se trouve, par suite, retardé.

7 *avril.* — Je voudrais bien visiter le tombeau fameux de l'évêque d'Adran, qui mourut en 1799, à la « villa des Manguiers », située à six kilomètres de Saïgon. Malheureusement, pour s'y rendre, il faudrait aller du côté de Ki-Hoa, où les Annamites, depuis notre échec de l'année dernière, ont beaucoup étendu leurs lignes. Nous

savons par les missionnaires que le monument est construit dans le style des pagodes annamites [1].

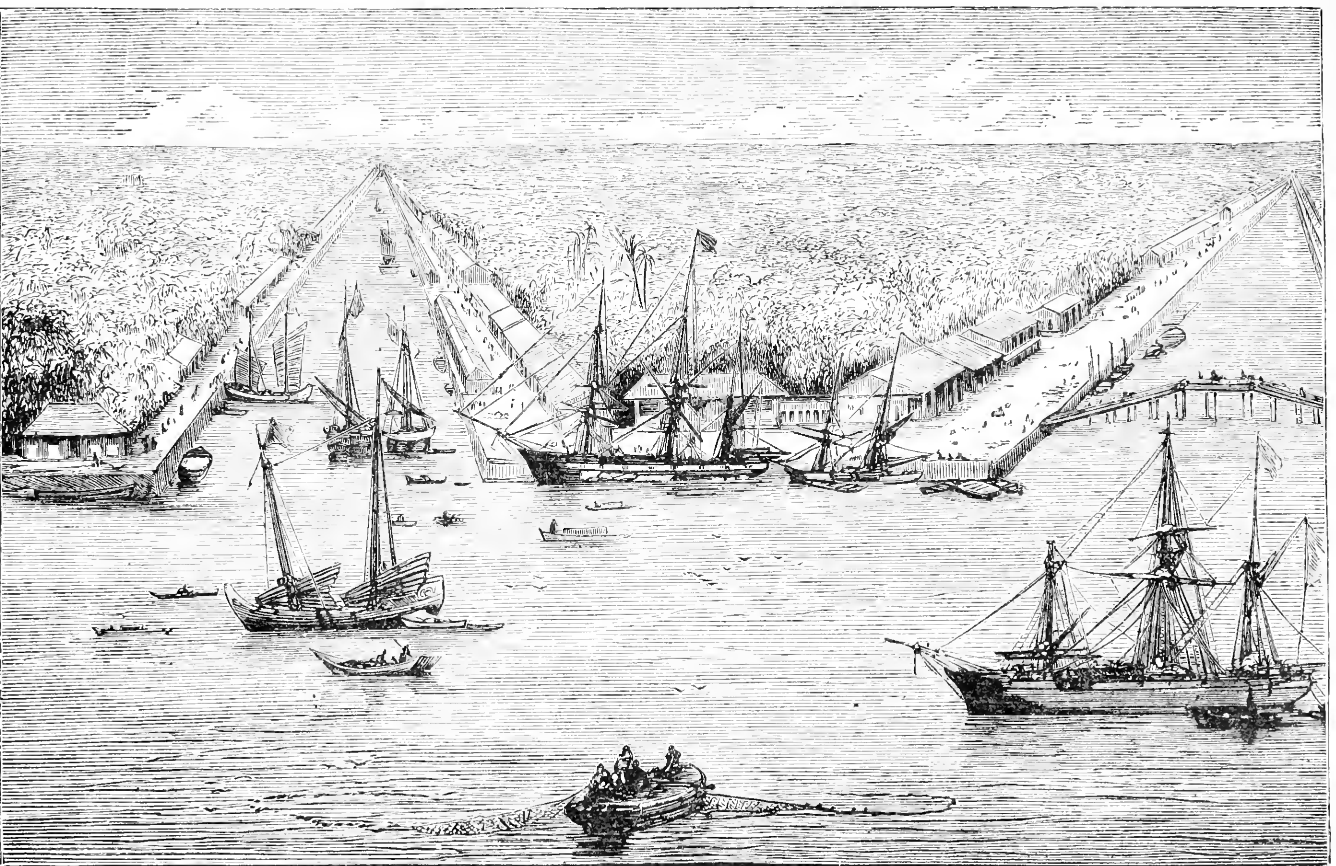
Il n'est pas non plus très prudent de s'aventurer dans la « plaine des Tombeaux », immense nécropole de plusieurs lieues carrées, où dorment du dernier sommeil un grand nombre de générations.

Dans cette plaine, dont l'aridité contraste avec la luxuriante végétation des environs de la ville, on n'aperçoit que des sépulcres, des tumuli et des monuments funèbres de toutes formes, mais surtout des pyramides et des pagodes dont l'entrée est gardée par des dragons en pierre.

Les Chinois ont aussi un vaste cimetière aux environs de Cholon : l'architecture, simple et presque uniforme, rappelle mieux que dans nos cimetières l'égalité devant la mort. Sur des tertres circulaires sont placées des plaques de marbre recouvertes d'inscriptions.

Les Annamites, comme les Chinois, ont toujours eu une grande vénération pour les morts. Quoiqu'il y ait un grand nombre de pagodes consacrées à Bouddha, à des divinités ou à des génies plus ou moins redoutés, en fait, le « culte des ancêtres » est leur seule religion. Aussi les

[1] En 1861, le tombeau a été déclaré propriété nationale; il sera entretenu à perpétuité aux frais de l'État.



Vue de Saïgon.

missionnaires ont été obligés de le tolérer, tout en cherchant à le rendre plus chrétien.

8 *avril.* — En me promenant aux environs de Saïgon, j'aperçois un Annamite qui a l'air de m'épier; je lui fais signe de s'approcher. Le turban en crêpe bleu foncé, les sandales, les larges et longues manches de la robe indiquent que j'ai affaire à un notable. Après quelques minutes d'hésitation, il s'avance vers moi et me salue jusqu'à terre. Par gestes et à l'aide de quelques mots annamites, je lui demande d'où il vient; il me fait comprendre qu'il habite les environs. Tout en causant, il jette un regard furtif sur le pistolet placé à ma ceinture. Moins confiant que mon infortuné camarade assassiné à Tourane, je me tiens sur mes gardes; mais j'éprouve une certaine jouissance à examiner cette physionomie astucieuse, sur laquelle il me semble lire le désir de me jouer un mauvais tour. Pour mettre fin au colloque, je prends mon pistolet, l'arme, et en braque le canon sur mon interlocuteur, en lui signifiant qu'il n'a plus qu'à faire demi-tour, ce qu'il exécute avec un louable empressement et force salamalecs.

10 *avril.* — Avec quelques cadres disponibles

et des hommes pris dans les trois compagnies d'infanterie de marine, on forme une quatrième compagnie. Une compagnie indigène est également constituée avec des cadres français.

La garnison de Saïgon, sans compter la douane et la police, est ainsi composée :

1° Quatre compagnies d'infanterie de marine;

2° Une compagnie indigène;

3° Deux compagnies espagnoles;

4° Une compagnie d'artillerie;

5° Un détachement du génie;

6° Cinquante cavaliers tagals, commandés par le sous-lieutenant d'infanterie de marine le Maréchal.

Les bâtiments en station sont :

Le *Primauguet* et le *Norzagaraï;* quelques petits navires sont chargés du service dans les arroyos, et spécialement dans l'arroyo chinois.

15 *avril.* — J'ai mis à profit la prolongation de mon séjour pour me renseigner sur le mouvement commercial de Saïgon et me faire une opinion sur l'avenir de notre nouvelle colonie.

Le port de Saïgon est ouvert au commerce depuis le 22 février. Les droits de douane sont fixés à deux piastres par tonneau, comme droit

d'ancrage, et pour l'opium, à vingt pour cent de la valeur, d'après les prix du marché de Singapour, donnés par notre consul.

Aussitôt après la levée du blocus, un assez grand nombre de navires et de jonques chinoises vinrent mouiller devant Saïgon; en quelques jours, on réalisa cent mille piastres de droits de douane. Ce début satisfaisant était un heureux présage pour l'avenir; on était en droit d'espérer que les navires de toutes les nations allaient affluer dans le port; les optimistes prétendaient même que Saïgon pourrait bientôt rivaliser avec Singapour.

Aujourd'hui il faut reconnaître que nos prévisions ne paraissent pas devoir se réaliser, du moins d'ici peu de temps. Tout d'abord les droits de douane sont trop élevés, ils devraient être réduits de plus de moitié; ensuite le commerce du riz est le seul qui, jusqu'à ce jour, ait été fait à Saïgon. Plusieurs navires chargés d'opium n'ont pas débarqué leur marchandise. En raison du prix élevé de cette drogue, les fumeurs annamites sont peu nombreux; il est vrai que la population de Saïgon a beaucoup diminué depuis la guerre : les mandarins ont fait, autant que possible, le vide autour de nous. Quant aux Chinois, ils ne sont pas sous notre dépendance directe.

Néanmoins, si l'exportation du riz n'avait pas

diminué, il n'y aurait qu'à se féliciter des résultats obtenus. Mais on ne s'est pas rendu compte que l'affluence des navires, venant chercher du riz à Saïgon, provenait de la famine qui règne dans l'Inde et de la guerre en Annam. Le prix du riz avait tellement augmenté, que les capitaines des premiers navires qui ont fait un chargement de cette denrée à Saïgon ont gagné quatre-vingts à cent pour cent. Le commandant du *François Ier* a vendu à Hong-Kong trois piastres le picul (soixante kilogrammes) de riz qu'il avait acheté une piastre.

Depuis, la situation s'est modifiée : les marchés de Singapour et de Hong-Kong sont largement approvisionnés de riz; par suite, les prix ont beaucoup baissé. En revanche, à Saïgon, le picul de riz coûte deux fois plus cher qu'autrefois. Ce renchérissement est dû, en grande partie, à nos bons Chinois de Cholon, qui ont accaparé le riz et les sapèques.

Les Chinois sont les juifs de l'Extrême-Orient. Si on ne prend pas des mesures énergiques à leur égard, l'accaparement de la monnaie et de toutes les marchandises se fera encore sur une plus grande échelle : les magasins de Cholon sont bondés de riz et de sapèques. A notre arrivée, cinq ligatures représentaient une piastre; actuel-

lement, le cours est de trois ligatures et demie. Pourquoi ne prévient-on pas le maire de Cholon que si le cours normal n'est pas rétabli, on s'emparera des sapèques, qui seront payés au taux légal ?

En résumé, Saïgon est dans une situation privilégiée pour le commerce. Le pays, sillonné en tous sens par des rivières et des arroyos, est d'une fertilité remarquable. Les bois odoriférants, l'ébène, le mûrier, le cotonnier, la canne à sucre, l'indigotier, l'aréquier, le cannelier, le poivrier, le tabac, etc., y abondent. Mais la colonie ne peut devenir florissante que si la ville chinoise est mise sous notre dépendance immédiate, aussitôt après la prise des lignes de Ki-Hoa, qui empêchent toute communication avec l'intérieur du pays. L'abandon dans lequel est actuellement Saïgon est déplorable; c'est à peine si le commandant supérieur peut, avec les quelques troupes dont il dispose, assurer la sécurité de la ville.

Notre nouvelle colonie deviendra-t-elle jamais un Singapour français? c'est le secret de l'avenir. Mais il ne faut pas oublier que si la position géographique de Singapour est incomparable, son immense développement commercial est dû surtout à la déclaration du premier gouverneur. Pourquoi nous aussi, dès le début, n'avons-nous

pas déclaré Saïgon port franc? N'était-ce pas le meilleur moyen d'attirer un très grand nombre de navires, et de faire connaître les immenses ressources qu'offre notre nouvelle possession[1]?

17 *avril.* — Le commandant supérieur, afin de se concilier les bonnes grâces des Annamites, va, dit-on, constituer à Saïgon un conseil municipal indigène.

L'administration annamite est presque identique à la nôtre. Le peuple tient essentiellement à ses libertés municipales, assurées par les maires, les conseils de notables et de canton, nommés à l'élection. La gestion des affaires générales est abandonnée aux délégués de l'administration supérieure.

En Annam, il n'existe aucune aristocratie de caste ou de race comme chez les Indiens, les Arabes et les Javanais. Après la pacification du pays, notre rôle sera donc très simplifié. Nous n'aurons qu'à laisser aux Annamites leurs lois, à respecter leurs coutumes, nous bornant à rayer du code annamite les articles empreints d'injustice ou d'une rigueur excessive.

[1] Depuis le 23 mars 1868, l'importation et l'exportation des marchandises, — sauf quelques restrictions, — ne sont, à Saïgon, sujettes à aucun droit. On a reconnu, un peu tard, la faute commise.

L'autorité municipale étant confiée aux fonctionnaires élus par le peuple, nous nous réserverons seulement l'administration supérieure, qui sera exercée par des inspecteurs choisis, pour la plupart, parmi les officiers.

19 *avril*. — J'ai visité dans la matinée quelques cases annamites de Saïgon, malgré la répugnance que j'éprouve à me trouver en contact avec d'affreuses gens, aux dents noircies par le bétel, aux lèvres sanguinolentes, brûlées par la chaux, et qui mangent leur propre vermine!

Les habitations ressemblent à celles de Tourane; l'ameublement est tout aussi primitif. Sur le sol battu sont étendues des nattes; les Annamites s'y accroupissent pour manger. Les repas consistent en riz, mélangé de poisson plus ou moins pourri, conservé dans des jarres. Dans le fond de la case se trouve un lit, composé d'un cadre en bois, recouvert de nattes et élevé au-dessus du sol : le long des parois sont suspendus des paniers en bambou, où se réfugient les rats, scorpions, etc. A Tourane, j'y ai trouvé un serpent vert. Les habitations n'ont ni fenêtres ni cheminées; le jour vient par la porte d'entrée à charnières, qu'on soulève au moyen d'un bâton.

La gaieté de l'Annamite contraste avec le sérieux du Chinois. Partout où je suis allé, les femmes rieuses m'ont offert du thé, les hommes du tabac; pour leur faire plaisir, j'ai même accepté du bétel.

On prétend que les Annamites sont très paresseux; j'ai cependant constaté qu'ils se livraient avec beaucoup d'assiduité et d'intelligence à l'industrie de la pêche; les femmes surtout sont très actives et excellentes batelières. Si le commerce extérieur ne leur était pas interdit, si surtout ils avaient l'assurance que les mandarins ne les dépouilleraient pas de leur superflu, les Annamites, j'en suis convaincu, s'adonneraient avec plus d'ardeur aux travaux agricoles, et ne se contenteraient pas de faire produire au sol le strict nécessaire à leur propre consommation.

23 *avril.* — Avant-hier, au milieu de la nuit, une violente attaque de choléra m'a mis dans un état lamentable. La crise a été plus soudaine et plus forte qu'à Tourane; si notre médecin-major ne s'était pas trouvé dans la baraque qui nous sert de dortoir, je crois bien que j'aurais dit adieu à ce monde.

26 *avril.* — J'embarque sur le *Kien-Chan* avec

deux capitaines d'infanterie de marine qui vont à l'hôpital de Macao. Je suis à peine remis de la terrible secousse du 21 avril; mais le docteur m'assure que l'air de la mer me rétablira tout à fait.

27 *avril.* — A cinq heures du matin, le *Kien-Chan* lève l'ancre. Ma campagne de Cochinchine est terminée, et maintenant : « Vive la Chine! »

TROISIÈME PARTIE

DE CANTON A TOULON

I

CANTON

Rivière de Canton. — La ville flottante. — Spectacle féerique. — La ville terrestre. — Aspect des rues. — Cortège du vice-roi. — Le *bowling-green*. — Mon ami de Larclause. — Patriotisme des Chinois. — Les porteurs de palanquins. — Remparts de Canton. — L'armée du Céleste-Empire. — Têtes coupées. — Insurrection des taëpings. — Pagodes. — Le pied de Bouddha. — Bonzes. — Noce chinoise. — Bibelots. — La justice. — Embarquement sur la *Capricieuse*.

4 *mai*. — Le *Kien-Chan*, arrivé à Hong-Kong le 2 mai, à huit heures et demie du soir, n'a débarqué ses passagers que le lendemain. J'ai revu, non sans plaisir, ce magnifique entrepôt de l'Extrême-Orient, avec ses rues animées et ses palais remplis de thé et de piastres.

Nous avons reçu les lettres et journaux des

deux derniers courriers arrivés en retard. Le commandant des Pallières est nommé lieutenant-colonel et commandant supérieur de Tingae, capitale fortifiée de l'île Chusan, — la grande, — dont il s'est emparé, ayant sous ses ordres deux compagnies d'infanterie de marine de la garnison de Canton.

Ce matin, je me suis embarqué sur le *Hong-Kong*. A sept heures, on lève l'ancre, et le petit bateau à vapeur s'engage dans la rivière de Canton. Sur notre route, à droite et à gauche, on aperçoit les ruines des forts qui défendaient les approches de la ville. Après avoir dépassé Boca-Tigris, nous entendons une assez vive canonnade ; le pilote affirme qu'un combat est engagé entre les jonques de guerre impériales et celles des pirates, qui infestent les nombreux canaux communiquant avec la rivière.

A six heures du soir, nous mouillons devant Canton, au delà de Whampoa, et près de la ville flottante. Le *Hong-Kong* est immédiatement entouré d'une multitude de *tankas,* petits bateaux couverts, qui font sur la rivière de Canton le même office que les gondoles à Venise. Chaque bateau est monté par une femme, qui se tient à l'arrière avec une godille, et par un homme placé à l'avant, muni d'un aviron. Au milieu se trouve

un petit salon avec fenêtres, dont l'entrée peut être fermée à l'aide d'une natte formant rideau.

Le débarquement n'aura lieu que demain. Je



Canton, la ville flottante.

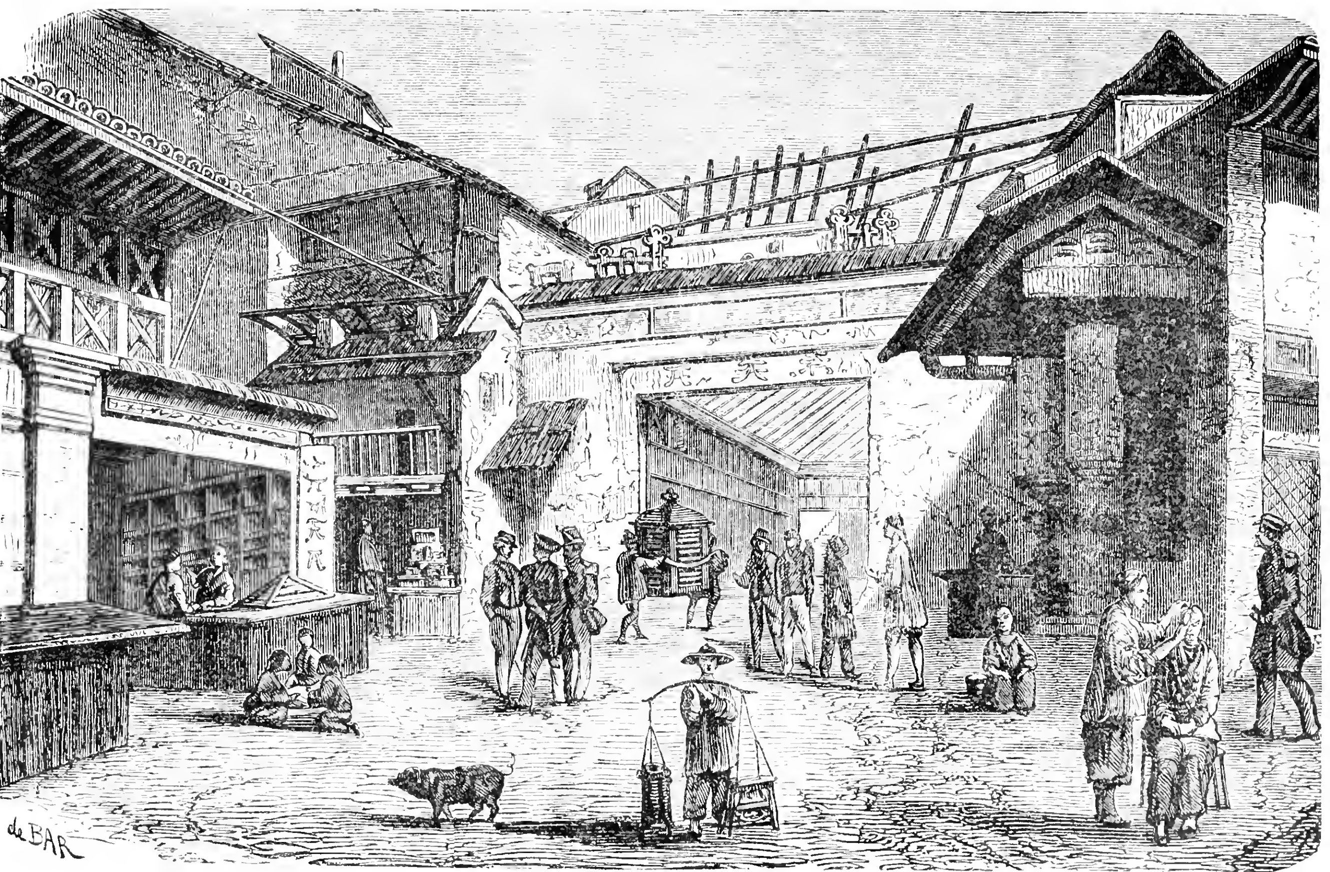
me réjouis de pouvoir passer la soirée au milieu de cette bizarre cité nautique, dont la population est évaluée à plus de soixante mille habitants.

5 *mai*. — En me réveillant, je me demande si

je n'ai pas fait un songe des *Mille et une nuits*. Hier soir, à la tombée du jour, toute la ville flottante s'est illuminée : tankas, jonques, bateaux de fleurs sont éclairés par des lanternes en papier colorié, en corne, en soie, etc., de toutes les formes, dont les innombrables lumières, ainsi que les gerbes de feu des pétards, se reflètent sur les eaux. De tous côtés le tam-tam retentit; nous entendons le concert plus ou moins harmonieux des bateaux de fleurs, qu'un rideau de verdure dérobe à la vue. Tout paraît être à la joie. Je n'aurais jamais cru le grave et impassible Chinois si bruyant ; peut-être ne cherche-t-il qu'à s'étourdir ?

Je viens de parcourir sur un tanka les rues de la ville flottante, sans cesse sillonnées par des milliers de bateaux, allant et venant, se croisant en tous sens ; dans la ville marchande chaque bateau est une boutique. Les barques symétriquement rangées servent d'habitation à une ou plusieurs familles, dont la vie se passe sur la rivière ; elles ne fréquentent pas les habitants de la ville terrestre, qui les considèrent comme des parias, en raison peut-être de leurs rapports avec les étrangers.

Une des curiosités du Canton flottant est l'élevage des canards. Éclos artificiellement, ces volatiles sont conduits par bandes au bord de la



Canton, la ville terrestre.

rivière, où ils pâturent. Le soir, ils rentrent, à l'appel de leurs gardiens, dans des espèces de barques, où ils passent la nuit. Après avoir été ainsi élevés et engraissés à peu de frais, ils sont tués, salés et expédiés par milliers dans tout l'empire, même jusqu'à Pékin.

6 *mai*. — Le capitaine de vaisseau Coupvent des Bois est nommé commandant supérieur de Canton. Le poste qui m'est assigné est le *yamoun*, — palais, — de la trésorerie, où se trouve déjà mon camarade de Larclause, chargé de la police française de Canton; il a sous ses ordres un peloton d'infanterie de marine et une vingtaine de cavaliers.

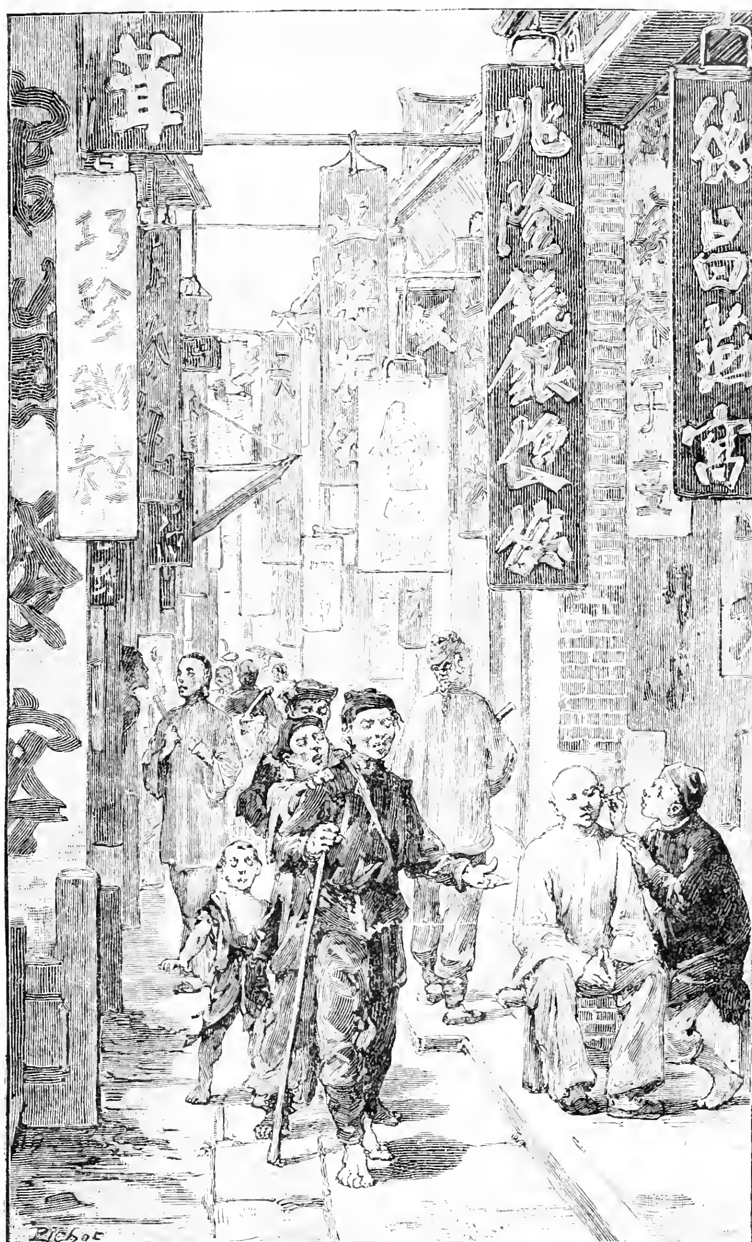
Après Pékin, la ville de Canton est la plus considérable de la Chine. A peu d'exceptions près, les rues étroites et tortueuses sont dallées et fort glissantes; leur aspect est très pittoresque. Une foule immense les parcourt en tous sens; les voitures sont remplacées par des palanquins, chaises à porteurs semblables à celles de Hong-Kong. On rencontre un grand nombre de portefaix dont l'adresse et la force sont incroyables; les fardeaux sont suspendus aux deux extrémités d'un bambou qui repose sur leurs épaules; ils enlèvent et transportent ainsi avec facilité des charges que

nous ne pourrions ébranler qu'à l'aide de chevaux et de voitures.

Les perruquiers courent dans les rues, une sonnette à la main; ils portent sur le dos tout leur attirail: tabouret, réchaud, cafetière, serviette, plat à barbe et trousse. Au coin d'une rue, sur une place ou dans une allée, ils étalent leur boutique, rasent, curent les oreilles et expédient leurs pratiques d'occasion ; puis, repliant bagage, ils courent après de nouveaux chalands.

Les boucheries sont très propres ; un filet d'eau arrose constamment les viandes à l'étal, parmi lesquelles figurent des chiens et des rats. Le chien comestible est d'une espèce particulière, il a le palais noir ; de Larclause en a rapporté un de Tourane dont on lui a offert cinq piastres. Le chat, après quelques mois d'engraissement, est servi sur les meilleures tables ; les gens du peuple font une guerre acharnée aux rats, mulots et souris ; ils varient ainsi leur ordinaire de riz, de porc et de poisson plus ou moins pourri.

Les rues les plus fréquentées et les plus centrales ont seules des maisons à un étage. Les boutiques, très profondes, sont éclairées par des fenêtres prenant ordinairement jour sur des cours intérieures. Les marchands et ouvriers de même profession se réunissent généralement dans la



Couverts de haillons, les aveugles circulent dans les rues.

même rue, que l'on désigne alors du nom de la corporation : rue des Bouchers, rue des Cordonniers, etc.

Les Chinois sont nos maîtres en l'art de la réclame. Des planches bariolées de couleurs éclatantes indiquent non seulement le nom du marchand, mais les principaux articles de son commerce, le tout assaisonné d'épithètes pompeuses. Ces enseignes sont placées de champ, afin qu'on puisse les lire des deux côtés. A l'intérieur, des pancartes et des inscriptions rédigées en un style plaisant avertissent les passants de l'excellence des marchandises et de leur bon marché exceptionnel.

En me rendant au yamoun de la trésorerie, je rencontre deux superbes lettrés en robe blanche, le front fraîchement rasé, la queue soigneusement tressée, qui, l'éventail à la main, se promènent gravement. Ils jettent sur moi un regard dédaigneux : évidemment, pour eux, je ne suis qu'un « barbare ».

8 *mai*. — On dirait que tous les aveugles du Céleste-Empire se sont donné rendez-vous à Canton. Couverts de haillons, ils circulent dans les rues à la queue leu leu en se tenant par le vêtement, et implorent la charité publique, contraste

saisissant avec le luxe des boutiques et les costumes de soie de couleur voyante des riches marchands et des mandarins. Il est vrai que la malpropreté corporelle des gens aisés est peut-être aussi grande que celle des mendiants.

Les Chinois se couchent tout habillés. L'hiver, ils ne changent pas de costume ; ils mettent sur leurs vêtements d'été un spencer en gros drap ou en fourrure, et passent par-dessus leur pantalon un ou deux fourreaux ; le nombre de vêtements ainsi superposés augmente à mesure que l'hiver devient plus rigoureux. Il paraît qu'au commencement des deux saisons d'hiver et d'été, les mandarins commandant chaque province changent leur bonnet. L'insertion de ce fait dans la *Gazette officielle* équivaut pour les administrés à un ordre de changer aussi de coiffure. Tout le monde sait qu'en Chine le bouton qui surmonte la coiffure est le signe distinctif de la qualité des personnes ; il est en or, en cristal, etc., suivant le grade du mandarin.

Je rencontre le vice-roi de Canton allant avec toute sa suite par les rues de la ville. Son palanquin richement décoré est porté par huit beaux gaillards en costume rouge. Des estafiers le précèdent et lui frayent un passage à travers la fourmilière humaine ; ils sont suivis de licteurs, por-

tant des chaînes et des bâtons de bambou. Autour de la chaise, des officiers soutiennent des parasols et de grands tableaux en laque rouge sur lesquels sont inscrits, en gros caractères d'or, les titres et les dignités du grand mandarin; des domestiques, en livrée bariolée, se pressent derrière le palanquin ; huit cavaliers ferment le cortège, qui défile au milieu d'un brouhaha indescriptible.

10 *mai.* — Un jeu de boules (*bowling-green*) a été organisé par les officiers anglais; ils nous ont invités à y passer les soirées. Je constate que si nous leur gagnons souvent la partie, ils sont plus forts que nous pour absorber le *djinn*. Hier, ils se sont amusés à tirer sur les quilles à coups de pistolet ; le malheureux Chinois chargé de les relever n'a eu que le temps de se coller contre le mur ; il tremblait de tous ses membres, ce qui divertissait beaucoup nos bons Anglais.

Dernièrement, un cipaye a été assassiné dans une rue. Les Anglais ont brûlé tout le quartier où le meurtre a été commis ; les pertes des marchands se chiffrent par millions. Cet exemple était peut-être nécessaire; il est certain qu'on a touché la « corde sensible », aussi les marchands ont-ils depuis organisé à leurs frais une police par quartier, qui veille jour et nuit et nous permet de

circuler partout ; cela ne nous empêche pas d' « ouvrir l'œil ».

Pendant le déjeuner, on est venu prévenir le camarade de Larclause qu'un attroupement considérable s'était formé dans un quartier dont il a la surveillance ; il est aussitôt monté à cheval et, suivi de ses vingt cavaliers, a chargé la populace, qui, surprise par cette brusque attaque, s'est enfuie de tous les côtés. Quelques minutes après, de Larclause est revenu continuer son déjeuner.

12 *mai.* — Le courrier de Shang-Haï est arrivé. Le lieutenant de vaisseau Rouvier prend le commandement du corps des transports auxiliaires de l'armée, composé de mille coolies répartis en cinq compagnies : chaque compagnie sera commandée par un sous-lieutenant. Le recrutement des coolies se fait ici à la barbe du vice-roi, les postulants sont nombreux ; on peut en conclure que le patriotisme n'existe pas en Chine ; le peuple n'est sensible qu'à la question d'argent.

A proximité de notre yamoun se trouve une station de palanquins ; dès que nous mettons un pied en dehors de la porte, nous sommes assaillis par les porteurs. J'admire la force de ces gens, qui, pour le prix modique d'un schelling, nous transportent presque en courant, à travers des

rues escarpées, jusque sur les remparts de la ville, où nous allons voir souvent nos camarades. Pour nous faire honneur, les porteurs crient à tue-tête et refoulent les passants jusque dans les boutiques.

Les remparts de Canton ont dix mètres de haut sur sept de large ; de distance en distance se trouvent des tours qui servent de guérites aux sentinelles, le fossé est à sec. On nous montre la brèche par laquelle les alliés sont entrés en 1857 ; elle n'est pas encore réparée. Chacune des portes de la ville est protégée par un second mur en fer à cheval, formant bastion ; les ingénieurs ont placé l'ouverture sur un des flancs, croyant sans doute la dérober ainsi à la canonnade. Les fortifications de toutes les places fortes de la Chine sont, paraît-il, construites de la même manière ; aucune de ces villes ne peut donc arrêter des troupes européennes, ni soutenir un siège régulier.

L'armée de l'empire se compose de Tartares et de Chinois. Les Tartares sont braves, bons cavaliers, mais mal armés ; les troupes chinoises ne sont, en réalité, que des milices incapables de résister en rase campagne.

Il y a ici un détachement tartare. Soldats et officiers, avec leurs longues moustaches, ont fière mine ; ils ne se mêlent pas à la population ; tout

dans leur allure indique la « race conquérante ».

15 *mai*. — En me promenant avec mon ami de Larclause, dans la grande cour du yamoun, j'aperçois un Chinois qui, un sac sur le dos, se dirige vers la partie du palais réservée à la trésorerie. Nous nous approchons. Sur notre ordre, le Chinois ouvre le sac et en tire par les cheveux[1] une tête de taëping, puis une seconde; il nous fait comprendre que les têtes des rebelles étant mises à prix, il va toucher à la trésorerie la prime promise. Cet ignoble individu ricane cyniquement, une féroce cupidité est empreinte sur sa sale figure; il nous inspire un tel dégoût, que nous le repoussons à coups de pied jusque dans les couloirs de la trésorerie.

La Chine est en proie à une formidable insurrection; les rebelles, — dits taëpings, — ravagent presque toutes les provinces de l'empire. A plusieurs reprises, ils ont battu les troupes impériales; en ce moment ils sont aux portes de Canton; le vice-roi doit se féliciter de nous avoir près de lui.

Le but avoué des rebelles est de détrôner l'em-

[1] Les taëpings laissent pousser leurs cheveux. Jusqu'à l'invasion mandchoue, les Chinois portaient les cheveux longs; un édit de Chun-Tchi les contraignit, sous peine de mort, de se raser à la manière tartare.

pereur et de le remplacer par un souverain de race chinoise. Au XIIIe siècle, un petit-fils de Gengis-Khan conquit la Chine : une bataille navale



Le Chinois ouvre le sac et en tire une tête de taëping.

consomma la ruine de la plus vieille monarchie du monde.

Après avoir occupé le trône pendant environ un siècle, la dynastie tartare-mongole fut renversée et remplacée par une dynastie chinoise (les Ming),

qui régna de 1368 à 1616. En 1616, le Tartare-Mandchou Chun-Tchi s'empara de Pékin ; depuis cette époque, les empereurs de Chine ont toujours appartenu à la race tartare-mandchoue.

Les taëpings sont-ils réellement des patriotes, qui veulent affranchir leur pays de la domination tartare? L'insurrection n'est-elle pas plutôt un prétexte pour voler, piller et mettre tout à feu et à sang? Les troupes impériales, il est vrai, font la guerre de la même façon; tout dernièrement elles se sont même unies aux rebelles pour piller la ville de Sou-Tcheou, qu'elles étaient chargées de défendre.

24 *mai.* — Je viens de passer quelques jours à Hong-Kong. Le commandant supérieur m'avait accordé une permission pour aller voir, avant leur départ pour le Nord, mes camarades qui viennent d'arriver; ils sont embarqués sur l'*Andromaque* et la *Persévérante*. Le colonel de Vassoigne a déjà rejoint le général Montauban à Shang-Haï. J'ai revu avec le plus grand plaisir mon camarade de promotion Bichot[1], avec lequel j'ai été en garnison à Rochefort. L'amiral Page est toujours à Hong-Kong. L'*Isère* a fait naufrage

[1] M. Bichot est actuellement général de division, inspecteur général de l'infanterie de marine.

dans la passe d'Amoy; le navire transportait des munitions et le harnachement du train des équipages, dont on a pu sauver une partie.

Le vapeur *la Rose,* qui m'a ramené à Canton, a mouillé devant la ville à la tombée de la nuit; l'illumination de la ville flottante est un merveilleux spectacle que l'on ne peut se lasser de contempler.

26 *mai.* — La pagode des cinq fondateurs de Canton est célèbre par la cloche dont le son, suivant la légende populaire, s'entendra jusqu'à Pékin et annoncera l'extermination des Tartares; aussi est-elle confiée à leur garde. Lors de la prise de Canton, en 1857, un boulet y a fait une échancrure. Les fondateurs de la ville étaient des bergers; ils ont près d'eux leurs moutons changés en pierre. Je vois aussi l'empreinte laissée sur le sol par le pied de Bouddha, lorsque ce vénérable personnage est monté au ciel. Il devait avoir des pieds quatre ou cinq fois plus grands que ceux d'un éléphant, car l'excavation a environ deux mètres carrés; elle est remplie d'eau fétide; je m'étonne de ne pas y voir barboter des canards.

Les pagodes chinoises ont presque toutes la même décoration extérieure et intérieure; aussi je me contente de regarder de loin la pagode

rouge à cinq étages qui domine la ville. Dans ces temples, on ne rencontre que Bouddhas contemplant leur nombril, qu'idoles ou génies grimaçants, ornés de moustaches et de longues touffes de barbe au-dessous des oreilles, que dragons gigantesques et autres animaux fantastiques. Quant aux bonzes, ils croupissent dans l'ignorance et l'oisiveté. Leur service consiste à battre du tam-tam, à brûler des papiers dorés ou argentés et à recevoir les offrandes des sacrifices, porcs rôtis tout entiers et laqués, fruits, gâteaux, volailles, etc., dont ils se régalent ensuite. Je dois aussi ajouter qu'ils ne craignent pas de demander l'aumône aux étrangers. Pour me moquer de l'un d'eux, je lui ai donné un sapèque; je ris encore de sa grimace!

Je me suis ensuite dirigé vers la mosquée musulmane. Elle renferme un tableau, ou mieux une tablette, dite de l'empereur, devant laquelle, chaque année, à une époque fixe, les Chinois mahométans sont obligés de venir se prosterner; grâce à cette concession, ils ne sont pas inquiétés dans l'exercice de leur culte.

28 *mai.* — Nous avons pour cuisinier un Chinois, qui a été coq à bord d'un bâtiment de commerce français; il nous fait du thé délicieux et

une cuisine qui, Dieu merci, ne ressemble pas à celle de son pays.

Le thé consommé en France, et peut-être ailleurs, est généralement de qualité inférieure ; cela provient de ce qu'on ne le paye pas assez cher. A Canton, le bon thé ordinaire coûte de sept à huit francs la livre ; quant aux thés supérieurs, leur prix varie selon la qualité : le thé dit impérial vaut vingt-cinq francs la livre.

Pour se conformer aux exigences des négociants étrangers qui veulent avoir, à bon marché, des thés ayant l'apparence de thés supérieurs, les Chinois ont souvent recours à la sophistication : à l'aide de produits chimiques plus ou moins inoffensifs ils savent, par exemple, donner au thé noir avarié la couleur du thé vert. Le thé vert se détériore facilement par l'humidité ; il peut donc aussi se faire que des thés de bonne qualité arrivent en Europe endommagés, malgré les précautions prises.

Notre ordinaire est assez varié. Le meilleur légume est le *pe-tsai,* espèce de chou blanc ; les fruits, tels que mandarines, litchis, mangues, etc., sont excellents, ainsi que les pastèques, dont nous faisons une grande consommation. La glace est à très bas prix ; mais, par prudence, nous nous abstenons d'en prendre.

1er *juin*. — Dans l'après-midi, de Larclause me propose d'aller visiter quelques magasins de curiosités. En passant dans la rue de la « Virginité raisonnée », nous rencontrons une noce chinoise; parents et invités vont en palanquin au-devant de l'épouse, ou plutôt de la future épouse, pour la conduire ensuite dans la maison de son prétendu.

En Chine, l'autorité paternelle est absolue; on marie les enfants sans les consulter. Par suite de la réclusion à laquelle les femmes et les filles sont astreintes, les mariages se négocient par le moyen d'entremetteurs. Le futur est ainsi privé des douces joies que procurent les fiançailles; il voit sa promise pour la première fois en ouvrant la portière du palanquin qui l'amène chez lui. Si la jeune fille ne lui convenait pas, il pourrait encore rompre le mariage; mais comme l'argent donné au futur beau-père pour obtenir sa fille et les présents faits à cette dernière ne lui seraient pas rendus, on conçoit que les aventures de ce genre doivent arriver rarement.

Les boutiques de Canton regorgent de marchandises; toutefois les objets de porcelaine sont en petit nombre, par suite de la destruction des principales fabriques. Tout ce qui se vend ici est du « moderne », fabriqué pour les étrangers. Les

Chinois, avec un art singulier, savent donner aux objets la forme et la teinte des bibelots antiques ; ils imitent même la vieille porcelaine craquelée, et les plus fins connaisseurs s'y laissent prendre. Du reste, les Cantonnais ne se font aucun scrupule de tromper les étrangers ; ils leur demandent sans vergogne dix fois la valeur des marchandises. De Larclause a acheté pour deux piastres un bibelot dont, il y a quinze jours, on lui avait demandé quatorze piastres ; il est vrai qu'il est retourné quatre fois au magasin : le boutiquier, du pas de sa porte, lui faisait signe d'entrer. En examinant des crêpons, j'ai admiré l'habileté du marchand à faire jouer la lumière sur l'étoffe de soie, au moyen d'une lucarne placée au-dessus du comptoir.

L'art de sculpter le bois, l'ivoire et la corne, a atteint en Chine une perfection remarquable. Je m'extasie devant ces boules d'ivoire, aux figurines délicates, sculptées les unes dans les autres, véritables chefs-d'œuvre de goût et de patience.

Je fais l'acquisition de trois albums d'oiseaux, de papillons et de personnages peints sur papier de riz. Les Chinois n'ont aucune notion des ombres et du clair-obscur ; ils ignorent également les règles de la perspective. En revanche, les dessins au trait sont bien exécutés, et les peintures se

distinguent par l'éclat, la richesse et la vivacité des couleurs. Remarque curieuse : les bras et toutes les parties du corps des personnages, sauf la tête et les mains, sont toujours cachés par les vêtements ; le « nu », en Chine, est totalement prohibé ; cette pruderie peut paraître excessive chez un peuple aussi relâché dans ses mœurs. Il paraît que nos missionnaires ont souvent été obligés d'enlever de leurs églises les tableaux et statues qui ornent nos temples catholiques.

On raconte encore à Canton qu'un navire de commerce français, portant à sa proue un triton doré, dont le buste était nu, ayant mouillé devant la ville, la police chinoise força le capitaine à couvrir d'un voile le dieu marin.

5 *juin.* — Les deux compagnies envoyées à Chusan sont revenues hier à Canton ; elles ont été remplacées à Tingae par deux autres compagnies d'infanterie de marine appartenant au corps expéditionnaire. L'*Andromaque,* la *Persévérante* et un grand nombre de transports anglais ont quitté Hong-Kong pour se rendre dans le nord. La frégate *la Forte* s'est échouée à Shang-Haï ; un transport anglais est perdu. Le 3 de ce mois, la *Reine des clippers,* navire de commerce français, a pris feu à hauteur de Macao. Il y avait

à bord une batterie d'artillerie, cinquante fuséens, une compagnie du génie et vingt ouvriers d'administration. Le personnel est sauvé, le bâtiment ayant pu s'échouer sur une île voisine de Macao ; mais tout le campement de l'armée est brûlé. Le feu a pris à un baril d'eau-de-vie pendant une distribution, sans doute par l'imprudence de quelque fumeur. La *Rose* part de Canton pour chercher une partie des troupes.

9 *juin*. — Les troupes qui se trouvaient à bord de la *Reine des clippers* sont arrivées à Canton ; elles sont logées à la Trésorerie. Les soldats ont tout perdu, même leurs armes ; les officiers ont pu sauver ce qu'ils avaient dans leurs cabines.

Les commandants supérieurs de Canton et de Saïgon sont autorisés à rapatrier par les paquebots les officiers reconnus trop malades pour pouvoir supporter une longue traversée ; trois officiers d'infanterie de marine sont désignés par le conseil de santé pour partir par le premier courrier.

11 *juin*. — J'ai été aujourd'hui au yamoun de la justice, où un magistrat jugeait quelques pauvres diables accusés de vols. La justice chinoise est très expéditive. Après un sommaire interrogatoire, le magistrat jette une poignée de

fiches de bois, l'exécuteur les ramasse, les compte, et, séance tenante, applique à l'accusé quatre coups de bambou par fiche. L'interrogatoire est repris ; si le juge croit que l'accusé n'a pas encore tout avoué, il jette de nouveau des fiches en plus grande quantité, et la bastonnade recommence.

La bastonnade, la cangue avec exposition publique, le bannissement, la strangulation et la décollation, telles sont les diverses peines prescrites par le code pénal chinois. La peine de la prison n'est généralement pas appliquée ; les maisons d'arrêts servent à renfermer les prévenus ou les condamnés qui attendent l'exécution du jugement.

On a prétendu que la justice chinoise ne méritait nullement les reproches de cruauté qui lui ont été faits, que les sectateurs de Bouddha ayant colporté en Chine des images représentant les souffrances des damnés dans un enfer de leur invention, les Européens s'étaient figuré qu'elles reproduisaient les supplices et tortures appliqués en Chine.

Depuis que le canon des alliés a ouvert aux étrangers les portes de Canton, il a été facile de constater, en visitant la pagode des tortures, qu'il n'y a rien au monde de plus atroce que la cruauté judiciaire du Céleste-Empire ; la vue de ces ins-

truments de supplice fait dresser les cheveux sur la tête. Pour éclairer leur religion, les magistrats, lorsqu'il s'agit de délits graves ou de crimes, ne se contentent pas d'interrogatoires et d'enquêtes, ils cherchent à extorquer les confessions des prévenus en les soumettant à des tortures graduées, dont la description ferait frémir le cœur le plus impitoyable. Heureux ceux qui peuvent, grâce à la vénalité de la justice, obtenir, moyennant finance, non seulement l'exemption de la torture, mais encore leur mise en liberté !

Après le dîner, de Larclause nous propose d'aller visiter un bateau de fleurs et de nous y faire donner un concert. Quoique l'entreprise soit assez téméraire, nous partons, munis de nos pistolets.

Tout d'abord les bateliers refusent de nous conduire, et nous sommes obligés de les menacer de nos pistolets. Arrivés à destination, nous entrons dans la jonque, pendant que l'un d'entre nous, le pistolet au poing, reste sur le pont pour surveiller les alentours et empêcher les bateliers de s'en aller.

L'intérieur du bateau est enluminé, décoré de glaces et éclairé à giorno; mais nous n'y trouvons personne. Nous nous demandions si les musiciennes n'avaient pas eu le temps de s'enfuir,

lorsque de Larclause nous crie : *Eurêka!* Tout le personnel s'était réfugié dans la cale.

Enfin, bon gré, mal gré, quelques artistes s'exécutent et nous donnent un aperçu de leur talent musical, pendant que les autres nous offrent du thé.

Le camarade qui fait le gué vient nous prévenir que l'agitation et l'inquiétude de nos bateliers démontrent qu'il est temps de partir. Nous rentrons sans incident au yamoun, enchantés du bon tour que nous avons joué aux habitués des bateaux de fleurs.

14 *juin.* — Ma blessure à la jambe s'est rouverte depuis deux jours; le conseil de santé a décidé que je rentrerai en France sur la *Capricieuse,* mouillée actuellement devant Canton, et qui doit rapatrier les hommes libérables et les malades.

18 *juin.* — Je m'embarque sur la *Capricieuse* avec deux autres officiers malades, — capitaine Azan et sous-lieutenant de Manceau. — Je dis adieu à mon ami de Larclause, avec lequel j'ai passé d'heureux moments; nous nous donnons rendez-vous à Paris, au café du Helder : espérons que tous deux nous reverrons la terre natale[1].

[1] J'ai revu de Larclause à Paris. Retourné en Cochinchine, le cher camarade, victime de son audacieuse bravoure, a été assassiné, le 7 juin 1866, à Tay-Ninh.

II

AMBOINE

De Canton à Amboine. — Amboine. — Splendeurs de la nature tropicale. — Les Indes néerlandaises. — Java, Banda, Céram, Bourou, Nouvelle-Guinée, Bornéo. — Un livre à faire. — L'armée batave. — Punch d'honneur. — Bals. — Le fils de Dipou-Negoro. — Le paradis des naturalistes. — Punch d'adieu. — Promenade de nuit. — La *Marseillaise*. — Fraternelles accolades. — Départ d'Amboine.

25 *juin*. — La *Capricieuse*, remorquée par le *Déroulède*, vient de mouiller devant Hong-Kong. Le capitaine de frégate Trébuchet, commandant de la corvette, avait reçu l'ordre de s'arrêter au bassin de Whampoa pour remettre une partie de son armement au commandant de la *Durance*. De trente-deux canons, il n'en a gardé que quatorze, qui ne seront même pas tous mis en batterie; les malades encombrent le navire, et nous n'avons pas encore reçu ceux de l'hôpital de Macao. L'arrivée de la *Capricieuse* à Hong-Kong a été aussi retardée

par les allées et venues de son remorqueur, ramenant de Canton à Hong-Kong la compagnie du génie et les fuséens, qui doivent partir pour le nord sur le *Shang-Haï.*

Le paquebot est arrivé avec le baron Gros et lord Eglin. Les deux ambassadeurs sont repartis immédiatement pour Shang-Haï sur le *Duperré;* ils ont perdu la plus grande partie de leurs bagages dans le naufrage, près de Ceylan, du paquebot *le Malabar.*

4 *juillet.* — Arrivée du courrier de Shang-Haï. Les rebelles menacent la ville ; les mandarins effrayés implorent, dit-on, notre concours, promettant de s'entremettre pour le règlement de notre différend avec leur gouvernement.

Le lieutenant-colonel Favre est nommé commandant supérieur de Shang-Haï, dont la garnison française se compose de deux compagnies d'infanterie de marine et d'une batterie d'artillerie.

Le corps expéditionnaire est, en grande partie, campé à Tche-Fou, dans le golfe du Pe-Tchi-Li. Les opérations doivent bientôt commencer; le général Montauban est parti pour le Pe-Tchi-Li avec le baron Gros.

7 *juillet.* — Avant-hier, les malades venant de

Macao ont été embarqués sur la *Capricieuse*, qui compte à son bord plus de trois cents hommes, dont cent malades. Le lieutenant-colonel Reybaud, le chirurgien Commeras, le sous-ingénieur hydrographe Ploix, le sous-ingénieur de la marine Delautel, rentrent en France sur la *Capricieuse*, ainsi que le capitaine d'infanterie de marine Aubein, sorti de l'hòpital de Macao.

Ce matin, à onze heures, après plusieurs essais infructueux, la corvette franchit la passe nord-est de Hong-Kong et se couvre de voiles. En route pour la France !

23 *juillet*. — Comme nous naviguons à contre-mousson, nous sommes obligés de faire un grand détour et de passer par l'océan Pacifique et la mer des Moluques pour entrer dans l'océan Indien.

Aujourd'hui, après avoir doublé les îles Babuyanes, situées au nord de Luçon, nous sommes entrés dans l'océan Pacifique ; la traversée de la mer de Chine a donc été effectuée en dix-sept jours. La *Capricieuse* est un bon voilier, son commandant un vieux marin, un vrai loup de mer, dans toute l'acception du mot.

Depuis notre départ nous avons perdu huit hommes.

31 *juillet.* — Encore un décès. L'immersion du corps aura lieu ce soir, pendant la prière, afin d'éviter les tristes réflexions des malades et de l'équipage lorsque le *plouf* sinistre se fait entendre.

1er *août.* — Prise d'un requin de deux mètres de long.

11 *août.* — A deux heures de l'après-midi, nous apercevons les montagnes de la Nouvelle-Guinée, visibles à soixante milles[1].

12 *août.* — Nous sommes en vue du détroit de Dampier, situé entre la Nouvelle-Guinée et l'île Waigiou; mais nous devons entrer dans la mer des Moluques en contournant l'île Waigiou.

13 *août.* — Après avoir louvoyé le long de l'île Waigiou, deux passages s'offrent à nous : celui des Français, entre les îles Waigiou et Rouib, et le passage de l'Uranie, entre les îles Rouib et Uranie.

14 *août.* — Nous traversons la ligne et entrons dans la mer des Moluques par le passage des Français. A dix heures du soir, on double l'île Gay.

[1] Voir page 331 l'itinéraire du voyage de l'océan Pacifique à l'océan Indien.

15 *août.* — Doublé l'île Doïf et aperçu par bâbord les îles Popo.

16 *août.* — Nous piquons sur les îles Boo et passons dans le chenal entre les îles Popo et Boo. Le commandant fait mettre en panne devant l'écueil du Grosvenor, découvert en 1763 par un navire de ce nom. L'ingénieur hydrographe Ploix et le lieutenant de vaisseau Deslandes vont dans une embarcation sonder le récif.

17 *août.* — Vu la terre de Céram.

18 *août.* — Un homme à la mer! Il est sauvé de suite. Après avoir louvoyé, on met le cap sur l'île Bourou.

19 *août.* — Entrée dans la passe entre Bourou et Céram. Vu les îles Bonoa, Kélang et Manipa.

21 *août.* — A midi, on jette l'ancre dans la baie d'Amboine, devant la citadelle. De Hong-Kong à Amboine la distance est environ de neuf cents lieues; la *Capricieuse* a fait ce trajet en quarante-cinq jours.

Le gouverneur d'Amboine est absent; on l'attend demain. Le commandant Trébuchet va faire une visite au commandant militaire, le lieutenant-colonel de Brabant.

22 *août.* — A huit heures du matin, la *Capricieuse* salue de vingt et un coups de canon le pavillon hollandais. Par suite d'imprudence d'un chef de pièce, un matelot premier servant a un bras emporté. La citadelle rend le salut.

A midi, le gouverneur arrive sur une corvette à voiles de vingt-quatre canons, la *Pallas,* remorquée par un vapeur de guerre, le *Loo;* notre commandant va à sa rencontre.

23 *août.* — Le commandant présente les officiers au gouverneur, M. Goldmann, au lieutenant-colonel de Brabant et aux officiers de la garnison, réunis au cercle militaire. Nous faisons une visite aux officiers de marine de la *Pallas,* commandée par le capitaine de frégate Dharmecourt, et du *Loo,* commandé par le lieutenant de vaisseau Van Schmitt.

Dans la soirée nous allons nous promener en ville. Les allées magnifiques recouvertes d'un dôme de verdure, la luxuriante végétation des jardins, le parfum des fleurs, les splendeurs et les merveilles de la nature tropicale, la beauté du ciel, font de la capitale des Moluques méridionales un séjour enchanteur : l'île d'Amboine est un bouquet jeté sur l'Océan.

Nous nous asseyons ensuite devant le cercle

militaire, à l'ombre d'arbres séculaires ; le lieutenant-colonel de Brabant vient nous y rejoindre et nous donne d'intéressants détails sur les Indes néerlandaises.

L'île d'Amboine a environ 32000 habitants, dont 13000 pour la ville ; elle fut conquise par les Hollandais au commencement du XVII[e] siècle. Le climat est sain; mais, à différentes reprises, le voisinage des volcans de Branda a occasionné des tremblements de terre qui, en dégageant des miasmes délétères, ont engendré des fièvres pernicieuses.

La production du clou de girofle, dont elle avait le monopole, a fait longtemps la fortune d'Amboine ; aujourd'hui la culture des girofliers est libre, et la colonie coûte deux millions à la métropole. Le gouvernement hollandais s'est engagé à acheter aux habitants toutes leurs récoltes de clous de girofle. Le transport et la vente de cette épice en Europe occasionne une perte de cent pour cent.

Les indigènes des Moluques sont paresseux; tant qu'ils ont de l'argent, ils ne travaillent pas.

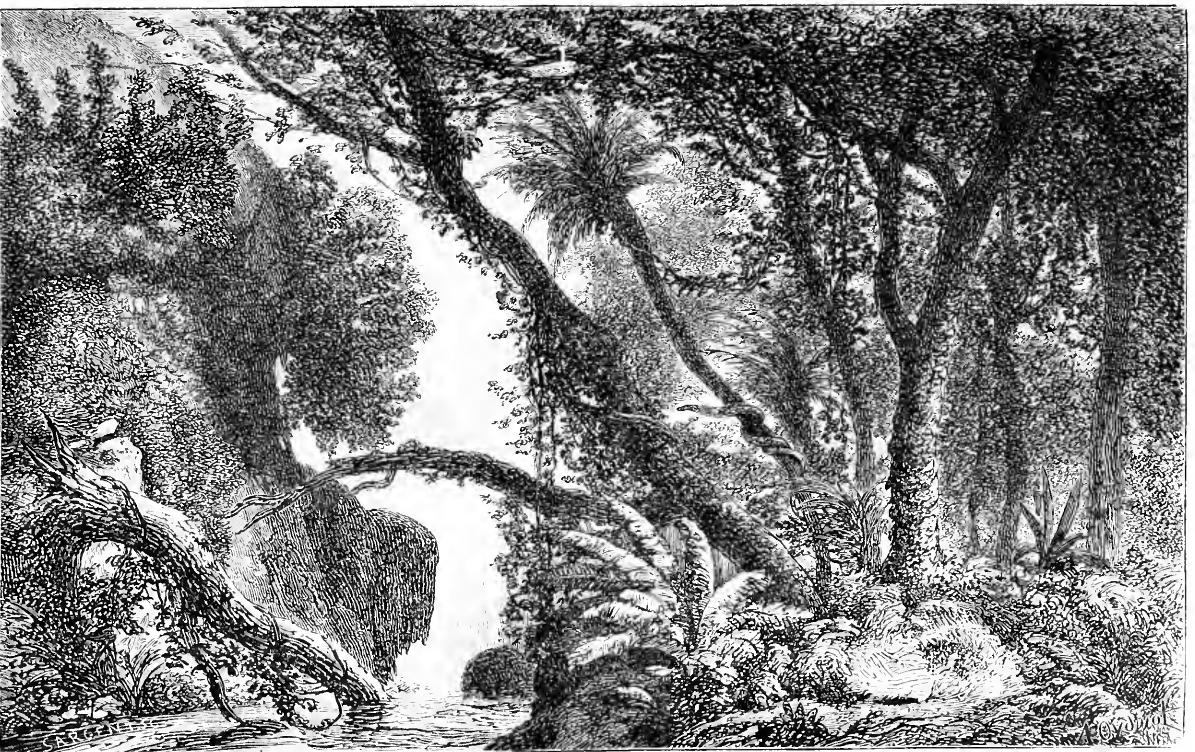
Leur principale nourriture est le sagou, substance féculente que l'on retire de la moelle d'un palmier qui croît en abondance dans l'archipel des Moluques. A Amboine, ces arbres commencent

à disparaître; mais, grâce aux îles voisines, la transplantation des sagoutiers sera facile.

Les Moluques sont maintenant un peu délaissés; Java et les îles qui l'avoisinent absorbent l'attention du gouvernement hollandais. La population javanaise, bon gré, mal gré, s'adonne à l'agriculture; aussi les récoltes de café et de sucre rapportent-elles à la métropole des bénéfices considérables.

Les Hollandais sont maîtres de Banda, qui produit la noix muscade, et d'une partie de l'île de Céram. A Bourou, ils n'occupent que Cajeli. A la Nouvelle-Guinée, pays très malsain, ils ont seulement planté leur pavillon sur un point de la côte, comme prise de possession; de temps en temps un navire va s'assurer qu'il est respecté.

Depuis la fameuse expédition de Boni (1858), qui a assuré la conquête et la possession des Célèbes, l'armée des Indes néerlandaises a été augmentée. Dernièrement une expédition a eu lieu à Bornéo pour venger le massacre d'un navire hollandais dans la rivière de Bandjermassing. Dans cette grande île de Bornéo, les Hollandais n'occupent que Bandjermassing et Pontianak. Les Anglais ont un dépôt de charbon à l'île Labouan; mais ils n'ont pas le droit de s'établir à Bornéo, les Hollandais revendiquant leur suze-



Environs d'Amboine.

raineté sur toute l'île. A Bornéo il y a un grand nombre de Chinois; la dernière expédition de Bandjermassing a été dirigée contre eux.

Après avoir conquis de si vastes territoires, les Hollandais ont su affermir leur domination en se conciliant par une politique habile une population fière, soumise à ses chefs naturels. Ils ont eu soin de laisser aux rajahs toutes les apparences du pouvoir ; les princes indigènes, auxquels on rend tous les honneurs, remplissent les fonctions de régents : ils ont auprès d'eux un fonctionnaire hollandais, le résident, dont l'autorité, quoique voilée, est omnipotente.

L'activité déployée dans les îles de la Sonde, le courage, la persévérance et l'habileté dont les Hollandais ont fait preuve, l'avenir de ces magnifiques colonies, qui s'étendent de jour en jour [1], tous ces sujets mériteraient une étude sérieuse. Quel livre intéressant à faire! Quel hommage à décerner à la vaillante armée hollandaise! Que de glorieux souvenirs à rappeler! Que d'actions héroïques à signaler !

Les officiers de l'armée des Indes néerlandaises

[1] Depuis que ces notes ont été écrites sur mon carnet de voyage, quelle extension les Hollandais n'ont-ils pas donnée à leur empire colonial! Tout dernièrement encore, à Lombock, le succès le plus glorieux a couronné leurs efforts et illustré d'un nouvel éclat la valeur et l'énergie des troupes bataves (19 novembre 1894).

sont largement rétribués ; leur solde est triplée, celle d'un lieutenant est environ de six mille francs, les appointements du commandant militaire d'Amboine sont de vingt mille francs. Après quinze ans de séjour, les officiers ont droit à un congé de deux ans pour aller en Hollande ; les frais de voyage, aller et retour, leur sont payés. La retraite peut être prise lorsqu'on a vingt ans de service ; les retraités sont libres de retourner en Hollande ou de se fixer aux colonies.

En Hollande, les officiers peuvent aussi prendre leur retraite après vingt ans de service; mais il faut avoir quarante ans de service pour obtenir le maximum de la pension[1].

25 *août*. — Les officiers hollandais nous offrent au cercle un punch d'honneur. Quelle franche cordialité ! Comme on comprend que l'armée hollandaise a le culte du souvenir ! Pour elle, Napoléon n'a rien perdu de son prestige ; à chaque instant le nom du grand homme est évoqué. La soirée se termine par un speech humoristique du

[1] Ne serait-il pas à souhaiter qu'en France la loi sur les retraites fût modifiée? Les officiers ne devraient-ils pas pouvoir prendre leur retraite après vingt ans de service? Le personnel se trouverait ainsi rajeuni, et on aurait de bons éléments pour constituer les cadres de réserve. Peut-on aussi admettre que l'officier de l'armée de mer n'est pas plus vieilli, après vingt-cinq ans de service, que l'officier de l'armée de terre après trente ans?

docteur Rideau, chirurgien-major de la *Capricieuse,* qui soulève un tonnerre d'applaudissements.

« Messieurs, dit-il en levant son verre, je ne me suis jamais grisé: eh bien! je suis gris, et c'est à vous l'honneur! Hipp, hipp, hipp, hourra! »

Pour justifier notre bon docteur, il me suffira de dire qu'il était loin d'avoir laissé sa raison au fond de son verre, et que la force du punch, à peine brûlé, avait fait tourner des têtes peut-être plus solides que la sienne.

26 *août.* — Bal chez le commandant militaire. Le lieutenant-colonel de Brabant a invité toute la société d'Amboine, composée des familles des fonctionnaires européens et de personnes de sang mêlé, qui constituent une caste très fière de son origine. Les plus jolies femmes sont certainement les métisses; aussi sont-elles recherchées en mariage par les officiers et les fonctionnaires.

Un des ornements du bal est un rajah, le fils du célèbre Dipou-Negoro, qui, de 1825 à 1830, fit à Java une guerre acharnée aux Hollandais et leur infligea des pertes considérables. Il y a vingt et un ans que le fils de ce rajah est prisonnier sur parole à Amboine ; son costume est riche et original, sa robe à traîne éclipse celles de nos danseuses ; il porte le kriss à la ceinture. Je dois

avouer qu'à la fin du bal le prince javanais était un peu gris.

Mme Goldmann, la femme du gouverneur, a eu vingt enfants. Je fais la connaissance de trois de ses filles : Mlles Dorine, Jacqueline ou Touti et Louise ou Titi. Mme Hovy, femme du président du conseil de justice ; Mlles Dharmstetter, Renault, Peterson, etc., nous font un gracieux accueil. Vers une heure du matin, les danses sont interrompues ; elles sont reprises après un souper fort gai, où les cavaliers, suivant l'usage, servaient les dames.

27 *août*. — Le commandant de la *Pallas*, M. Dharmecourt, donne à bord un grand dîner aux officiers supérieurs.

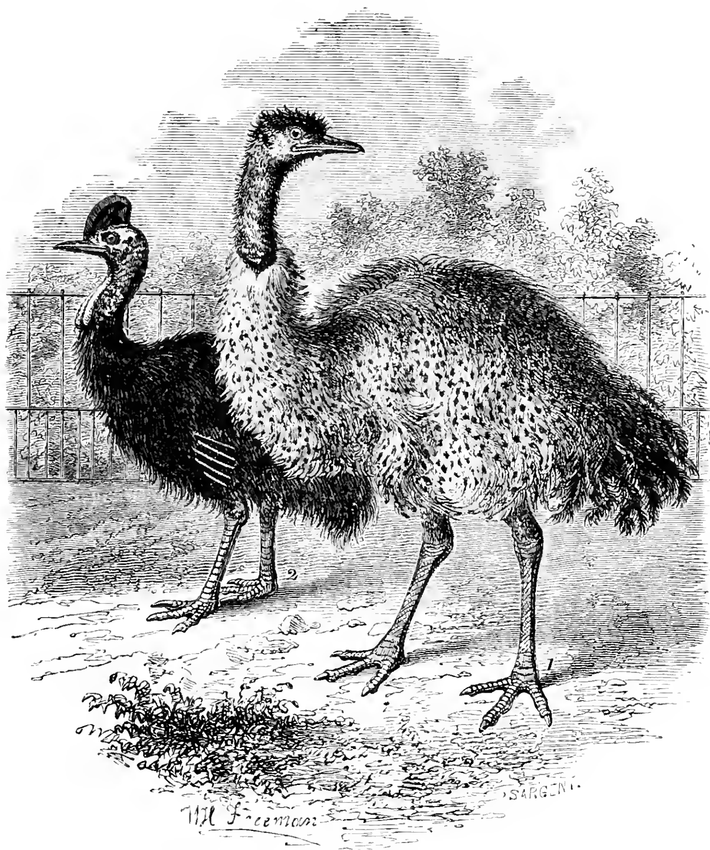
J'apprends quelques mots de malais pour pouvoir inviter quelques métisses à danser au prochain bal du gouverneur.

Nona, juka dansa sa masaia quadrilla, polka ? etc ; *noumero satou, doua, tiga, ampatt, lima,* etc. ; *trimakasi, tida, ia,* etc.

« Mademoiselle, voulez-vous danser avec moi quadrille, polka ? etc. ; numéro un, deux, trois, quatre, cinq, etc. ; merci, non, oui, etc. »

28 *août*. — Grand bal chez le gouverneur.

Les jolies femmes sont encore plus nombreuses qu'au dernier bal, les toilettes sont ravissantes; Mlle Dharmstetter est charmante. Au souper, dif-



Casoar casqué.

férents toasts sont portés par les autorités hollandaises, le commandant de la *Capricieuse* et le lieutenant-colonel Reybaud.

29 *août*. — Mme Hovy invite plusieurs officiers

à dîner et leur fait admirer un magnifique casoar casqué, portant à la place d'ailes des faisceaux de noires aiguilles cornées. Dans la journée, nous avions vu chez un officier une collection de papillons unique au monde. Amboine est, du reste, le paradis des naturalistes.

Nous offrons au cercle un punch d'adieu au gouverneur et aux officiers hollandais. Les chansons les plus populaires de Béranger, de Nadaud, etc., sont acclamées, ainsi que les toasts aux deux armées, aux deux marines, à la France, à la Hollande. A minuit, tous debout, on entonne la *Marseillaise,* toujours considérée à l'étranger comme notre chant national.

Les officiers hollandais veulent ensuite nous accompagner jusqu'au débarcadère. Bras dessus, bras dessous, musique en tête, nous parcourons les rues de la ville. On s'arrête d'abord sous les fenêtres du commandant militaire, puis devant la maison du gouverneur, dont la nombreuse famille se montre au balcon. La musique joue la *Marseillaise,* le refrain est chanté en chœur ; les habitants sont sur leurs portes et applaudissent avec frénésie. Enfin, après de fraternelles accolades, nous nous séparons aux cris de : « Vive la France ! vive la Hollande ! »

En souvenir de ces beaux jours, je conserverai

toujours les cartes qui m'ont été remises par MM. Schmitt, commandant du *Loo;* chevalier Henry Van Rippard, second du *Loo;* Van der Wycke, enseigne de vaisseau (*Loo*); Dharmstetter, architecte; président Hovy; le Baron, enseigne de vaisseau de la *Pallas;* Mayboom, chirurgien-major de la *Pallas;* L. Reuling, officier d'infanterie.

30 *août.* — Le lieutenant-colonel de Brabant et le commandant de la *Pallas* viennent à bord, à neuf heures du matin, nous faire leurs adieux. Comment leur exprimer la profonde reconnaissance dont nous sommes pénétrés pour l'accueil si cordial que nous avons reçu à Amboine? A dix heures, la *Capricieuse* appareille; la terre nous salue de quatre coups de canon, nous répondons par treize coups; contre tous les usages, on nous rend ce salut.

Nous sortons de la baie d'Amboine avec bonne brise et faisons route pour Bourbon. La distance d'Amboine à Bourbon est de quinze cents lieues.

III

D'AMBOINE A TOULON

D'Amboine à la Réunion. — Séjour à Saint-Denis. — Courses de chevaux. — Nouvelles de Saïgon. — Attaque de la pagode des Clochetons. — De la Réunion à Simons'-Bay. — Simons'-Town. — Constance, ses vins, M. Cloëte. — La colonie du Cap, son avenir. — Nouvelles de Chine. — De Simons'-Bay en France. — Sainte-Hélène. — Les rivages de la patrie. — Les *revenants* de Cochinchine.

1er *septembre*. — Depuis notre départ d'Amboine, un silence complet règne à bord; on n'entend que les commandements de l'officier de quart, tous ceux qui ne sont pas de service dorment. La plupart d'entre nous sont restés quatre jours à Amboine sans se coucher; c'est à peine si, dans la journée, on pouvait faire une courte sieste. La table des officiers est presque déserte : « Qui dort, dîne. »

On aperçoit les terres élevées de Timor et d'Ombay. Les Portugais et les Hollandais se sont

partagé l'île de Timor; Kowpang est le principal point occupé par les Hollandais.

Le soir, nous entrons dans la passe d'Ombay.

2 *septembre.* — Nous franchissons le détroit d'Ombay et entrons dans l'océan Indien.

3 *septembre.* — Nous passons entre les îles Savou et Rotti.

7 *septembre.* — Mort d'un sergent d'infanterie de marine. — Dixième décès. — Connaissant ce sous-officier, j'ai voulu lui rendre les derniers devoirs. Rien n'est triste comme le glissement du corps par l'ouverture d'un sabord et son ensevelissement dans les profondeurs de la mer!

Nous avons encore une trentaine d'hommes sérieusement malades; il est probable qu'on les laissera à l'hôpital de Saint-Denis.

15 *septembre.* — Le commandant Trébuchet nous annonce que la relâche à la Réunion sera d'une dizaine de jours. Cette agréable nouvelle réconforte ceux qui, fatigués par une longue campagne et un peu blasés sur les beautés des mers tropicales, n'aspirent qu'aux douceurs du *home,* aux joies du retour, dont le séjour à Saint-Denis leur donnera un avant-goût.

Il y a aujourd'hui un an, dans les plaines de Tourane, nous livrions bataille à l'armée annamite, qui pour la première fois nous montrait tous ses éléphants de guerre : spectacle imposant dont je me souviendrai toujours avec plaisir, malgré le regret que j'éprouve de n'avoir pu abattre un de ces superbes pachydermes.

28 *septembre*. — A une heure un quart de l'après-midi, la *Capricieuse* mouille devant Saint-Denis. En rade se trouvent la corvette à voiles *la Cordelière*, le transport *la Seine*, et un petit vapeur, le *la Bourdonnais*.

Les dernières nouvelles de France datent du 26 août. La guerre de Syrie démontre que la France, quoi qu'il arrive, reste toujours fidèle à ses traditions. Nous chantons en chœur :

Partant pour la Syrie.

Cela nous repose un peu de la *Marseillaise*, que les échos d'Amboine doivent redire encore!

J'apprends avec tristesse que mon pauvre capitaine Duplaix est mort à Saint-Denis, huit jours après son arrivée. Honneur à la mémoire de ce brave officier, qui, miné par la dysenterie, a lutté jusqu'au bout pour ne pas quitter son poste!

1er *octobre.* — J'ai trouvé à Saint-Denis d'anciennes connaissances faites à mon premier séjour ; mais mes camarades de l'infanterie de marine sont tous retournés en France ou partis pour d'autres colonies. Comme me le dit un vieux marsouin :

« Dans notre arme, on n'a pas le temps de s'embêter ! »

7 *octobre.* — Courses de chevaux à Saint-Denis. Elles ont lieu dans une prairie, au pied d'une colline dont le versant, face aux tribunes, est couvert de monde et présente l'aspect le plus pittoresque. Les couleurs voyantes des toilettes et des parasols tranchent sur le vert du coteau; l'animation des groupes est extrême : blancs, mulâtres, noirs, gesticulent, discutent, parient, excitent les chevaux et acclament les vainqueurs.

Le départ offre aussi un curieux spectacle. Les créoles, en élégantes toilettes, à demi couchées dans leurs calèches, jettent un regard dédaigneux sur la foule massée à la sortie de l'hippodrome pour voir défiler les brillants équipages; il se produit ensuite une poussée, et tout ce peuple aux costumes bariolés se bouscule, crie, et finalement s'écoule pêle-mêle sur la route en chantant. Heureuse population!

8 *octobre.* — Arrivée du *Phlégéton,* venant de Saïgon. A bord de la corvette se trouvent quelques hommes libérables, les cadres des deux compagnies d'infanterie de marine qui ont fait la première expédition de Chine, ceux d'une compagnie d'artillerie de marine et le commandant Vallière, nommé commandant supérieur de la Nouvelle-Calédonie, qui doit attendre ici son départ pour cette colonie.

Les nouvelles de Saïgon sont importantes. Enhardis par l'évacuation de Tourane, les Annamites ont reporté toutes leurs forces sur Saïgon et pris l'offensive. Dans la nuit du 3 au 4 juillet, ils ont attaqué, en grand nombre, la pagode des Clochetons, défendue par deux cent cinquante Français et Tagals, sous les ordres de deux officiers de marine, MM. Narac et Gervais. Après un combat acharné, les Annamites ont été repoussés, laissant une centaine d'hommes sur le terrain, dont le chef de l'attaque. Les lignes de Ki-Hoa ont reçu un grand développement; des cheminements contre nos établissements ont même été commencés. Une compagnie de renfort a été envoyée de Canton. Le commandant Dariès a fait occuper et fortifier plusieurs pagodes échelonnées entre Saïgon et Cholon. Le blocus de la rivière de Saïgon a été de nouveau déclaré.

10 *octobre.* — A trois heures de l'après-midi, on lève l'ancre. Vingt-sept malades ont été laissés à l'hôpital de Saint-Denis. Le lieutenant-colonel Reybaud et le docteur Comméras se sont embarqués sur la *Seine,* afin d'arriver plus vite en France.

27 *octobre.* — Nous voici dans les parages du cap ; la *Capricieuse* lutte avec effort contre un vent violent et une mer houleuse, dont les longues lames viennent s'abattre sur le pont. Je revois avec plaisir les albatros, ils me rappellent d'agréables souvenirs ; aussi je leur fais grâce de mes coups de fusil.

Vers six heures du soir, un coup de vent casse la grand'vergue. Cet accident forcera le commandant à relâcher à Simons'-Town plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu.

30 *octobre.* — A une heure du matin, la *Capricieuse* mouille à Simons'-Bay. La distance parcourue entre la Réunion et Simons'-Bay est de sept cent cinquante lieues.

Simons'-Town est une petite ville ; elle renferme l'arsenal de la marine ; un télégraphe électrique la relie à Cape-Town ; des voitures publiques effectuent le trajet entre les deux villes en moins de

quatre heures. Quand le vent du sud-est souffle, les bâtiments de la division navale anglaise viennent mouiller à Simons'-Bay.

2 *novembre.* — Je suis à Cape-Town, installé dans un bon hôtel avec plusieurs officiers de la *Capricieuse*. Partis en voiture de Simons'-Town à sept heures du matin, nous sommes arrivés ici à onze heures pour déjeuner.

De Simons'-Town à Cape-Town la route longe d'abord le rivage; puis, quittant la plage de sable, passe à Half-Way devant une auberge, lieu de repos pour les voyageurs qui s'en vont dans l'intérieur du pays; elle traverse ensuite des terres fertiles, laisse Constance sur la gauche et, bordée de magnifiques chênes, aboutit à Cape-Town. La plupart des maisons que nous avons trouvées sur la route sont couvertes avec des joncs maritimes réunis en faisceaux très serrés. Ces toitures très solides sont presque incombustibles; sous l'action du feu, les tiges ligneuses se carbonisent et ne flambent pas; l'incendie se propage donc difficilement.

Nous allons visiter le musée, qui depuis mon premier séjour a été transporté de la ville au jardin botanique dans un bel édifice, où tout est parfaitement aménagé.

Les rues de la ville sont toujours très fréquentées ; on y coudoie des Anglais, des Hollandais, des Boschismans, des Malais, des Cafres, des Hottentots, etc.

4 *novembre.* — Hier, nous avons parcouru la ville dans tous les sens et visité les magasins de curiosités, qui ne sont pas mieux approvisionnés qu'en 1858; il est impossible de se procurer une belle peau de tigre, à moins de la payer un prix exorbitant.

Partis ce matin en voiture, à dix heures, pour Constance, nous y arrivons à une heure. Un des grands propriétaires de ces vins fameux, le Hollandais M. Cloëte, nous fait un cordial accueil. Nous visitons ses caves, aussi propres qu'un salon, où d'immenses foudres en chêne sont remplis de vins merveilleux que nous dégustons à plusieurs reprises.

Suivant la tradition, les vignes ont été apportées à Constance par des protestants français, lors de la révocation de l'édit de Nantes.

Il existe quatre espèces de vin de Constance : le pontac, le frontignac, le constance rouge et le constance blanc. Le pontac est le plus estimé et le plus cher ; il est rouge foncé et un peu liquoreux. Vient ensuite le frontignac, qui, avec le

constance blanc, ressemble assez à notre frontignan. On récolte aussi à Constance et aux environs le vin dit du Cap, qui se rapproche du Ténériffe, et le vin d'Hoc.

Nous commandons au propriétaire plusieurs caisses de vin. La caisse de vingt-quatre demi-bouteilles assorties coûte trois livres sterling (soixante-quinze francs).

M. Cloëte nous invite ensuite à *tiffiner*[1] avec sa famille, composée de sa femme et de deux grandes filles.

On apporte sur la table un énorme rosbif, c'est un bon commencement de *tiffin !* Nous le fêtons avec les meilleurs vins de Constance, pendant que notre aimable hôte nous donne des renseignements intéressants sur la colonie du Cap, dont les Hollandais et plus tard les Anglais ont su tirer un si merveilleux parti.

« La colonie du Cap, nous dit-il, s'étend actuellement au delà de Port-Natal. Des chemins de fer sont votés, ils ne tarderont pas à être exécutés. Les marchandises, par suite des frais de transport, reviennent au lieu d'embarquement à un prix double de celui d'achat. Cet état de choses cessera lorsque les chemins de fer fonctionneront;

[1] En anglais, *tiffin* veut dire collation, goûter.

les cultivateurs et les négociants pourront alors réaliser de grands bénéfices. Le percement du canal de Suez nous sera certainement préjudiciable, puisqu'il détournera de la route du Cap un grand nombre de navires ; mais il ne pourra nous empêcher d'étendre sur le continent noir notre domaine colonial. Les habitants de la colonie du Cap s'intitulent Africains ; ils ont conscience de leur avenir [1]. »

A quatre heures du soir, nous disons adieu à nos hôtes et repartons pour Simons'-Town, où nous n'arrivons qu'à huit heures, grâce à notre cheval, qui sans doute, n'avait pas tiffiné comme nous.

7 *novembre.* — Le *Phlégéton* est arrivé hier à Table-Bay, venant de Saint-Denis.

Le soir, à l'hôtel, nous apprenons par un journal anglais les différents combats livrés en Chine du 12 au 21 août, les succès des alliés et l'arrivée des ambassadeurs anglais et français à Tien-Tsin.

11 *novembre.* — A sept heures du matin, la

[1] L'Angleterre achève de réaliser un plan gigantesque. Établie au sud, au nord, à l'est de l'Afrique, elle relie aujourd'hui les fragments de cet empire et les scelle en un seul bloc du cap de Bonne-Espérance au delà du Nil.

Capricieuse quitte Simons'-Bay, notre dernière relâche. Nous souffrons tous du mal du pays et sommes impatients de revoir la terre natale : cette dernière traversée sera bien longue !

Du Cap à Toulon la distance est environ de deux mille quatre cents lieues, la même que de Hong-Kong à Bourbon, en passant par la mer des Moluques. La distance totale de Hong-Kong à Toulon est donc environ de cinq mille cinq cent cinquante lieues par la route que les navires à voiles, partant de Chine à contre-mousson, sont obligés de suivre.

Dans la journée, nous doublons le cap de Bonne-Espérance, dont le soir on aperçoit le phare tournant, et nous faisons route dans la direction de Sainte-Hélène.

22 *novembre*.— Sainte-Hélène ! Que de réflexions suggère la vue de cette île, où le plus grand capitaine des temps modernes, le grand empereur, après avoir promené nos drapeaux triomphants à travers l'Europe, a été relégué par son plus implacable ennemi ! *Sic transit gloria mundi.*

Nous saluons la terre d'exil, que nous laissons par bâbord.

25 *novembre*.— A midi, en vue l'île de l'Ascen-

sion par bâbord, à environ douze lieues; nous avons parcouru le tiers de la route entre le Cap et Toulon, — huit cents lieues.

29 *novembre.* — A sept heures vingt du soir, passage de la ligne. Que d'événements se sont passés depuis notre joyeuse fête à bord de la *Saône!* Que de camarades ne reverront plus la terre natale!

1er *décembre.* — Un navire est en vue par tribord, son allure paraît suspecte au commandant; il lui ordonne de hisser son pavillon et appuie sa demande en faisant tirer un coup de canon à blanc, suivi bientôt d'un second. Le navire obéit à la seconde sommation et arbore son pavillon mecklembourgeois. Notre commandant avait d'abord pensé que c'était un négrier, la traite des nègres se faisant beaucoup dans ces parages.

12 *décembre.* — Passage du tropique du Cancer.

Mon camarade de Manceau souffre horriblement de coliques sèches, ses cris de douleur retentissent dans tout le navire: quelle affreuse maladie! Je viens aussi d'être fort malade d'une fièvre muqueuse. Quoique convalescent, j'éprouve un tel

dégoût des aliments, qu'il m'est impossible d'aller prendre les repas avec les officiers. Après cette longue et parfois si pénible campagne, quelques mois de repos me seront bien nécessaires.

27 *décembre.* — Cette nuit nous avons passé le détroit de Gibraltar.

Voici la mer aux flots bleus, dont la vue

D'ivresse et de bonheur
Fait palpiter mon cœur.

31 *décembre.* — Terre! A l'horizon les rivages de la patrie : « Vive la France ! »

Cinq heures du soir. — Un maudit coup de vent de mistral nous ayant empêché d'entrer dans la rade de Toulon, nous sommes obligés de mouiller dans la baie, sous le fort Lamalgue.

1er *janvier* 1861, sept heures du matin. — Appareillage. A neuf heures, la *Capricieuse* jette l'ancre dans la rade de Toulon.

Au moment où mon camarade de Manceau et moi mettons le pied sur les quais, un Toulonnais, frappé de notre mauvaise mine, s'écrie :

« Voici les *revenants* de Cochinchine ! »



Un *revenant* de Cochinchine.

CONCLUSION

I

L'amiral Rigault de Genouilly, lorsqu'il plantait notre drapeau sur les forts de Tourane et de Saïgon, était fermement convaincu qu'il jetait les premiers fondements de la domination de la France en Indo-Chine.

Cette confiance dans l'avenir n'a pas été déçue; l'entreprise commencée a été poursuivie. Les successeurs de l'amiral, malgré le manque d'ordre et de suite dans la politique coloniale, malgré les défaillances de l'opinion publique, ont achevé la conquête de l'Annam.

Aujourd'hui les six provinces de la Basse-Cochinchine, celle de Bin-Thuan, les villes de Tourane, Hanoï et Haïphong, sont territoires français; le Cambodge, l'Annam proprement

dit et le Tonkin, ont été placés sous notre protectorat. Ces divers groupes sont, depuis 1887, réunis sous la même autorité politique et constituent l'*Union indo-chinoise*. Lorsque le différend avec le Siam sera définitivement réglé[1], notre nouvel empire colonial comprendra plus de la moitié de la presqu'île indo-chinoise.

L'historique complet de la conquête de l'Annam et de la guerre avec la Chine, qu'elle a provoquée, est connu de ceux qui s'intéressent à notre expansion coloniale; mais les faits principaux, les épisodes glorieux sont gravés dans toutes les mémoires : la merveilleuse odyssée de Francis Garnier, le bombardement de Fou-Tchéou par le vaillant amiral Courbet, l'héroïque défense de Tuyen-Quan par le commandant Dominé, etc., sont inscrits en lettres d'or dans les fastes de la nation.

Nos marins et nos soldats n'ont pas seulement conquis à la France de vastes territoires en Indo-Chine, ils ont encore été, avec nos admirables missionnaires, les pionniers les plus utiles de la colonisation et les meilleurs champions de l'expansion extérieure de la France.

Si, dans la politique coloniale, nos hommes

[1] Ce différend a été réglé par l'accord franco-anglais du 15 janvier 1896.

d'État sont maintenant soutenus par l'opinion publique; si la nation est enfin convaincue de la nécessité de faire fructifier les conquêtes arrosées du sang de nos soldats, ne doit-on pas en grande partie attribuer ces heureux résultats aux officiers qui ont consacré leur activité et leur intelligence au grand œuvre de l'expansion coloniale?

Soldats et explorateurs, diplomates avisés autant que savants, ils ont su, grâce à leurs connaissances étendues, à leur énergie, à leur ténacité, sauvegarder les droits imprescriptibles de la France et faire face à toutes les nécessités d'une situation nouvelle.

Mais ceux qui avaient été à la peine n'ont pas toujours été à l'honneur.

Sous prétexte qu'un régime de liberté est nécessaire au développement de toute œuvre de colonisation, on a substitué presque partout l'élément civil à l'élément militaire, même à la « direction de la défense », au ministère des colonies. Il a fallu le rapport si suggestif du général Dodds et de récents scandales pour démontrer la nécessité de réorganiser ce service, en permettant aux officiers compétents de s'occuper des questions de leur ressort.

II

Après 1870, encore sous le coup de nos désastres, il s'était formé dans le pays un parti défavorable à l'expansion extérieure de la France; on prétendait que nous n'étions pas un peuple colonisateur.

Cette assertion est réfutée par notre histoire. La politique coloniale, inaugurée par Henri IV, instituée par Richelieu, continuée par Mazarin et Colbert, n'a-t-elle pas produit des résultats satisfaisants ? N'avons-nous pas prouvé à la Louisiane, au Canada, aux Antilles, dans l'Inde et en Afrique, que l'expansion est la caractéristique de notre race?

Si, de nos jours, le succès n'a pas toujours couronné nos efforts, il faut l'attribuer, tout d'abord, à une centralisation excessive, au *fonctionnarisme,* qui entrave toute initiative, annule toute énergie, aux exigences de l'administration, aux difficultés et même aux vexations que rencontrent les Français qui vont aux colonies. Les plaintes sont si nombreuses, que le ministre des colonies a dû récemment adresser aux gouverneurs

de nos différentes possessions d'outre-mer une circulaire dont j'extrais le passage suivant :

« J'estime que l'administration peut et doit se considérer comme l'auxiliaire et la protectrice des hommes de bonne volonté qui consacrent leur énergie, leurs forces et leurs capitaux, à la mise en valeur de notre domaine d'outre-mer.

« L'administration doit avoir à cœur de les aider, de les renseigner, de leur faciliter leur tâche, de briser les entraves que des règlements trop étroits, les préjugés, la routine ou de fausses considérations fiscales peuvent encore opposer au développement et à la vie même des entreprises naissantes. »

On ne saurait mieux dire. Puisse l'administration coloniale s'inspirer désormais de ces sages prescriptions ! Puisse aussi la métropole prendre à l'avenir, pour représentants et pour agents au dehors, des hommes choisis, actifs, et non de simples bureaucrates ou des politiciens sans emploi !

D'autres raisons, telles que l'instabilité de nos ministères, les tergiversations des Chambres, la politique électorale, etc., ont retardé le développement et la mise en valeur de notre domaine colonial ; mais l'essor des transactions a eu surtout à souffrir du régime commercial des colonies. La réforme des tarifs douaniers et des impôts est

pour l'avenir de nos possessions d'outre-mer une question vitale ; il n'est pas admissible qu'au point de vue fiscal elles soient moins favorisées que la métropole.

On doit aussi reconnaître que, si notre commerce extérieur est languissant, cela provient du manque de renseignements, surtout d'entraînement, et de notre marine marchande, qui malgré les primes ne peut suffire au trafic national.

Pourquoi le gouvernement ne ferait-il pas appel à l'initiative privée pour la création de grandes compagnies commerciales, auxquelles on laisserait toute liberté d'action, à la condition de ne pas engager le drapeau dans des aventures? La prospérité des anciennes grandes compagnies est connue de tous, et, quoique les temps soient changés, le passé n'est-il pas un sûr garant de l'avenir? Comme le dit avec beaucoup de justesse M. de Vogüé à propos de Madagascar :

« Une association de commerçants de Bordeaux, de Marseille ou de Lyon fera plus, pour la colonisation de l'île, qu'une nuée de fonctionnaires entretenus à grands frais. »

III

Les adversaires de l'expansion coloniale ont dit et répété sur tous les tons qu'il était inutile d'accroître notre domaine colonial, puisque nous n'avions pas de colons à y envoyer.

On pourrait d'abord leur répondre que nous avons peu de colonies de peuplement, tandis que nous avons conquis de vastes territoires productifs. La population de nos colonies, — domaine tant protégé que possédé, — est environ de trente millions d'habitants. Les bras ne manquent donc pas pour la culture.

Que reste-t-il alors à faire pour assurer dans des conditions satisfaisantes la mise en valeur de notre domaine colonial?

Ne suffit-il pas de faire connaître à nos commerçants et à nos industriels les ressources infinies et les productions de toute nature des pays récemment conquis, et de détourner sur nos possessions d'outre-mer les jeunes gens qui n'aspirent aujourd'hui qu'aux carrières libérales ou demandent des emplois à toutes les administrations?

Ce double résultat pourra être obtenu par la fondation de nombreuses écoles commerciales et

coloniales. On fera ainsi renaître le vieil esprit colonial qui, sous l'ancien régime, poussait les cadets de famille de la noblesse française à aller chercher fortune au loin et à porter, dans les contrées les plus reculées de l'ancien et du nouveau monde, la civilisation de la France.

J'ai dit dans ces *Souvenirs* que nous n'avions pu nous empêcher d'admirer l'activité, l'énergie et l'assurance des fils de la puissante Angleterre, s'installant comme chez eux sur tous les points du globe où ils plantent leur drapeau. Nous comparions notre mode d'éducation à celui des Anglais, et nous nous demandions lesquels de nos jeunes gens ou des leurs étaient le mieux préparés aux luttes de la vie et au service de leur patrie?

Notre mode d'éducation manque certainement de virilité; on écarte de la route des enfants, avec une sollicitude inquiète, les moindres obstacles. On ne fait rien pour donner à notre jeunesse intelligente le goût des voyages et des aventures, bien propres à mûrir le jugement, à développer l'esprit d'initiative.

En dehors de ceux qui poursuivent, dans la noble carrière des armes, un idéal de devoir et d'honneur, que de jeunes gens ayant de la fortune, au lieu de sortir de France, de connaître le monde, de s'instruire en se mêlant au mouve-

ment actuel, sont inutiles à leur pays et inutiles à eux-mêmes! Ils perdent leur jeunesse, et souvent leur âge viril, dans des préoccupations mesquines, dans le désœuvrement ou dans le plaisir.

Ne pourrais-je pas ajouter avec le R. P. Didon :

« De la fortune bien acquise que vos parents ont su vous garder, faites-vous un levier, allez par elle servir la science, la patrie et même la religion!

« Et vous, mères françaises, n'élevez pas vos fils pour vous, laissez-les grandir pour la gloire de la France.

IV

Mais, Dieu merci, le pays, longtemps abattu par la perte de ses belles possessions d'outre-mer, commence à se ressaisir. Nos commerçants, nos industriels, stimulés par les expositions internationales, vont en plus grand nombre à l'étranger, pour étudier les progrès réalisés et constater *de visu* les besoins des régions où ils pourront trouver l'écoulement de leurs marchandises et de leurs produits.

Grâce à nos intrépides missionnaires, à nos vaillants explorateurs civils et militaires, à la clairvoyance de quelques hommes politiques, à la propagande des sociétés de géographie, de la

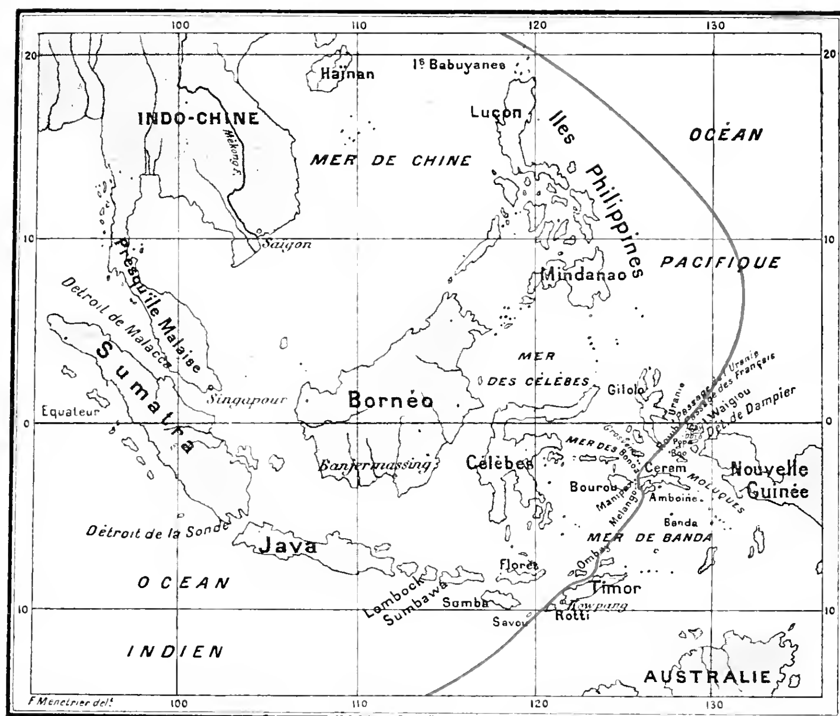
Société française de colonisation, du Comité Dupleix, de la Société africaine de France, de l'Alliance française, des chambres de commerce, etc., le peuple français a compris la nécessité et la grandeur de l'œuvre coloniale. Tous ces efforts, toutes ces bonnes volontés aboutiront au relèvement de notre commerce, à l'expansion de notre race, au développement de notre influence dans le monde.

L'expédition de Madagascar ne présage-t-elle pas le rajeunissement de la France ?

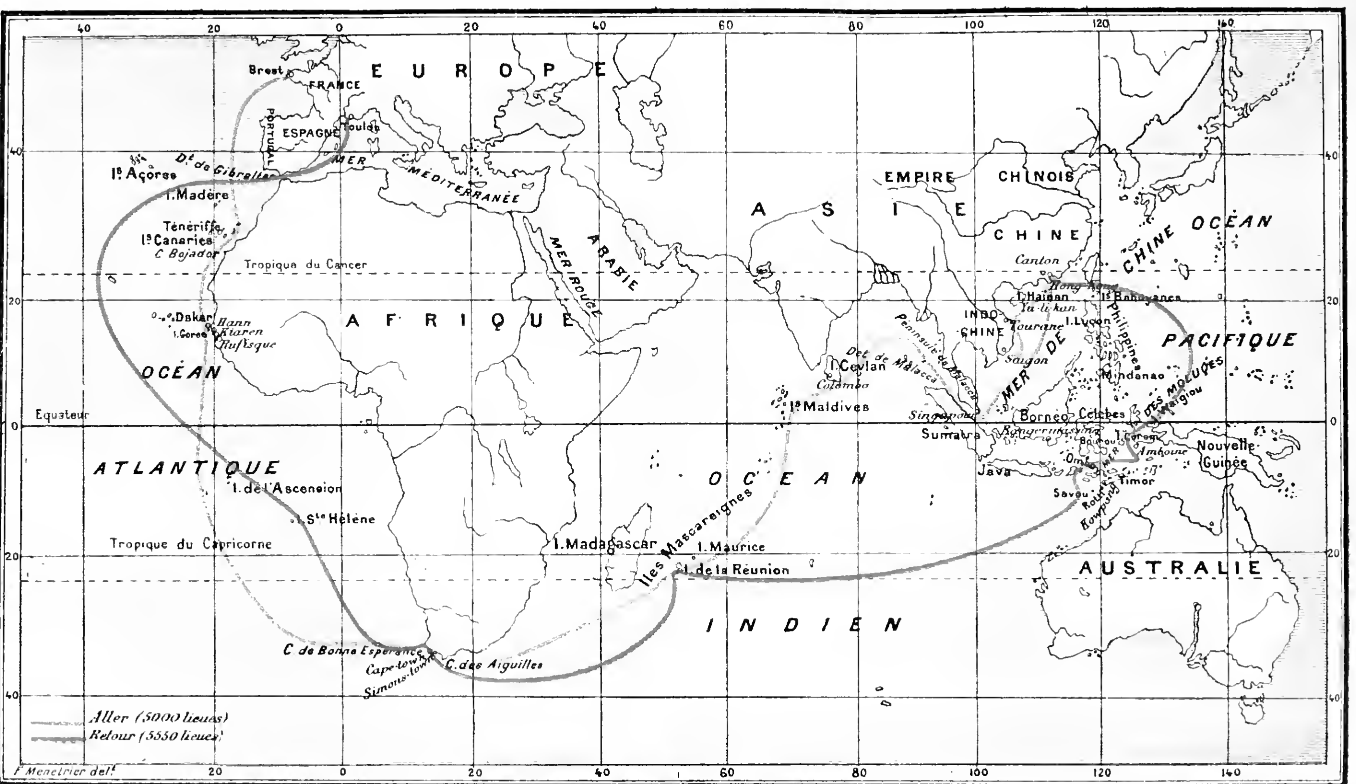
Ne prouve-t-elle pas que, fidèles à leur politique nationale, à leurs traditions, les Français veulent être partout où une œuvre de justice et de progrès est à accomplir ?

Après avoir conquis Madagascar, la perle de l'océan Indien, nous saurons faire pénétrer dans ces vastes régions les bienfaits de la civilisation et la brillante clarté de l'Évangile : *Gesta Dei per Francos*.

FIN



Itinéraire du voyage de l'océan Pacifique à l'océan Indien.



Carte spéciale du voyage.

TABLE

II

DE GORÉE AU CAP

III

DU CAP A LA RÉUNION

IV

DE LA RÉUNION A SINGAPOUR

V

HONG-KONG. — YU-LI-KAN

DEUXIÈME PARTIE

CAMPAGNE D'INDO-CHINE

I

PRISE DE TOURANE

II

ATTAQUE DE CAMLÉ

III

EXPÉDITION DE SAÏGON

IV

EN RIVIÈRE DE TOURANE

V

COMBAT DU 8 MAI. — ARMISTICE

VI

COMBATS DU 15 SEPTEMBRE ET DU 18 NOVEMBRE

VII

ÉVACUATION DE TOURANE

VIII

SÉJOUR A SAÏGON

TROISIÈME PARTIE

DE CANTON A TOULON

I

CANTON

II

AMBOINE

III

D'AMBOINE A TOULON

28643. — Tours, impr. Mame.



NOUVELLE SÉRIE GRAND IN-8°

POUR LES CLASSES SUPÉRIEURES



Caractères de La Bruyère. Illustrations de V. Foulquier.

Cardinal Lavigerie et ses œuvres d'Afrique (LE), par l'abbé Félix Klein, professeur à l'Institut catholique de Paris.

Chanson de Roland (LA), Traduction précédée d'une introduction et accompagnée d'un commentaire, par Léon Gautier.

Charité catholique en France avant la Révolution (LA), par A. Loth.

France sous Philippe-Auguste (LA), par Léon Gautier.

Imitation de Jésus-Christ, augmentée de réflexions, par Mgr Darboy. Très beau volume avec larges encadrements noirs.

Indo-Chine. Souvenirs de voyage et de campagne, par le colonel de Ponchalon.

Légendes révolutionnaires, par Edmond Biré.

Maîtres de la poésie française (LES), par Marius Sepet.

Nos savants, d'après leurs éloges académiques, par l'abbé Loridan.

Oraisons funèbres de Bossuet (LES), suivies du Sermon pour la profession de Mme de La Vallière, du Panégyrique de saint Paul et du Sermon sur la vocation des Gentils; avec des notices par M. Poujoulat. Illustrations de V. Foulquier.

Petits chefs-d'œuvre des conteurs français, par E. Ragon.

Un homme d'œuvres. — Ferdinand-Jacques HERVÉ-BAZIN (1847-1889).

Un Seigneur au XIIIe siècle, Jean DE JOINVILLE, par le R. P. Bouttié, de la Compagnie de Jésus.

Vie charitable de M. de Melun, fondateur de l'Œuvre des apprentis et des jeunes ouvrières, par Alexis Chevalier.

Vie de saint Martin, évêque de Tours, apôtre des Gaules, par A. Lecoy de La Marche.

Tours. — Imprimerie Mame.

